

9

0

AR / 5700

100272.6228

SOUVENIRS

D'UN HOMME DE LETTRES

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ALPHONSE DAUDET

LA BELLE NIVERNAISE

Histoire d'un vieux Bateau et de son Équipage

ÉDITION DE GRAND LUXE

*Illustrée par MONTÉGUT de 200 Gravures dans le texte
et de 21 Planches à part tirées en phototypie*

Un beau volume grand in-8° jésus

PRIX : broché, 10 fr. — Relié toile, tr. dor., pl. or, 14 fr.

Demi-chagrin, 16 fr.

COLLECTION GUILLAUME

ALPHONSE DAUDET

- Rose et Ninette.** — Mœurs du jour, avec un frontispice de Marold. 1 vol. in-16 (57° mille) 3 fr. 50
- L'Obstacle.** — 1 vol. illustré (22° mille) 3 fr. 50
- Port-Tarascon.** — Dernières aventures de l'illustre Tartarin. 1 vol. in-18 illustré (69° mille). 3 fr. 50
- Jack.** — Édition complète, en un volume de 700 pages avec 100 dessins de Myrbach (82° mille). 3 fr. 50
- Tartarin de Tarascon.** — Illustré par J. Girardet, Montégut, Myrbach, Picard, Rossi. 1 vol. in-18 (130° mille) 3 fr. 50
- Tartarin sur les Alpes.** — 1 vol. in-18 illustré (172° mille). 3 fr. 50
- Trente ans de Paris.** — Illustrations de Bieler, Montégut, Rossi, etc. 1 vol. in-18 (41° mille). 3 fr. 50
- Souvenirs d'un Homme de Lettres.** — Illustrations de Bieler, Rossi, etc. 1 vol. in-18 (23° mille). . . 3 fr. 50
- Napho.** — Mœurs parisiennes. Illustrations de Rossi, Myrbach, etc. 1 vol. in-18 (171° mille). 3 fr. 50

ALPHONSE DAUDET et LÉON HENNIQUE

La Mentouse. — 1 vol. in-18 illustré par Myrbach. . . 3 fr. 50

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

ALPHONSE DAUDET

SOUVENIRS

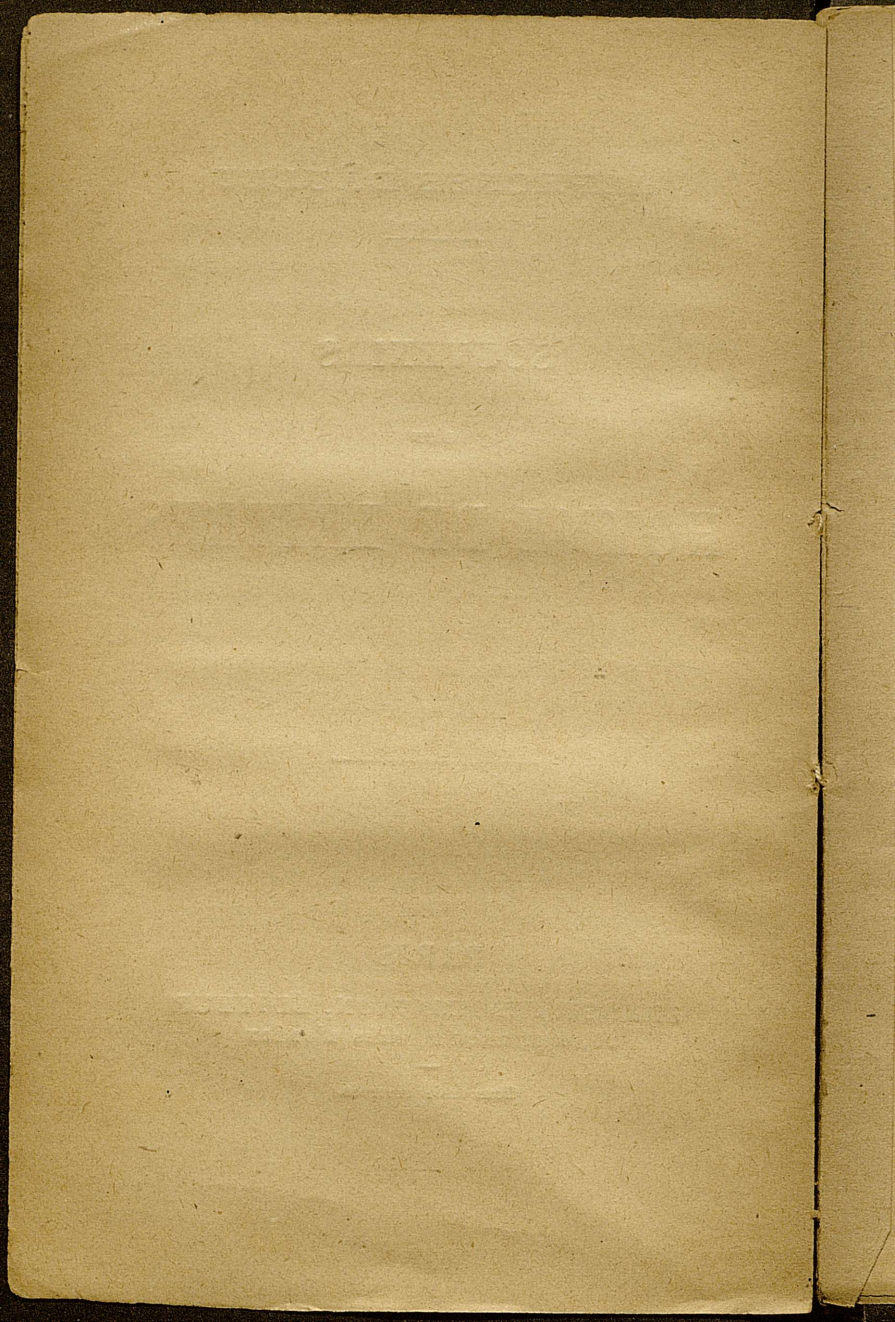
D'UN

HOMME DE LETTRES

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés.



LES DÉBUTS D'UN HOMME DE LETTRES

L'ARRIVÉE A PARIS

Quel voyage ! Rien qu'en y pensant trente ans après, je sens encore mes jambes serrées dans un carcan de glace et je suis pris de crampes d'estomac. Deux jours en wagon de troisième classe, sous un mince habillement d'été et par un froid... J'avais seize ans, je venais de loin, du fin fond du Languedoc où j'étais pion, pour me donner à la littérature. Ma place payée, il me restait en poche juste quarante sous ; mais pour

quoi m'en serais-je inquiété ? j'étais si riche d'espérances ! J'en oubliais d'avoir faim ; malgré les séductions de la pâtisserie et des sandwichs qui s'étaient étalés aux buffets des gares, je ne voulais pas lâcher ma pièce blanche soigneusement cachée dans une de mes poches. Vers la fin du voyage pourtant, quand notre train, en geignant et nous ballottant d'un côté à l'autre, nous emportait à travers les tristes plaines de la Champagne, je fus bien près de me trouver mal. Mes compagnons de route, des matelots qui passaient leur temps à chanter, me tendirent une gourde. Les braves gens ! Qu'elles étaient belles, leurs rudes chansons, — et bonne, leur eau-de-vie rèche, pour quelqu'un qui n'avait pas mangé pendant deux fois vingt-quatre heures !

Cela me sauvait et me ranimait, la lassitude me disposait au sommeil ; je m'assoupis, — mais avec des réveils périodiques aux arrêts du train et des rechutes de somnolences lorsqu'on se remettait en marche...

Un bruit de roues qui sonne sur des plaques de fonte, une gigantesque voûte de verre, inon-

dée de lumière, des portes qui claquent, des chariots à bagages qui roulent, une foule inquiète, affairée, des employés de la douane, — Paris!

Mon frère m'attendait sur le perron. Garçon pratique malgré sa jeunesse, pénétré du sentiment de ses devoirs d'aîné, il s'était pourvu d'une charrette à bras, et d'un commissionnaire.

— Nous allons charger ton bagage.

Il était joli, le bagage! Une pauvre petite mallette garnie de clous, avec des rapiécures, et pesant plus que son contenu. Nous nous mîmes en route vers le quartier latin le long des quais déserts, par les rues endormies, marchant derrière notre charreton que pousseait le commissionnaire. Il faisait à peine jour, nous rencontrions des ouvriers aux figures bleuies par le froid ou des porteurs de journaux en train de glisser adroitement sous les portes des maisons les feuilles du matin. Les bees de gaz s'éteignaient; les rues, la Seine et ses ponts, tout m'apparaissait ténébreux à travers le brouillard matinal. Telle fut mon entrée dans Paris; serré contre mon frère, le cœur

angoissé, j'éprouvais une terreur involontaire, et nous suivions toujours la charrette.

— Si tu n'es pas trop pressé de voir notre appartement, allons déjeuner d'abord, me dit Ernest.

— Oh! oui, mangeons.

Littéralement je mourais.

Hélas! la crèmerie, une crèmerie de la rue Cornaille, n'était pas encore ouverte; il nous fallut attendre longtemps, en nous promenant aux environs, pour nous réchauffer, et tout autour de l'Odéon, qui m'imposait avec son vaste toit, son portique et son air de temple.

Enfin les volets s'écartèrent; un garçon à moitié endormi nous fit entrer, traînant avec bruit ses pantoufles lâches et grommelant comme les hommes d'écurie qu'on réveille aux stations de poste pour atteler le relai. Ce déjeuner au point du jour ne s'effacera jamais de ma mémoire: il me suffit de fermer les yeux pour revoir la petite salle aux murs blancs et nus, avec ses portemanteaux plantés dans le crépi, le comptoir chargé de serviettes enfilées dans des ronds, les

tables de marbre, sans nappes, mais reluisantes de propreté; des verres, des salières et de tout petits carafons remplis d'un vin où il n'y avait pas trace de jus et de raisin, mais qui me parut excellent tel quel, se trouvaient déjà en place.

— *Trois de café!* commanda de sa propre autorité le garçon en nous voyant. Comme à cette heure matinale il n'y avait personne d'autre que lui dans la salle et à la cuisine, il se répondit : « boum! » à lui-même, et nous apporta « *trois de café* », c'est-à-dire pour trois sous d'un café savoureux, balsamique, raisonnablement édulcoré, qui disparut bien vite en même temps que deux petits pains servis dans une corbeille en tresse.

Nous commandâmes ensuite une omelette ; car pour une côtelette il était encore trop tôt.

— Une omelette pour deux, boum! mugit le garçon.

— Bien cuite! cria mon frère.

Je m'inclinai avec attendrissement devant l'aplomb et les grandes manières de ce sybarite de frère; et au dessert, les yeux dans les yeux,

les coudes sur la table, que de projets, de confidences n'échangions-nous pas, assis devant une assiette de raisins secs et de noisettes ! L'homme qui a mangé devient meilleur. Adieu mélancolie, inquiétudes ; ce simple déjeuner m'avait grisé tout aussi bien que du champagne.

Nous sortîmes bras dessus bras dessous, en parlant très fort. Il faisait enfin grand jour. Paris me souriait par tous ses magasins ouverts ; l'Odéon lui-même prenait pour me saluer un air affable, et les blanches reines de marbre du jardin du Luxembourg, que j'apercevais à travers la grille, au milieu des arbres dépouillés, semblaient me faire gracieusement signe de la tête et me souhaiter la bienvenue.

Mon frère était riche. Il remplissait les fonctions de secrétaire auprès d'un vieux monsieur qui lui dictait ses mémoires, au prix de 75 francs par mois. Il nous fallait vivre avec ces 75 francs en attendant que la gloire me vînt ; partager cette petite chambre au cinquième, rue de Tournon, à l'hôtel du Sénat, presque un grenier, mais qui me paraissait superbe. Un grenier parisien !

Rien que de voir ces mots *Hôtel du Sénat* éclater en grosses lettres sur l'enseigne, cela flattait mon amour-propre et me donnait des éblouissements. En face de l'hôtel, de l'autre côté de la rue, il y a une maison datant du siècle dernier, avec un fronton et deux figures couchées, qui font toujours mine de vouloir tomber du haut du mur dans la rue.

— Voilà où demeure Ricord, me dit mon frère, le fameux Ricord, médecin de l'empereur.

L'*Hôtel du Sénat*, le médecin de l'empereur, ces grands mots chatouillaient ma vanité, me charmaient. Oh ! les premières impressions de Paris.

Les grands restaurants du boulevard Saint-Michel, les nouvelles constructions du boulevard Saint-Germain et de la rue des Ecoles n'avaient pas encore chassé du Quartier la jeunesse studieuse, et, malgré son nom pompeux, notre hôtel de la rue de Tournon ne se piquait guère alors de la gravité sénatoriale.

Il y avait là toute une colonie d'étudiants, horde venue du midi de la Gascogne, braves

garçons un peu glorieux, suffisants et réjouis, grands amateurs de chopes et de palabres, remplissant l'escalier et le corridor du bruit de leurs puissantes voix de basse. Ils passaient leur temps à causer de tout et à discuter sans trêve. Nous les rencontrions rarement, seulement le dimanche, et encore accidentellement, c'est-à-dire quand notre bourse nous permettait le luxe d'un dîner à table d'hôte.

C'est là que je vis Gambetta. Il était déjà l'homme que nous avons connu et admiré. Heureux de vivre, heureux de parler, ce loquace Romain, greffé sur une souche gauloise, s'étourdissait lui-même du cliquetis de ses discours, faisait trembler les vitres aux éclats de sa tonitruante éloquence, et finissait le plus souvent par de bruyants éclats de rire. Il régnait déjà sur la foule de ses camarades. Dans le quartier, c'était un personnage, d'autant plus qu'il recevait de Cahors 300 francs par mois — somme énorme pour un étudiant de ces temps reculés. Nous nous sommes liés depuis. Mais je n'étais encore qu'un provincial arrivé la veille et à peine dé-

grossi. Je me bornais du bout de la table à le contempler, avec beaucoup d'admiration et sans l'ombre d'envie.

Lui et ses amis s'occupaient avec ardeur de politique ; au quartier latin ils faisaient déjà le siège des Tuileries, tandis que mes goûts, mon ambition se tournaient vers d'autres conquêtes. La littérature, c'était l'unique but de mes rêves. Soutenu par la confiance illimitée de la jeunesse, pauvre et radieux, je passai toute cette année dans mon grenier à faire des vers. C'est une histoire commune et touchante. Paris les compte par centaines les pauvres jeunes diables ayant pour toute fortune quelques rimes ; mais je ne pense pas que personne ait jamais commencé sa carrière dans un dénûment plus complet que moi.

A l'exception de mon frère, je ne connaissais personne. Myope, gauche et timide, quand je me glissais hors de ma mansarde, je faisais invariablement le tour de l'Odéon, je me promenais sous ses galeries, ivre de frayeur et de joie à l'idée que j'y rencontrerais des hommes de

lettres. Près de la boutique de M^{me} Gaut, par exemple. M^{me} Gaut, déjà vieille, mais des yeux étonnants, brillants et noirs, permettait de parcourir les livres nouveaux sur son étalage, à la condition de n'en pas couper les feuilles.

Je la vois causant avec le grand romancier Barbey d'Aurevilly : elle, tricotant un bas ; l'auteur d'*Une vieille maîtresse*, le poing sur la hanche, « à la Mérovingienne », le coin de son manteau de roulier, doublé de beau velours noir, rejeté en arrière, pour que chacun puisse se convaincre de la somptuosité de ce vêtement, modeste en apparence.

Quelqu'un s'approche, c'est Vallès. Le futur membre de la Commune passait presque tous les jours devant chez M^{me} Gaut en revenant du cabinet de « la mère Morel », où il avait l'habitude d'aller dès le matin travailler et lire. Bilieux, moqueur, éloquent, toujours revêtu de la même mauvaise redingote, il parlait d'une voix rude et métallique dans sa sombre physionomie d'Auvergnat qu'enveloppait une barbe dure, en brosse, atteignant presque les sourcils ; cette

voix me rendait nerveux. Il venait d'écrire l'*Argent*, sorte de pamphlet dédié à Mirès et orné en guise de vignette d'un dessin représentant une pièce de cent sous ; et en attendant de devenir l'associé de Mirès, il s'était fait l'inséparable du vieux critique Gustave Planche. L'Aristarque de la *Revue des Deux-Mondes* était alors un gros vieillard à l'air dur, un Philoctète enflé, traînant la jambe et clochant du pied. Un jour j'eus l'audace de les épier à travers une fenêtre du café de la rue Taranne, en me haussant jusqu'à la vitre et en la frottant avec mes doigts ; c'était le café voisin de la maison aujourd'hui démolie où Diderot a demeuré quarante ans. Ils étaient assis en face l'un de l'autre ; Vallès gesticulait avec animation, Planche était en train d'absorber verre à verre un cafaron d'eau-de-vie.

Et Cressot ! le débonnaire, l'excentrique Cressot, que Vallès a immortalisé depuis dans ses *Réfractaires*, il me serait difficile de l'oublier. Je l'ai aperçu bien souvent au Quartier, se glissant le long des murs, promenant sa face triste et

souffreteuse et son long corps de squelette drapé dans un manteau court.

Cressot était l'auteur d'*Antonia*, poème. De quoi vivait ce pauvre Gringoire ! Personne ne le savait. Un beau jour, un ami de province lui laissa par testament une petite rente : ce jour-là Cressot mangea et en mourut.

Une autre physionomie de cette époque est gravée dans ma mémoire, celle de Jules de la Madeleine, un des meilleurs *poetæ minores* de notre littérature en prose, l'auteur trop peu connu de créations qui excellent par une beauté de lignes véritablement antique : les *Ames en peine* et le *Marquis de Saffras*. Des manières aristocratiques, une tête blonde rappelant le Christ du Tintoret, des traits fins et un peu maladifs, des yeux pleins de tristesse et pleurant le soleil de la Provence, son pays. On se racontait son histoire à l'oreille ; — celle d'un enthousiaste et d'un vaillant de bonne race. En juin 1848, blessé sur les barricades, on l'avait laissé pour mort dans les rangs des insurgés. Ramassé sur le pavé par un bourgeois, il restait caché chez son sauveur, dont la famille

le soignait, le remettait sur pied. Une fois guéri, il épousait la fille de la maison.

Rencontrer des hommes célèbres, échanger avec eux par hasard quelques mots, il n'en faut pas plus pour enflammer l'ambition. « Et moi aussi j'arriverai ! » se dit-on avec confiance.

De quel entrain je grimpais alors mes cinq étages, — surtout quand j'étais parvenu à faire l'achat d'une bougie qui me permettait de travailler toute la nuit, d'élaborer, sous sa flamme courte, vers, ébauches de drames, se succédant à la file sur les feuilles de papier blanc. L'audace me mettait des ailes; je voyais l'avenir s'ouvrir tout grand devant moi, j'oubliais mon indigence, j'oubliais mes privations, comme dans cette veillée de Noël, où j'enfilais des rimes avec emportement, tandis qu'en bas les étudiants festinaient à grand bruit et que la voix de Gambetta grondant sous les voûtes de l'escalier, répercutée par les murs du corridor, faisait vibrer ma fenêtre gelée.

Mais, dans la rue, mes anciennes frayeurs reprenaient le dessus. L'Odéon, en particulier, me

frappait de crainte; il me paraissait tout le long de l'année aussi froid, aussi imposant et inaccessible que le jour de mon arrivée. Odéon, — Mecque de mes aspirations, but de mes vœux intimes, que de fois j'ai renouvelé mes timides et secrètes tentatives pour franchir le seuil auguste de la petite porte basse par où entrent tes artistes!

Que de fois j'ai regardé passer à travers cette porte Tisserant, dans toute sa gloire, les épaules courbées sous son manteau, avec un air pataud et débonnaire imité de Frédérick Lemaître! Après lui, bras dessus bras dessous avec Flaubert et lui ressemblant comme un frère, Louis Bouilhet, l'auteur de *Madame de Montarcy*, et souvent le comte d'Osmoy, aujourd'hui député. Ils écrivaient alors à eux trois une grande pièce fantastique qui n'a jamais vu les planches. Derrière eux venait, les suivant, un groupe composé de quatre ou cinq géants, aux façons militaires, tous Normands, tous taillés sur le même patron de cuirassiers, avec des moustaches blondes. C'était la cohorte des Rouennais, les lieutenants de Bouilhet, qui

applaudissaient à la baguette aux premières représentations.

Puis Amédée Rolland, Jean Duboys, Bataille, trio plus jeune, entreprenant, hardi, cherchant à se glisser, lui aussi, par la petite porte comme la queue du vaste manteau de Tisserand.

Tous trois sont morts comme Bouilhet au début même de leur carrière littéraire, et c'est pourquoi les galeries de l'Odéon, quand j'en y promène au crépuscule, me semble aujourd'hui peuplées d'ombres amies.

Cependant, ayant achevé un petit volume de poésies, je fis le tour des éditeurs; je frappai à la porte de Michel-Lévy, de Hachette; où n'allai-je pas? Je me faufilai dans toutes les grandes librairies, vastes comme des cathédrales, où mes bottines criaient terriblement et malgré les tapis faisaient un bruit affreux. Des employés à mines bureaucratiques m'examinaient d'un air important et froid.

— Je voudrais voir M. Lévy... pour affaire de manuscrit.

— Très bien, monsieur; veuillez me dire votre nom.

Et ce nom dit, l'employé, méthodiquement, approchait ses lèvres de l'un des orifices du porte-voix; puis appliquant son oreille contre l'autre :

— M. Lévy n'est pas à la maison.

M. Lévy n'était jamais à la maison, ni M. Hachette; personne n'était à la maison, toujours grâce à cet insolent porte-voix.

Il y avait encore, sur le boulevard des Italiens, la Librairie nouvelle. Là, pas de porte-voix, pas d'ordre administratif, au contraire. L'éditeur Jacotet, qui lançait alors ses petits volumes à un franc, une idée de lui, était un petit homme court, ressemblant à Balzac, mais sans le front de Balzac, toujours en mouvement, accablé d'affaires et de diners, agitant continuellement dans sa tête quelque projet colossal, et brûlant l'or dans ses poches. Ce tourbillon le conduisit en deux ans à la banqueroute, et il alla fonder, de l'autre côté des Alpes, le journal *l'Italie*. Mais aussi son magasin servait de salon à l'élite intellectuelle

des boulevards; on pouvait y voir Noriac, qui venait de publier son 401^e *Régiment*, Scholl tout fier de son succès de *Denise*, Adolphe Gaiffe, Aubryet. Tous ces habitués du boulevard, irréprochablement mis, causant d'argent et de femmes, me rendirent confus quand je vis ma personne se refléter mêlée aux leurs dans les carreaux de la vitrine, avec mes cheveux longs comme ceux d'un *pifferaro*, mon petit chapeau de Provence. Quant à Jacotet, il me donnait constamment rendez-vous pour trois heures de l'après-midi à la Maison d'Or.

— Nous y causerons, disait-il, et nous signerons notre traité sur le coin d'une table.

Quel farceur! C'était à peine si je savais où la trouver, sa «Maison d'Or»! Mon frère seul m'encourageait un peu quand je rentrais désespéré chez nous.

Un soir pourtant je rapportai une grande nouvelle et une grande joie! Le *Spectateur*, un journal légitimiste, acceptait de mettre mes talents à l'épreuve en qualité de chroniqueur. On imagine facilement avec quel amour, avec quel

soin j'écrivis ma première chronique ; même avec la préoccupation calligraphique du travail ! Je la porte à la rédaction, on la lit, elle plaît, on envoie l'article à la composition. J'attends, respirant à peine, l'apparition du numéro. Allons, bon ! Paris est sens dessus dessous, des Italiens ont tiré sur l'empereur.

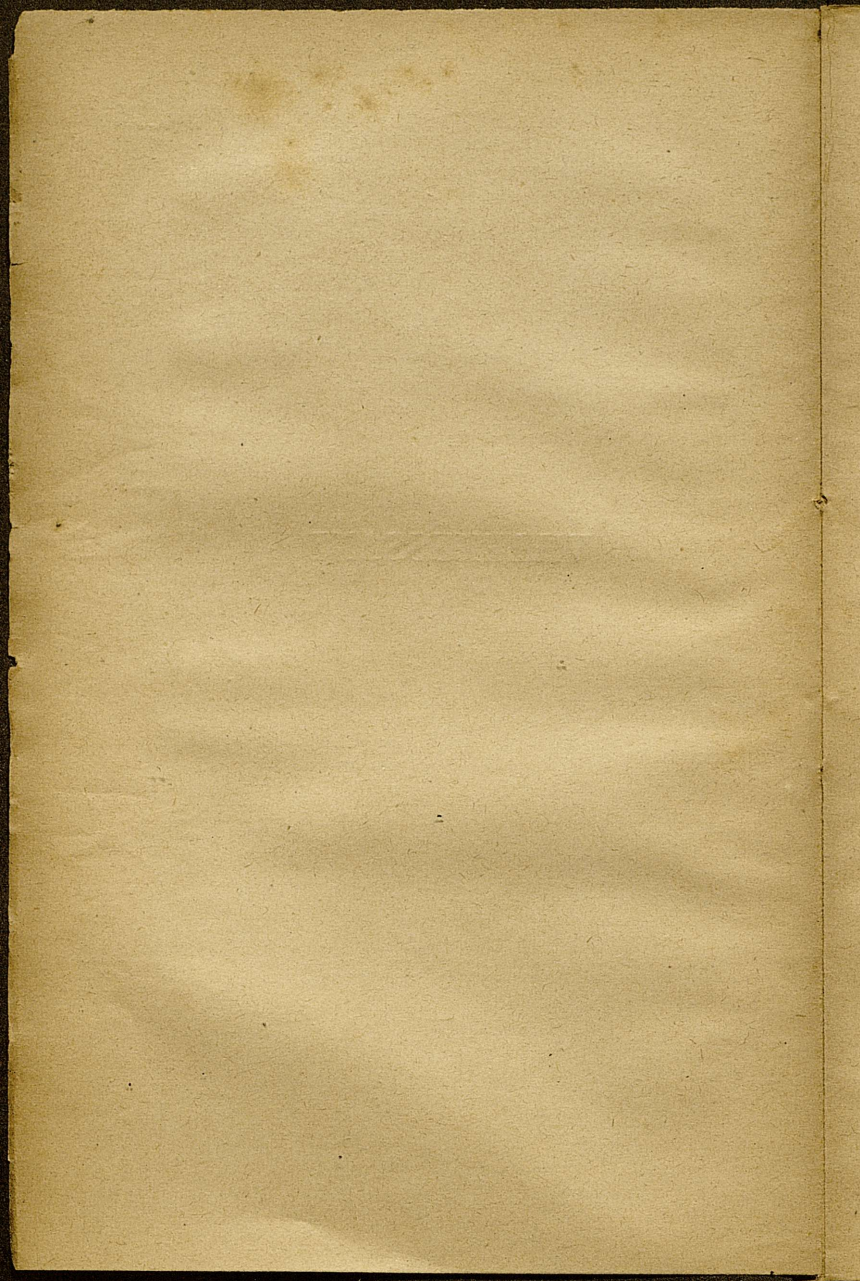
Nous sommes en pleine terreur, on poursuit des journaux, on a supprimé le *Spectateur* ! La bombe d'Orsini avait foudroyé ma chronique.

Je ne me tuai pas, mais je songeai au suicide.

Et cependant le ciel prenait en pitié ma misère. L'éditeur, que j'avais vainement cherché, se trouvait tout à coup sous ma main, le libraire Tardieu, dans la rue de Tournon, à ma porte. Il était lui-même homme de lettres et quelques-unes de ses œuvres avaient eu du succès : *Mignon*, *Pour une épingle*, compositions de l'ordre sentimental, écrites d'une encre couleur de rose. Je fis sa connaissance par hasard, un beau soir que je flânais près de notre hôtel et qu'il était venu s'asseoir sur le devant de son magasin. Il édita mes *Amoureuses*.

Le titre attirait, et l'extérieur élégant du volume. Quelques journaux parlèrent de mon ouvrage et de moi. Ma timidité s'envola. J'allais vaillamment sous les galeries de l'Odéon voir comment marchait la vente de mon livre... et même j'osai, au bout de quelques jours, adresser la parole à Jules Vallès ! J'avais paru.

VILLEMESSANT



VILLEMESSANT ¹

Je vais quelquefois — quand mon besoin personnel et le hasard de mes courses coïncident — me faire rogner la barbe ou tailler les cheveux chez Lespès. Un coin curieux et bien parisien, cette grande boutique de barbier, tenant tout l'angle de la maison Frascati, entre la rue Vivienne et le boulevard Montmartre ! Comme clients, le *Tout Paris*, c'est-à-dire cet infiniment petit morceau de Paris qui mène son train entre le Gymnase et l'Opéra, Notre-Dame-de-Lorette

¹ Écrit en 1879.

et la Bourse, et s'imagine exister seul : des cou-lissiers, des comédiens, des journalistes : sans compter la légion agitée, affairée, des bons boulevardiers qui ne font rien. Vingt ou trente garçons en permanence frisent et rasant tout cela.

Surveillant tout, l'œil aux rasoirs et aux pots de pommade, çà et là, rôde le patron, Lespès, petit homme alerte que la fortune faite (car il est très riche) aurait pu engraisser, mais que certaine ambition déçue entretient dans un état de fièvre convenable. C'est dans cette maison prédestinée qu'il y a vingt ans, à l'entre-sol même où Lespès fait la barbe, le *Figaro* avait ses bureaux. Voici le couloir, les abonnements, la caisse, derrière une grille en fil de fer, l'œil rond et le bec du père Legendre toujours irrité, rarement aimable, comme un perroquet qui serait caissier. Voici la salle de rédaction (*Le public n'entre pas!* sur les vitres dépolies de la porte) ; quelques chaises, une grande table avec un immense tapis vert. Je vois encore tout cela distinctement et je me vois moi-même timide,

assis dans un coin, servant sous le bras mon premier article paternellement roulé et ficelé. Villemessant n'était pas rentré, on m'avait dit d'attendre : j'attendais.

Ils étaient ce jour-là une demi-douzaine autour de la table verte, en train de dépouiller des journaux, d'écrire. On riait, on causait, on grilait des cigarettes; la cuisine infernale se faisait gaiement. Parmi eux, un petit homme à figure rouge, sous des cheveux tout blancs, relevés, qui lui donnaient un air de Riquet à la Houppe. C'était M. Paul d'Ivoy, le chroniqueur célèbre, enlevé au *Courrier de Paris* à prix d'or, Paul d'Ivoy, enfin dont les appointements fabuleux (ils étaient fabuleux pour l'époque, mais le paraîtraient moins maintenant) faisaient l'envie et l'admiration des brasseries littéraires. Il écrivait en souriant comme un homme content de lui-même; les carrés de papier allaient se noircissant sous sa plume; moi, je regardais écrire et sourire M. Paul d'Ivoy.

Tout à coup un bruit de pas lourds, une voix joyeusement éraillée : Villemessant ! Les plumes

grinent, les rires cessent, les cigarettes se dissimulent, Paul d'Ivoy seul relève la tête et, familièrement, ose contempler le dieu VILLEMESSANT :

« Très bien, mes enfants, je vois qu'on est en train... (A Paul d'Ivoy, d'un air bon garçon) : Etes-vous content de votre chronique? » —

PAUL D'IVOY : « Je la crois réussie. » — VILLEMESSANT : « Allons, tant mieux ; ça se trouve parfaitement, comme ce sera votre dernière... » —

PAUL D'IVOY (*tout pâle*) : « Ma dernière? » —

VILLEMESSANT : « Parfaitement! je ne plaisante pas... votre copie est assommante... il n'y a qu'un cri sur le boulevard... voilà assez longtemps que vous nous embêtez. » Paul d'Ivoy s'était levé :

« Mais, monsieur, notre traité? — Notre traité? elle est bien bonne ! Essayez de plaider, ce sera drôle : je donnerai lecture de vos articles en plein tribunal, et nous verrons s'il y a un traité qui me force à fourrer dans mon journal pareilles niaiseries ! » Villemessant était homme à faire comme il le disait, et Paul d'Ivoy ne plaida point. Mais c'est égal, cette façon de secouer sa rédaction par la fenêtre, comme un vieux tapis,

me donna froid dans le dos à moi naïf. J'aurais voulu être à cent pieds sous terre avec mon malheureux manuscrit ridiculement roulé. C'est une impression sur laquelle je n'ai jamais pu revenir. J'ai vu souvent Villemessant depuis, toujours il s'est montré fort aimable, et toujours j'ai senti en le voyant le frisson de désagréable terreur que dut ressentir le petit Poucet à sa rencontre avec l'ogre.

Ajoutons pour être juste que, plus tard, à la mort de ce même Paul d'Ivoy si brutalement exécuté, ce fut Villemessant — ogre doublé d'un saint Vincent de Paul — qui voulut se charger de la pension de ses enfants.

« Est-il bon ? est-il méchant ? » On est embarrassé pour répondre, et la comédie de Diderot semble écrite à son intention. Bon ? il l'est, certainement ! Méchant aussi, suivant le jour et l'heure ; et le peintre pourrait sans mentir d'une ligne ni d'un ton, faire de lui deux portraits : l'un paternel, l'autre cruel, l'un tout en noir, l'autre tout en rose, qui ne se ressembleraient pas entre eux et pourtant ressembleraient au modèle.

A vouloir raconter sur cette singulière dualité les anecdotes caractéristiques, on n'aurait vraiment que l'embarras du choix.

Avant la guerre, j'avais fait la connaissance d'un brave homme, père de famille, employé au bureau central des postes, dans la rue Jean-Jacques Rousseau. Au moment de la Commune, cet homme resta à Paris. Avait-il au fin fond du cœur quelque faiblesse pour l'insurrection? Je n'en jurerais pas. S'était-il dit qu'après tout, les lettres continuant d'arriver à Paris, il fallait quelqu'un pour les classer, les distribuer? C'est possible encore. Peut-être aussi qu'avec une femme, de grandes filles, un déplacement subit ne lui était pas facile. Paris s'est trouvé à cette époque contenir pas mal de pauvres diables dans une situation pareille, barricadiers par la force des choses, insurgés sans savoir pourquoi. Toujours est-il que si, malgré les ordres de M. Thiers, mon ami resta à son bureau, derrière sa grille, triant ses lettres au bruit de la bataille comme si de rien n'était, il ne voulut accepter de la Commune ni avancement, ni augmentation. La Commune

vaincue, il ne s'en vit pas moins -- heureux d'échapper aux conseils de guerre -- jeté sans ressources sur le pavé, destitué à la veille d'obtenir sa retraite. Dès lors une existence lamentable et comique commença pour lui. Il n'avait pas osé annoncer à sa famille son renvoi de l'administration; tous les matins ses filles lui préparaient la chemise frais empesée (il faut qu'un employé soit propre!), lui faisaient soigneusement, joyeusement, comme autrefois, son nœud de cravate et l'embrassaient sur la porte, à l'heure réglementaire, s'imaginant qu'il allait à son bureau. Le bureau? Ah! il était loin, le bureau, frais l'été, bien chauffé l'hiver, où les heures coulaient si paisibles. Il fallait maintenant battre Paris, sous la pluie, à travers la neige, cherchant un emploi qu'on ne trouvait jamais, et rentrer le soir, la mort dans l'âme, mentir, inventer des histoires sur un sous-chef qui n'existait pas, sur un garçon de bureau fantastique, tout en se donnant un petit air gai. (Je me suis servi du pauvre homme pour le type du père Joyeuse dans mon roman du *Nabab*; en quête d'une place, lui aussi, men-

tant à ses filles.) Je le rencontrais quelquefois, c'était navrant. Sa détresse me décida à aller trouver Villemessant. Villemessant, pensais-je, lui trouvera bien un petit coin au *Figaro*, dans l'administration. Impossible : toutes les places étaient prises. Et puis un communal, pensez donc ! le beau tapage si on avait découvert que Villemessant employait dans ses bureaux un communal ! Pourtant, l'histoire des petites filles, des chemises blanches, des nœuds de cravate, avaient, paraît-il, attendri l'excellent ogre.

— Une idée ! dit-il, combien gagnait par mois votre protégé ?

— Deux cents francs.

— Eh bien ! je vous remettrai pour lui deux cents francs par mois jusqu'à ce qu'il ait trouvé une place. Il aura toujours l'air d'aller à son bureau, ses filles lui feront toujours ses nœuds de cravate... — Et, pour conclusion à son discours, l'éternel : « Elle sera bien bonne ! »

Elle fut bien bonne en effet : trois mois durant, le bonhomme toucha sa petite rente. Au bout de

trois mois, ayant trouvé enfin une place, il économisa tant et tant, et se serra si fort le ventre, qu'un beau matin il m'arriva avec les six cents francs et une belle lettre de remerciements pour M. de Villemessant, dont je le lui avais révélé le nom, et que, malgré le dissentiment politique, il appelait noblement son bienfaiteur. Je portai le tout à Villemessant :

— Elle est bien bonne ! Mais je l'avais donné, cet argent !... Il veut me le rendre... C'est la première fois que ça m'arrive. Et un communard, encore, elle est bien bonne !

C'étaient des exclamations, des rires, un enthousiasme ! Villemessant s'en renversait dans son fauteuil. Mais voici qui va achever de vous peindre l'homme : joyeux, ravi, et de la bonne action qu'il avait faite, et du plaisir bien naturel qu'on éprouve — si sceptique soit-on — à ne pas se sentir dupe et à ne pas avoir obligé un ingrat, Villemessant, tout en causant, s'amusait à manier les six cents francs et à les ranger en six petites piles sur la table. Tout à coup, se retournant vers moi :

— Eh ! dites donc, Daudet, il manque cent sous à notre compte !

Il manquait cent sous en effet, une malheureuse piécette en or oubliée dans un pli de double. Au plus beau de l'enthousiasme, l'homme pratique apparaissait.

Tel est cet homme compliqué, très réfléchi, très malin au fond sous une apparence de bonhomie et de prime-saut, à faire croire que Toulouse est proche voisine de Blois et que les tourelles de Chambord se mirent dans un des bras de la Garonne.

Dans la vie privée et même publique, Villemessant a érigé la familiarité en principe, vis-à-vis des autres, bien entendu ! car il exige volontiers le respect dès qu'il s'agit de lui-même. Au lendemain d'un de ces échos au picrate qu'il avait coutume d'introduire dans le journal, au dernier moment, quand les presses roulent, Villemessant est mandé à la présidence du Corps législatif. (Ceci se passait sous l'Empire.) Il s'agissait, je ne crois pas me tromper, du fameux « Morny est dans l'affaire », dont les vieux bou-

levardiers doivent se souvenir. Le duc était très fâché ou feignait de l'être, mais le garçon de Blois ne se démonta point :

— Comment! monsieur le duc, ce n'est donc pas pour me décorer que vous m'avez fait appeler?... Ce garde de Paris avec son pli cacheté, son casque, peut se vanter de m'en avoir donné une d'émotion... mes rédacteurs illuminent déjà... Cette fois, par exemple, elle est bien bonne!... — Puis vite une histoire, une anecdote, un mot bien fin, bien parisien, enveloppé dans un gros rire; avec cela des airs pénétrés, une joie intime et visible de dire : « Monsieur le duc! » et le grief était oublié.

Ailleurs, chez Persigny, par exemple, la familiarité réussissait moins; et Villemessant vit certain jour, dans la froide atmosphère officielle, ses plus tourbillonnantes bouffonneries geler en l'air, et retomber raides. Mais Morny, lui, pardonnait tout; cet homme raffolait de Villemessant, et grâce à sa souveraine protection le *Figaro* pouvait se permettre mille frasques. Aussi, quel respect, quelle vénération pour le président : je

vis le moment où on allait lui construire une petite chapelle dans l'épaisseur des murs du bureau de rédaction, comme au génie protecteur du lieu, comme à un dieu Lare. — Ce qui n'empêcha pas le *Figaro* de publier un matin, en belle place, à propos du théâtre de M. de Saint-Rémy, (c'est le pseudonyme que prenait le duc pour faire de la littérature), un article d'Henri Rochefort, corrodant comme une éprouvette d'acide, pénétrant et désagréable comme un cent d'aiguilles oublié sur un fauteuil.

— Pourquoi ce monsieur Rochefort m'en veut-il ? Je ne lui ai jamais rien fait ! disait le duc avec la vanité naïve à laquelle n'échappent point les plus délurés hommes d'État, quand il sont trempé le doigt dans l'encre ; et Villemessant, prenant des mines désolées, s'écriait :

— C'est épouvantable !... Avec moi, un pareil article n'aurait jamais passé... vous me voyez désolé... Mais, ce jour-là, précisément, je ne suis pas allé au journal... les gredins en ont profité... je n'ai pas revu les épreuves.

Le duc pensa ce qu'il voulut de l'excuse ; mais

le numéro faisait du bruit. On se le montrait, on se l'arrachait. Villemessant n'en désirait pas davantage.

Villemessant, on le voit d'après cela (et c'est ce qui fait au fond l'unité de cette nature en apparence diverse et contradictoire) est avant tout, par-dessus tout, l'homme de son journal. Après les tâtonnements du début, des bordées tirées çà et là un peu au hasard dans l'existence, des pointes poussées à tous les coins de la rose des vents, une fois la voie trouvée, il s'est fixé et a filé droit. Son journal est devenu sa vie.

L'homme et l'œuvre se ressemblent ; et jamais personne, on peut le dire, ne fut plus exactement taillé à la mesure de son destin. D'une activité étonnante, vivant, remuant, déplaçant une quantité d'air énorme, sobre avec cela, comme on l'était jadis, ce qui étonne les gens d'aujourd'hui ; ne buvant pas, ne fumant pas, ne craignant ni le bruit, ni les coups, ni les aventures ; peu scrupuleux au fond, toujours prêt à jeter les préjugés par-dessus bord, et n'ayant jamais eu de foi politique bien profonde, mais aimant à faire

parade d'un légitimisme assez platonique et d'un certain respect qu'il suppose bien portés, Ville-messant était le capitaine qu'il fallait pour commander ce hardi corsaire qui, vingt ans durant, sous pavillon du Roy semé de fleurs de lys, a fait la course un peu pour son compte.

Il est tyrannique, capricieux; mais allez au fond, et toujours l'intérêt du journal vous donnera le pourquoi de sa tyrannie et de son caprice. Nous sommes en l'an de grâce 1858, au *Café des Variétés*, ou au *Café Véron*, sur les onze heures, un jeudi. Le *Figaro* vient de paraître, Villemessant déjeune. Il cause, essaie des anecdotes qu'il mettra dans le prochain numéro, si elles font rire, qu'il oubliera si elles font four. Il écoute, interroge: — « Que pensez-vous de l'article d'un tel? — Charmant! — Du talent, n'est-ce pas? — Énormément de talent! » Villemessant monte au journal radieux: « Où est *un tel*? Faites-moi venir *un tel*!... énormément de talent!... Il n'y a que lui!... tout Paris parle de son article! » Et voilà *un tel* félicité, choyé, augmenté. Quatre jours après, à la même table,

le même convive déclare l'article du même *un tel* ennuyeux, et Villemessant se dresse encore, non plus radieux, mais furieux, non plus pour l'augmenter, mais pour lui régler son compte. C'est sans doute à la suite d'une de ces consultations entre poire et fromage que se produisit la scène entre Villemessant et Paul d'Ivoy, qui scandalisa si fort ma candeur première.

Qu'importe un rédacteur à Villemessant ! Celui-ci parti, un autre se retrouve ; et le dernier venu est toujours le meilleur. Selon lui, tout homme a *son article dans le ventre*, il ne s'agit que de le faire sortir. Monselet avait brodé là-dessus une ravissante légende : Villemessant rencontre un ramoneur dans la rue ; il l'amène au *Figaro*, le débarbouille, l'assied devant du papier et lui dit : « Écris ! » Le ramoneur écrit, et l'article se trouve charmant. C'est ainsi que le Tout Paris, illustre ou obscur, qui tient une plume, a traversé le *Figaro*. C'est ainsi que de braves garçons — voyant se renouveler en leur faveur l'histoire du quatrain de Saint-Aulaire, — ont eu, pour une heureuse trouvaille de quinze

lignes, leur quart d'heure de célébrité. Après, le miracle ne se renouvelant plus, on les déclarait vidés, et vidés par Villemessant. J'ai connu un Paris rempli ainsi de gens vides. Epoque de candeur où l'on était vidé pour quinze lignes.

Non pas que Villemessant méprise la littérature, au contraire! Peu lettré lui-même, il a pour les gens qui écrivent bien, qui *tiennent leur langue* (c'est son terme), un respect de paysan pour le latin de son curé. Mais il se rend compte instinctivement, et non sans raison, que ce sont là choses de gros livres et d'académie. A des galettes de ce poids et de cette taille, il préfère pour sa boutique le fin feuilleté parisien. Il disait un jour à Jouvin devant moi, avec la cynique franchise que sa rondeur fait pardonner :

— Vous soignez vos articles, ils sont d'un lettré, chacun le constate, remarquables, savants, admirablement écrits, je les publie. Eh bien! dans mon journal, personne ne les lit.

— Personne ne les lit? par exemple!

— Voulez-vous faire un pari? Daudet est là et

sera témoin. J'imprimerai le mot de Cambronne au beau milieu d'un de vos morceaux les plus soignés, et j'ai perdu si quelqu'un s'aperçoit de la chose!

Mon impartialité de témoin m'oblige à dire que Jouvin ne voulut pas parier.

HENRY MONNIER

HENRY MONNIER

Je me vois dans ma mansarde de jeunesse, en hiver, avec du givre aux vitres et une cheminée à la prussienne sans feu. Assis devant une petite table en bois blanc, je travaille, j'aligne des vers, les jambes enveloppées d'une couverture de voyage. Quelqu'un frappe. — « Entrez! » et dans l'ouverture de la porte se dresse une assez fantasque apparition. Figurez-vous un ventre, un faux-col, une face de bourgeois rougeaud et rasé, et un nez romain chaussé de lunettes.

Cérémonieusement, le personnage salue et me dit : « Je suis Henry Monnier. »

Henry Monnier, une gloire alors ! A la fois comédien, écrivain, dessinateur ; on se le montrait passant dans les rues, et M. de Balzac, le grand observateur, l'estimait fort pour ses qualités d'observation. Observation singulière, il faut le dire, et qui ne ressemble pas à l'observation de tout le monde. Bien des écrivains, en effet, se sont acquis rentes et renom à railler les travers ou les infirmités des autres. Monnier, lui, n'est pas allé bien loin chercher son modèle : il s'est planté devant son miroir, s'est écouté penser et parler, et, se trouvant énormément ridicule, il a conçu cette cruelle incarnation, cette prodigieuse satire du bourgeois français qui s'appelle Joseph Prudhomme. Car Monnier, c'est Joseph Prudhomme, et Joseph Prudhomme c'est Monnier. Tout leur est commun, de la guêtre blanche à la cravate à trente-six tours. Même jabot de dindon qui se gonfle, même air de solennité bouffonne, même regard dominateur et rond dans le cercle d'or des lunettes,

mêmes invraisemblables apophtegmes prononcés d'une voix de vieux vautour enchifrené. — « Si je pouvais seulement sortir de ma peau une heure ou deux, dit Fantasio à son ami Spark, si je pouvais être ce monsieur qui passe ! » Monnier, qui n'avait que de lointains rapports avec Fantasio, n'a jamais désiré être le monsieur qui passe ; possédant à un plus haut degré que personne la singulière faculté du dédoublement, il sortait de sa peau quelquefois pour s'amuser de lui-même et rire de sa propre tournure ; mais il réintégrait bien vite la chère peau, la précieuse enveloppe, et cet impitoyable ironiste, ce cruel railleur, cet Attila de la sottise bourgeoise, se retrouvait, dans la vie privée, le plus naïvement sot des bourgeois.

Entre autres préoccupations, dignes vraiment de Joseph Prudhomme, Henry Monnier était possédé d'une idée fixe, commune d'ailleurs à tous les magistrats de province qui rimailent des impromptus, et à tous les anciens colonels qui emploient les loisirs de leur retraite à traduire Horace : il voulait enfourcher Pégase,

chausser les brodequins de Thalie, se baisser, au risque de faire craquer ses bretelles, pour recueillir dans le creux de sa main un peu du flot pur d'Hippocrène ; il rêvait laurier vert, succès académiques, pièce jouée au Théâtre-Français. Déjà, — quelqu'un s'en souvient-il encore ? — il avait fait représenter sur la scène de l'Odéon une pièce en trois actes et en vers, s'il vous plaît ! comme disent les affiches : *Peintres et Bourgeois*, avec la collaboration d'un jeune homme, commis voyageur, je crois, et fort expert dans l'art de tourner les rimes. L'Odéon, c'est bien ; mais les Français, la maison de Molière ! Et pendant vingt ans, Henry Monnier rôda autour de l'illustre maison, au café de la Régence, au café Minerve, partout où allaient les sociétaires, toujours digne et bien tenu, rasé de près comme un père noble, avec l'air capable et content de soi d'un raisonneur de comédie.

Le brave homme avait lu mes vers, il comptait sur moi pour l'aider à réaliser son rêve, et c'est pour me proposer de travailler ensemble qu'il venait de gravir, en s'essoufflant un peu,

les marches nombreuses et raides de mon logis de la rue de Tournon. Vous pensez si je me trouvais flatté, et si j'acceptai l'offre avec joie!

Dès le lendemain, j'étais chez lui; il habitait rue Ventadour, dans une vieille maison de bourgeoisie apparence, un petit appartement d'aspect très caractéristique qui sentait à la fois l'acteur économe, minutieux et rangé, et le vieux garçon à marier. Tout y luisait, meubles et carreau. Au pied de chaque siège, de petits tapis ronds avec une bordure de drap rouge soigneusement découpée en dents de loup. Quatre crachoirs : un dans chaque coin. Sur la cheminée étaient deux soucoupes contenant chacune quelques pincées de tabac très sec. Monnier y puisait mais n'en offrait pas.

Cet intérieur, d'abord, me produisit une impression d'avarice. J'ai appris depuis que ces dehors parcimonieux cachaient au fond une vie très dure. Monnier était sans fortune; de temps en temps seulement une représentation, un bout d'article, la vente de quelques croquis venaient augmenter, et pas de beaucoup, ses minces reve-

nus. Aussi avait-il peu à peu pris l'habitude de dîner tous les jours en ville. On l'invitait volontiers. Lui payait son écot en racontant, en jouant plutôt, — car sa charge n'avait rien d'improvisé, — des histoires salées au dessert. C'était quelque dialogue bien scandaleux, avec imitation des deux voix ; ou bien son héros favori, Monsieur Prudhomme promenant son ventre et son imperturbable solennité au travers des aventures les plus scabreuses. Tout cela sans rire, le bourgeois qu'avait en lui Henry Monnier se révoltait secrètement contre ce rôle de bouffon. Et puis, des exigences despotiques : un somme d'un quart d'heure, par exemple, après le repas, en si haut lieu que ce fût ; et des jalousies, des bouderies, des colères de vieux perroquet à qui l'on vole son os de côtelette, si par hasard il arrivait que quelqu'un autre que lui prît la parole à table et risquât de l'éclipser. On voulut à un moment lui faire obtenir une pension : c'eût été pour lui la fortune ; mais en cette circonstance ses joyusetés d'après-dîner portèrent malheur au pauvre homme. Malassis en avait publié le

recueil en Belgique, un exemplaire passa la frontière, la pudeur ministérielle s'en déclara offensée, et du coup la pension promise s'envola. Ne pas confondre avec les *Bas-fonds de Paris*, qui pourraient sembler par comparaison des récits faits pour les jeunes filles, bien que, cependant, la publication n'en ait été autorisée que par tolérance spéciale, à un nombre d'exemplaires assez restreint et à un prix assez élevé pour que le volume ne puisse en aucun cas exercer ses ravages au delà des frontières excommuniées du monde des bibliophiles.

Tel est l'homme double, — *homo duplex*, — qui me faisait l'honneur de vouloir associer sa littérature à la mienne. Fantaisiste comme je l'étais à vingt ans, avec le bouffon j'aurais encore pu m'entendre ; mais, par malheur, c'était le bourgeois Prudhomme, et le bourgeois Prudhomme seul, qui prétendait collaborer avec moi. Après quelques séances, je ne revins plus. Henry Monnier sans doute ne me regretta guère, et de mon premier rêve de gloire il ne me reste que le souvenir de ce comique vieillard, au mi-

lieu de son intérieur propre et pauvre, fumant à
petits coups de petites pipes, assis dans le fau-
teuil de cuir où on l'a trouvé mort un matin, y
il a quinze ans!

LES SALONS LITTÉRAIRES

LES SALONS LITTÉRAIRES ¹

Je ne crois pas qu'il en reste un seul aujourd'hui. Nous avons d'autres salons, plus dans le mouvement, comme on dit : des salons politiques, ceux de M^{me} Edmond Adam, de M^{me} d'Haussonville, tout blancs ou tout rouges, où l'on fait des préfets, où l'on défait des ministres, où dans les grands jours parfois apparaissent MM. les princes ou Gambetta. Puis les salons où l'on s'amuse — pour ne pas dire où l'on essaie de s'amuser. Souvenirs et regrets ! on y soupe, on

¹ Écrit en 1879 pour le *Nouveau-Temps*, de Saint-Petersbourg.

y joue, on y renouvelle Compiègne tant qu'on peut : jolies serres, fragile abri sous le cristal duquel s'épanouit dans tout son éclat puéril la fleur sans parfum de la vie purement extérieure et mondaine. Mais le vrai salon littéraire, le salon où, autour d'une Muse avenante et mûre, des gens de lettres ou se croyant tels s'assemblent une fois par semaine pour dire de petits vers, en trempant de petits gâteaux secs dans un petit thé, ce salon, par exemple, a bien définitivement disparu. Sans être vieux, j'en ai encore connu quelques-uns de ces bleus salons d'Arthénice, relégués aujourd'hui en province, plus démodés que la guitare, le vague à l'âme et les quatrains d'album.

Soufflons sur nos souvenirs d'il y a vingt ans. *Pft ! pft ! pft !* La poussière s'élève en fin nuage, et dans ce nuage, distinctement, comme pour une apparition de fée, se dessine et prend corps l'aimable silhouette de cette bonne M^{me} Ancelot. M^{me} Ancelot habitait alors la rue Saint-Guillaume, courte rue de province, oubliée par Haussmann au cœur de Paris, où l'herbe pousse entre les

pavés, où jamais ne retentit un roulement de voiture, où de hautes maisons, trop hautes pour leurs trois étages, ne laissent tomber qu'un jour lointain et froid. Le vieil hôtel silencieux, avec les volets de ses balcons toujours clos, sa grande porte jamais ouverte, avait l'air endormi depuis des siècles sous la baguette d'un enchanteur. Et l'intérieur répondait aux promesses de la façade : un corridor tout blanc, un escalier sombre et sonore, de hauts plafonds, de larges fenêtres surmontées de peintures en trumeau. Cela fané, pâlisant, ayant l'air vraiment de ne plus vivre, et au milieu, bien dans son cadre, M^{me} Ancelot tout en blanc, rondelette et ridée comme une petite pomme rose, telle enfin qu'on se figure les fées des contes, qui ne peuvent mourir, mais qui vieillissent pendant des mille ans. M^{me} Ancelot aimait les oiseaux, toujours comme les bonnes fées. Autour du salon, couvrant les murs, s'entassaient des cages gazouillantes comme à la devanture des oiselières du quai. Mais ces oiseaux eux-mêmes paraissaient chanter des vieux airs. — A la place d'honneur, sous un

beau jour et bien en vue, s'inclinait à l'angle voulu un grand portrait du baron Gérard, représentant la Muse du logis coiffée à l'enfant, en costume à la mode de la Restauration, souriant du sourire d'alors, et posée de trois quarts pour mieux montrer, dans un geste de fuite à la Galathée, un bout d'épaule merveilleusement blanc et rond. Quarante ans après le portrait, au moment dont nous parlons, M^{me} Ancelot se décolletait encore, seulement, il faut bien le dire, ce n'étaient plus les blanches et rondes épaules peintes jadis par le baron Gérard. Mais qu'importe à la bonne dame? Elle s'imagine encore en 1858 être la belle M^{me} Ancelot de l'an 1823, quand Paris applaudissait sa jolie pièce de *Marie ou les trois époques*. Rien d'ailleurs ne vient l'avertir; tout se fane et vieillit autour d'elle, en même temps qu'elle : les roses des tapis, les rubans des tentures, les êtres et les souvenirs; et tandis que le siècle avancé, cette vie arrêtée, cet intérieur d'un autre âge, immobiles comme un bateau à l'ancre, s'enfoncent silencieusement dans le passé.

Un simple mot romprait le charme. Mais qui le prononcera ce mot sacrilège, qui osera dire : « Nous vieillissons ! » Les habitués moins que d'autres, car eux aussi sont de l'époque, eux aussi s'imaginent ne pas vieillir. Voici M. Patin, l'illustre M. Patin, professeur en Sorbonne, faisant le jeune homme là, près de la fenêtre, dans le coin de gauche. C'est un petit homme tout blanc, mais si galamment frisotté, et frétilant avec discrétion comme il convient à un universitaire du premier empire. Puis Viennet, le fabuliste voltairien, long et sec comme le héron de ses maigres fables. Le dieu du salon, dieu entouré, admiré, choyé, était Alfred de Vigny, grand poète, mais poète d'une autre époque, — singulier et suranné avec son air d'archange et ses cheveux blancs éplorés, trop longs pour sa petite taille. Alfred de Vigny en mourant légua à M^{me} Ancelot sa perruche. La perruche prit place au milieu du salon, sur un perchoir verni. Les vieux habitués la bourraient de friandises ; c'était la perruche de Vigny ! Quelques railleurs l'avaient surnommée Eloa, à cause de son grand

nez et de son œil mystique. Mais ceci est postérieur ; à l'époque où je fus présenté chez M^{me} Ancelot, le poète vivait encore, et la perruche ne mêlait pas son petit cri vieillot et grêle au formidable gazouillis qui, par manière de protestation, j'imagine, s'élevait de toutes les cages, quand M. Viennet essayait de dire quelques vers.

Parfois, le salon se rajeunissait. On y voyait ces jours-là Lachaud, le célèbre avocat, avec la fille de M^{me} Ancelot qu'il avait épousée : elle, un peu triste, lui gras et glabre avec une belle tête de Romain, de jurisprudent du Bas-Empire. Des poètes : Octave Lacroix, l'auteur de la *Chanson d'avril*, de *l'Amour et son train*, joué au Théâtre-Français ; il m'impressionnait fort, quoique assez bénin d'apparence, étant secrétaire de Sainte-Beuve. Emmanuel des Essarts était alors un tout jeune homme, débutant à peine, et portant encore, autant qu'il m'en souvient, la palme verte des normaliens à sa boutonnière. Il occupe maintenant la chaire de littérature à la Faculté de Clermont, ce qui ne l'empêche pas, bon an,

mal an, de publier un ou deux volumes où sont de beaux vers. Charmant professeur, comme vous voyez, avec un brin de myrte à la toque. — Puis des dames, des dames poètes comme M^{me} Anaïs Ségalas et, de temps en temps, une jeune Muse nouvellement découverte, à l'œil plein d'azur, aux boucles d'or fin, dans l'attitude un peu démodée des Delphine Gay et des Elisa Mercœur. Ainsi apparut un beau jour la blonde Jenny Sabatier, de son vrai nom Tirecuir, ce qui est bien prosaïque pour une Muse. Moi aussi, on me demandait des vers comme aux autres, mais il paraît que j'étais timide et que ma voix s'en ressentait. — « Plus haut ! me disait toujours M^{me} Ancelot, plus haut, M. de la Rochejacquelein n'entend pas ! » Ils étaient comme cela une demi-douzaine, d'une surdité de pots étrusques, n'entendant jamais, l'air attentif pourtant et la main gauche arrondie en cornet autour de l'oreille. Gustave Nadaud, lui, se faisait entendre. Trapu, le nez en l'air, la face large, épanouie, affectant une rusticité bonhomme qui avait son piquant dans ce milieu endormi, l'auteur des

Deux gendarmes se mettait au piano, chantait fort, tapait dur, réveillait tout. Aussi quel succès ! Nous en étions tous jaloux. — Quelquefois encore, une comédienne ambitieuse de se lancer venait réciter quelques vers. Encore une tradition de la maison : Rachel avait récité des stances dans le salon de M^{me} Ancelot ; un tableau placé près de la cheminée attestait le fait. On continuait donc à réciter des stances, seulement ce n'était plus Rachel. Ce tableau n'était pas le seul ; on en découvrait dans tous les coins, tous de la main de M^{me} Ancelot, qui ne dédaignait pas de manier le pinceau à ses heures, et tous consacrés à son salon, destinés à perpétuer le souvenir de quelque grand événement de ce monde minuscule. Les curieux pourront en trouver les reproductions (faites, ô ironie ! par E. Benassit, le plus cruellement sceptique des peintres) dans une manière d'autobiographie : *Mon salon*, par M^{me} Ancelot, chez Dentu. Chaque fidèle a là-dedans sa figurine, et je crois que la mienne s'y trouve, un peu dans le fond.

Ce personnel quelque peu hétérogène se réu-

nissait ainsi chaque mardi rue Saint-Guillaume. On arrivait tard, et voici pourquoi : Rue du Cherche-Midi, à deux pas, planté là tout exprès comme une protestation permanente, existait un salon rival, le salon de M^{me} Mélanie Waldor. Les deux Muses avaient été autrefois unes ; M^{me} Ancelot avait même un peu lancé Mélanie. Puis un jour, Mélanie s'était dégagée, avait dressé autel contre autel : l'aventure de M^{me} du Deffand avec M^{lle} de Lespinasse. Mélanie Waldor écrivait ; on a connu d'elle des romans, des vers, une pièce : *la Tirelire de Jeannette* ! Alfred de Musset, dans un jour de cruelle humeur, a fait sur elle des vers terribles et superbes, mélange pimenté d'Arétin et de Juvénal, qui porteront à défaut de mieux le nom de la Muse à la postérité, sur les ailes des publications clandestines. Qu'avait donc fait M^{me} Waldor à l'enfant terrible ? Je me la rappelle bien, tout en velours, avec des cheveux noirs, des cheveux de corbeau centenaire qui s'obstine à ne pas blanchir, déroulée sur son divan, défaillante et alanguie, avec des attitudes de cœur brisé. Mais l'œil s'allumait, la bouche

devenait vipère aussitôt que l'on parlait d'*Elle*. Elle ! c'est-à-dire l'autre, l'ennemie, la bonne vieille M^{me} Ancelot. C'était entre les deux une guerre à mort. M^{me} Waldor avait expès choisi le même jour, et sur les onze heures, quand on voulait s'esquiver pour sauter en face, de froids regards vous clouaient à la porte. Il fallait rester, jouer de la langue, blasonner le père Ancelot, s'exercer à de petites anecdotes scandaleuses. En face, on se rattrapait en racontant sur l'influence politique de M^{me} Waldor mille légendes mystérieuses.

Que de temps perdu, que d'heures gaspillées à ces petits riens venimeux ou niais, dans cette atmosphère de petits vers moisis et de petites calomnies sentant le rance, sur ces Parnasses en carton où aucune source ne court, où aucun oiseau ne chante, où le laurier poétique a la couleur du rond de cuir vert d'un chef de bureau ! Et dire que je les ai gravis, moi aussi, ces parnasses ! Il faut tout voir dans sa jeunesse ! Cela dura tant que dura mon habit.

Pauvre cher habit, quels étroits corridors n'a-

t-il pas à cette époque frôlés de ses pans, quelles rampes d'escaliers n'a-t-il pas fait reluire de ses manches ? Je me souviens l'avoir promené encore dans le salon de M^{me} la comtesse Chodsko. La comtesse avait pour mari un bon vieux savant qu'on voyait peu et qui ne comptait guère. Elle avait dû être fort belle ; c'était maintenant une grande femme droite et sèche, à l'air dominateur et presque méchant. Murger, disait-on, très impressionné d'elle, l'avait peinte dans sa *Madame Olympe*. Murger, en effet, avait un moment entrepris un voyage dans le grand monde, et c'est ce grand monde-là que, naïvement, il avait découvert. Grand monde logé vraiment à l'étroit et un peu trop haut, rue de Tournon, au troisième, dans trois petites pièces froides et pauvres dont les fenêtres donnaient sur la cour. On y venait cependant et la société n'y était point vulgaire. — Je connus là, pour la première fois, Philarète Chasles, génie inquiet, plume nerveuse, de la race des Saint-Simon et des Michelet, dont les étonnants *Mémoires*, batailleurs, endiablés, faits d'attaques et de parades, et comme remplis,

du premier chapitre au dernier, d'un bruit continu de fleurets engagés et d'épées froissées, paraissent aujourd'hui et passent presque inaperçus au milieu d'un Paris vraiment trop indifférent à tout ce qui n'est pas peinture ou politique. Foncièrement homme de lettres, mais toute sa vie tourmenté comme Balzac par des appétits de large existence et de dandysme, il vécut bibliothécaire à la porte même de l'Académie qui, on ne sait pourquoi, ne voulut jamais de lui, et mourut du choléra à Venise.

J'y rencontrai aussi Pierre Véron, Philibert Audebrand, et un couple curieux, très curieux à la fois et très sympathique, que je vous demande la permission de vous montrer. Nous sommes dans le salon, asseyons-nous et regardons : la porte s'ouvre, entre Philoxène Boyer et sa femme. Philoxène Boyer ! encore un de ces fils étranges, terreur et châtiment des familles, productions de hasard qu'aucun atavisme n'explique, graines apportées on ne sait d'où, sur l'aile des vents, par-dessus les mers, et qui un beau jour avec leur feuillage, exotiquement découpé,

et leurs fleurs d'une violence de couleur bizarre, viennent s'épanouir en plein carré de choux, en plein potager bourgeois ! Fils de Boyer, l'homme de France qui, en son temps, savait le plus de grec : né entre deux pages d'un lexique, n'ayant, tout enfant, connu en fait de promenade et de jardin que le docte jardin des racines grecques, nourri de grec, huilé de grec, Philoxène avec son nom grec semblait positivement destiné à se voir inscrit sur le marbre, à côté des Egger et des Estienne, dans le panthéon des hellénisants. Mais le père Boyer comptait sans Balzac. Philoxène, comme tous les écoliers d'alors, avait Balzac dans son pupitre ; si bien qu'ayant hérité cent mille francs de sa mère, il n'eut rien de plus pressé que de venir à Paris manger les cent mille francs comme on les mange dans Balzac. Le projet fut mis à exécution de la façon la plus régulière : bouquets offerts, bouts de gants baisés, duchesses conquises, filles aux yeux d'or achetées, rien ne manque, le tout couronné par une orgie folle d'après celle de la *Peau de chagrin*. La peau de chagrin, c'est-à-dire les cent mille francs, avait

durésix mois juste. Le fils de l'hellénistes'était prodigieusement amusé. La poche à sec et le cerveau plein de rimes, il déclara vouloir désormais exercer l'état de poète. Mais il était écrit que, jusqu'à sa mort, Philoxène serait une *victime du livre*. Balzac quitté, il rencontra Shakespeare; Balzac ne lui avait mangé que ses écus, Shakespeare lui mangea sa vie! Un matin, peut-être à la suite d'un rêve, Philoxène se réveilla absolument épris de l'œuvre shakespearienne. Et comme cet homme volontaire et frêle, d'humeur doucement violente, ne savait rien faire à demi, dès ce matin il se voua à Shakespeare-corps et âme. Étudier Shakespeare, le savoir par cœur, depuis ses sonnets les plus obscurs jusqu'à ses pièces les plus contestées n'étaient rien, et la chose ne prit que quelques mois. Mais Philoxène prétendait mieux: voulant écrire un livre sur Shakespeare, un livre complet, définitif, monument en un mot digne du dieu, il conçut l'in vraisemblable projet de lire auparavant, pour en extraire la quintessence, tout (mais là tout, sans en excepter le moindre article ni le plus mince document),

tout ce qui depuis deux cents ans jusqu'à nos jours aurait été publié sur Shakespeare. Amoncellement d'in-folios poudreux, suffisant pour bâtir une Babel : et la Babel, hélas ! fut bientôt dans la tête de Philoxène. Je l'ai vu chez lui, ne s'appartenant plus, de tous côtés débordé par Shakespeare. Cinq mille, dix mille volumes sur Shakespeare, de tous formats, en toutes langues, montant jusqu'au plafond, obstruant les fenêtres, écrasant les tables, envahissant les fauteuils, entassés, croulants, dévorant l'air et la lumière, et au milieu, Philoxène, qui prenait des notes pendant que ses marmots braillaient. Car il s'était marié, sans trop savoir, et avait eu des enfants, entre deux lectures. Surexcité par son idée fixe, se parlant tout seul, le regard à l'horizon, perdu dans le rêve, il marchait à travers Paris comme un aveugle. Sa femme, douce créature, un peu attristée, le suivait partout, lui servait d'Antigone. On les rencontrait au café de la Régence, toujours ensemble. Elle lui faisait son absinthe, avec soin, une absinthe claire, à peine teintée d'opale verte, car l'enthou-

siaste poète n'avait pas besoin d'excitants. On la voyait encore au premier rang aux conférences que Philoxène faisait dans la salle du quai Malaquais, toujours sur Shakespeare. Parfois le mot ne venait pas, — pénible spectacle ! — l'orateur cherchait, se crispait en vain. Chacun sentait que dans cette tête encombrée, les idées, les phrases se bousculaient sans pouvoir sortir, comme une foule affolée devant une porte, dans un incendie. La femme, devinant le mot, soufflait doucement, maternellement. La phrase sortait, s'envolait ; et c'étaient alors, au milieu de cette cruelle improvisation, de cette gesticulation frénétique, de vifs éclairs, des poussées éloquentes. Il y avait un vrai poète au fond de ce doux possédé. Philoxène a fini tristement, travaillant à d'obscurs travaux pour vivre et s'acheter des livres, rêvant toujours de sa grande étude sans pouvoir l'écrire jamais. Car il voulait tout lire sur Shakespeare ; et chaque jour paraissaient en Allemagne, en Angleterre, des travaux qui le distançaient et le forçaient à remettre au lendemain sa première ligne. Il est mort laissant

pour bagage deux petits actes écrits en collaboration avec Théodore de Banville, un *Polichinelle* inachevé, d'allure assez originale et retapé depuis par des faiseurs, et un volume de vers recueillis et publiés par les soins de ses amis. On avait obtenu un petit bureau de poste pour sa veuve. Après avoir longtemps pleuré son poète, la bonne et simple femme s'est, il y a deux ans, remariée. Devinez avec qui? Avec le facteur.

N'ai-je pas eu raison d'attirer votre attention sur Philoxène et sur sa femme? Pour moi, je ne saurais les oublier, et je les vois encore discrets et timides, à l'angle du petit salon; lui, agité de nerveux soubresauts, elle, serrant les genoux, étonnée; tandis que Pagans, nouvellement arrivé du pays des cédrats, chante ses chansons espagnoles; que M^{me} la comtesse Chodsko sert un thé grêle et clair — vrai thé d'exilé! — à de superbes Polonaises, aux cheveux lourds, tordus par masses sur la nuque, ardents, couleur d'épis brûlés; et que le bon vieux père Chodsko, à minuit sonnant, avec la régularité d'un coucou, apparaît, un bougeoir à la main, sur la porte, pro-

mène sur la société un regard circulaire, baragouine d'un fort accent slave un : « Bonjour, morssiou » à des gens qu'on lui présente et qu'il ne connaît pas, puis disparaît, mécaniquement, dans les plis d'une portière.

Le désir de promener mon habit m'entraînait plus loin quelquefois, là-bas, à l'autre bout de Paris, de l'autre côté de la Seine. On suivait les quais très longtemps, respirant de fauves odeurs, écoutant les lions rugir derrière la grille du Jardin des Plantes ; on passait un pont, on contemplait à la lueur du gaz ou sous le clair de lune les frontons fantasques et le clocheton bizarrement ajouré des ruines de l'hôtel de Lavallette ; puis on arrivait à l' Arsenal, au vieil Arsenal aujourd'hui bibliothèque, avec sa longue grille, son perron, sa porte du temps de Vauban, où sont sculptées des bombardes, à l' Arsenal rempli encore du souvenir de Charles Nodier. Nodier n'était plus là : le petit salon vert si célèbre d'où est parti le romantisme, qui a vu Musset, Hugo, et George Sand pleurer aux aventures du chien de Brisquet, le petit salon vert, plus

célèbre, et plus justement, que le salon bleu d'Arthénice, était occupé maintenant par M. Eugène Loudun. L'esprit de révolution, le libre esprit ne flottait plus dans ses rideaux. Après les champions romantiques, des ouvriers poètes, des rimeurs chrétiens s'étaient glissés dans ce huitième château du roi de Bohême. Des vieux romantiques, un seul restait, fidèle au poste sans faiblir, ferme et droit dans sa redingote comme un réître huguenot sous son armure.

C'était Amédée Pommier, un merveilleux artisan en mots et en rimes, l'ami des Dondey et des Pétrus Borel, l'auteur de *l'Enfer*, de *Crâneries et dettes de cœur*, beaux livres aux titres flamboyants, régal des lettrés, effroi des académies, et pleins de vers bruyants et colorés comme une volière d'oiseaux des tropiques.

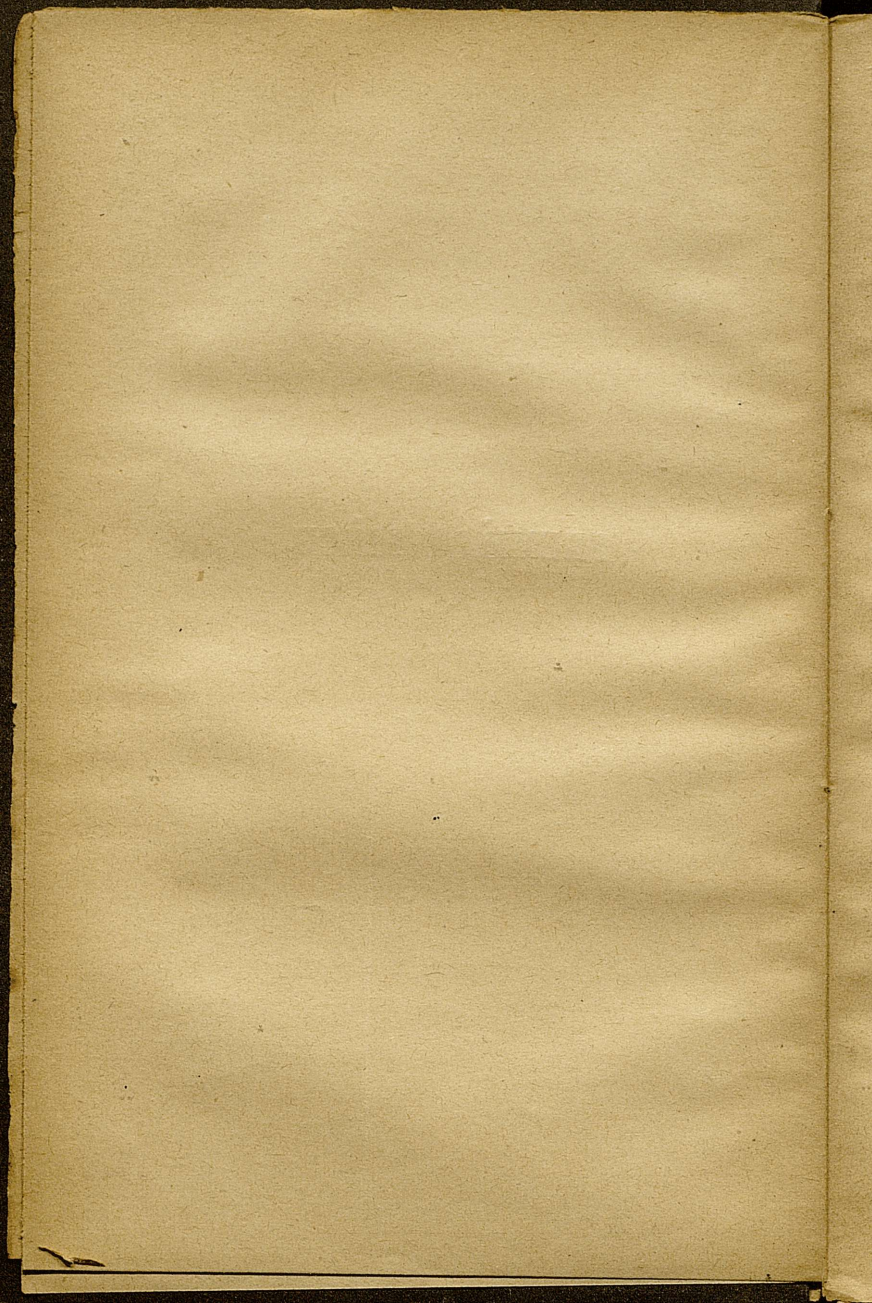
Amédée Pommier était pauvre et digne. Il vivait enfermé, gagnant sa vie à faire pour la librairie Hachette des traductions qu'il ne signait pas. Un détail curieux : c'est en collaboration avec Amédée Pommier que Balzac, toujours tourmenté de l'idée d'écrire une grande comédie

classique, avait entrepris *Orgon*, cinq actes en vers, faisant suite à *Tartufe*.

Dans ce salon vert de l' Arsenal, je connus encore M. Henri de Bornier. Il disait souvent de petites pièces de vers fort spirituelles, une entre autres, dont le souvenir me reste et qui, à chaque couplet, se terminait par ce refrain : — « Eh ! eh ! je ne suis pas si bête ! » Pas si bête, en effet, M. de Bornier ! puisqu'il a fait la *Fille de Roland*, un grand succès au Théâtre-Français, et qui mènera son auteur à l'Académie. — Il y avait grand branle-bas à certains soirs, on apportait des paravents, on alignait chaises et fauteuils, et on combinait des charades. J'ai figuré là dans des charades, je l'avoue ! et je me vois encore sur un marché turc, en Circassienne, revêtu de longs voiles blancs. J'avais M^{me} de Bornier pour compagne d'esclavage. M. de Bornier, en turban et en fustanelle, faisait une manière de sultan et nous achetait. Quant au marchand d'esclaves, c'était, ne vous en déplaise, ni plus ni moins que M. L..., sénateur, ancien ministre, fort en vue alors, et condamné depuis pour des inconséquen-

ces financières. La chute de l'Empire nous ménageait bien des surprises ; et cette grande route parisienne a parfois de singuliers tournants !

PREMIÈRE PIÈCE



PREMIÈRE PIÈCE

Oh ! qu'il y a longtemps de cela. J'étais loin, bien loin de Paris, en pleine joie, en pleine lumière, tout au bout de l'Algérie, dans la vallée du Chélif, un beau jour de février 1862. Une plaine de trente lieues que borde à droite et à gauche une double ligne de montagnes, transparentes dans le brouillard d'or et violettes comme l'améthyste. Des lentisques, des palmiers nains, des torrents à sec dont le lit caillouteux est encombré de lauriers-roses ; de loin en loin un caravan-sérail, un village arabe, sur la hauteur quelque

marabout, peint à la chaux, éblouissant, pareil à un gros dé coiffé d'une moitié d'orange ; et çà et là, dans l'étendue blanche de soleil, de mouvantes taches sombres qui sont des troupeaux, et que l'on prendrait, n'était le bleu profond et immaculé du ciel, pour les ombres portées de grands nuages en marche. Nous avons chassé toute la matinée ; puis, la chaleur de l'après-midi se trouvant trop forte, mon ami le bach aga Boualem avait fait dresser la tente. Un des pans relevés portait sur des piquets et formait marquise ; tout l'horizon entrait par là. Devant, les chevaux entravés baissaient la tête, immobiles ; les grands lévriers dormaient couchés en rond ; à plat ventre dans le sable, au milieu de ses petits pots, notre cafetier préparait le moka sur un maigre feu de ramilles sèches dont la fumée mince montait droit ; et nous roulions de grosses cigarettes sans rien nous dire, Boualem-Ben-Cherifa, ses amis Si-Sliman, Sid'Omar, l'aga des Ataf et moi, étendus sur des divans, dans l'ombre de la tente blanche que le soleil extérieur faisait blonde, découpant en transparence sur la

toile le croissant symbolique et l'empreinte de la main sanglante, ornements obligés de toutes les demeures arabes.

Une après-midi délicieuse et qui aurait dû ne jamais finir ! Une de ces heures d'or qui se détachent encore après vingt-quatre ans, lumineuses comme au premier jour, sur le fond grisaille de la vie. Et voyez combien illogique et perverse est notre triste nature humaine. Aujourd'hui encore, je ne saurais songer à cette sieste sous la tente, sans regret et sans nostalgie, mais là-bas, il faut bien que je l'avoue, là-bas, je regrettais Paris.

— Oui ! je regrettais Paris, que ma santé fort compromise par cinq ans de noviciat littéraire m'avait obligé de quitter brusquement, je regrettais Paris pour les choses aimées que j'y laissais, pour ses brumes et pour son gaz, pour ses journaux, ses livres nouveaux, pour les discussions au café, le soir, ou sous le péristyle des théâtres, pour cette belle fièvre d'art et ce perpétuel enthousiasme, qui ne m'apparaissaient alors que par leurs côtés sincères ; je le regrettais surtout

pour ma pièce, — ma première pièce ! — dont la réception au théâtre de l'Odéon m'avait été annoncée le jour même de mon départ. Certes, le paysage que je contempiais était beau, et son cadre d'une singulière poésie ; mais j'aurais échangé volontiers l'Algérie et l'Atlas, Boualem et ses amis, le bleu du ciel, le blanc des marabouts et le rose des lauriers-roses, contre la grise colonnade de l'Odéon, et le petit couloir de l'entrée des artistes, et le cabinet de Constant, le concierge homme de goût, tout tapissé d'autographes de comédiens et de portraits de comédiennes en costumes. Eh, quoi ! j'étais là subitement en Algérie, à mener l'existence d'un grand seigneur des temps héroïques, quand j'aurais pu passer triomphant, avec l'allure hypocritement modeste de l'auteur nouveau qu'on va jouer, dans ces corridors rébarbatifs qui m'avaient vu tremblant et timide ! Je m'acoquinais à la société des chefs arabes, pittoresques sans doute, mais de conversation insuffisante, quand le souffleur, les machinistes et le directeur, et le régisseur, et toute la tribu innombrable des comé-

diennes trop plâtrées et des comédiens à menton bleu s'occupaient de mon œuvre ! Je respirais l'arome pénétrant et frais des bois d'orangers baisés par la brise, quand il ne tenait qu'à moi de délecter mes narines à l'odeur de moisi et de renfermé, particulièrement suave, qu'exhalent les murs de théâtres ! Et la cérémonie de la lecture aux acteurs, la carafe et le verre d'eau, le manuscrit brillant sous la lampe ? Et les répétitions, au foyer d'abord, autour de la haute cheminée, puis sur la scène, la scène aux profondeurs insondables, mystérieuse, tout encombrée de charpentes et de décors en face de la salle vide, sonore comme un caveau et glaciale à voir, avec son grand lustre voilé, et ses loges, et ses avant-scènes, ses fauteuils recouverts de housses en lustrine grise ? Après, ce serait la première représentation, la façade du théâtre versant sur la place l'éclat joyeux de ses cordons de gaz, les voitures qui arrivent, la foule au contrôle, l'attente anxieuse dans un café, en face, tout seul avec un fidèle ami, et le grand coup d'émotion frappant sur le

cœur comme sur un timbre, à l'heure où les silhouettes en habit noir, très animées, se détachant sur la glace sans tain du foyer, annoncent que la toile tombe, et qu'au milieu des applaudissements ou des huées le nom de l'auteur vient d'être proclamé. — « Allons ! dit l'ami, du courage : il faut maintenant voir comment les choses se sont passées, remercier les acteurs, serrer la main aux camarades qui attendent impatiemment au café Tabourey, dans la petite salle... » — Et voilà le rêve que je faisais tout éveillé, sous la tente, dans l'assoupissante chaleur d'un beau mois d'hiver africain, tandis qu'au lointain, parmi les feux obliques du soleil descendu, un puits — blanc tout à l'heure — se colorait en rose et qu'on entendait pour seul bruit, dans le grand silence de la plaine, le tintement d'une clochette et les appels mélancoliques des bergers.

Rien d'ailleurs ne venait troubler ma rêverie. Mes hôtes savaient bien, à eux quatre, vingt mots de français ; moi, à peine dix mots d'arabe. Le compagnon qui m'avait amené et qui me servait

ordinairement d'interprète (un Espagnol, marchand de grains, dont j'avais fait la connaissance à Milianah) n'était pas là, s'obstinant à poursuivre la chasse; de sorte que nous fumions nos grosses cigarettes en silence, tout en buvant des gorgées de noir café maure dans les microscopiques petites tasses que supporte un coquetier en filigrane d'argent.

Tout à coup, un grand brouhaha : les chiens aboient, les serviteurs courent, un long diable de spahi en burnous rouge arrête son cheval, net des quatre pieds, devant la tente : — « Sidi Daoudi ? »

C'était une dépêche venue de Paris, et qui me suivait ainsi à la piste de douar en douar, depuis Milianah. Elle contenait ces simples mots : — « Pièce jouée hier, grand succès, Rousseil et Tisserant magnifiques. »

Je la lus et la relus, cette bienheureuse dépêche, vingt fois, cent fois, comme on fait d'une lettre d'amour. Songez ! ma première pièce... Voyant mes mains trembler d'émotion, et le bonheur luire dans mes yeux, les agas me souriaient

et se parlaient entre eux en arabe. Le plus savant fit même appel à toute sa science pour me dire : « France... nouvelles... famille?... » Eh ! non, ce n'étaient pas des nouvelles de ma famille qui me faisaient battre ainsi le cœur délicieusement. Et ne pouvant m'habituer à cette idée de n'avoir personne à qui faire part de ma joie, je me mis en tête d'expliquer, avec les quatre mots d'arabe que je savais et les vingt mots de français que je les supposais savoir, ce qu'est un théâtre, et l'importance d'une première représentation parisienne, à l'aga des Ataf, à Sid'Omar, à Si-Sliman, à Boualem Ben-Cherifa. Travail ardu, comme bien l'on pense ! Je cherchais des comparaisons, je multipliais les gestes, je brandissais la pelure bleue de la dépêche en disant : Karagueuz ! Karagueuz ! comme si mon attendrissant petit acte, fait pour toucher les cœurs et tirer les larmes vertueuses, avait eu quelque rapport avec les effroyables atellanes où se complait le monstrueux polichinelle turc ; comme si on pouvait sans blasphème comparer le classique Odéon aux repaires clandestins de la haute ville maure, dans

lesquels, chaque soir, malgré les défenses de la police, les bons musulmans vont se délecter au spectacle des lubriques prouesses de leur héros favori !

Ce sont là mirages du pays d'Afrique. A Paris, la désillusion m'attendait. Car je retournai à Paris, j'y retournai tout de suite, et plus tôt que la prudence et la Faculté n'auraient voulu. Mais que m'importaient la brume et la neige que j'allais chercher, que m'importait le tiède azur que je laissais là-bas, en arrière? Voir ma pièce, il n'y avait plus que cela... Embarqué! débarqué! je brûle Marseille, et me voilà en wagon, grelottant avec ivresse. J'arrivai à Paris, le soir, vers les six heures, il faisait nuit. Je ne dînai pas : « Cocher, à l'Odéon ! » O jeunesse !

Le rideau allait se lever quand je m'établis dans ma stalle. La salle avait un air étrange ; c'était le mardi-gras, on dansait toute la nuit à Bullier, et pas mal d'étudiants et d'étudiantes étaient venus passer deux heures au théâtre en costume de bal masqué. Il y avait des chicards, des folies, des polichinelles, des pierrettes et des pierrots.

— « Dur, très dur, pensais-je dans mon coin, de faire pleurer des polichinelles ! » Ils pleurèrent pourtant, ils pleurèrent si fort, que les paillettes de leurs bosses où la lumière s'accrochait semblaient autant de larmes brillantes. J'avais à ma droite une folie dont l'émotion à toute minute faisait frémir le bonnet à grelots, et à ma gauche une pierrette, grosse dondon au cœur sensible, comique à voir dans son attendrissement, avec deux grosses sources qui jaillissaient de ses gros yeux et dégringolaient en double sillon dans la farine de ses joues. Décidément, la dépêche ne m'avait pas menti : mon petit acte obtenait un succès énorme. Pendant ce temps-là, moi, l'auteur, j'aurais voulu être à cent pieds sous terre. La pièce que ces braves gens applaudissaient, je la trouvais infâme, odieuse. O misère ! c'était là ce que j'avais rêvé, ce gros homme qui, pour paraître paternel et vertueux, s'était fait la tête de Béranger ! J'étais injuste, bien entendu : Tisserant et Rousseil, tous deux artistes de grande valeur, jouaient aussi bien qu'on peut jouer, et leur talent n'était pas pour peu de chose dans mon succès.

Mais la désillusion était trop forte, la différence trop grande entre ce que j'avais cru écrire et ce qui se montrait maintenant, avec toutes ses rides visibles, tous ses trous éclairés au jour sans pitié de la rampe ; et je souffrais réellement de voir mon idéal ainsi empaillé. Malgré l'émotion, malgré les bravos, je me sentais pris d'un indicible sentiment de honte et de gêne. Des bouffées chaudes, d'ardentes rougeurs me passaient sur les joues. Il me semblait que tout ce public de carnaval se raillait de moi, devait me connaître. Suant, souffrant, perdant la tête, je doublais les gestes des acteurs. J'aurais voulu les faire marcher plus vite, parler plus vite, brûler phrases et planches pour que mon supplice fût vite fini. Quel soulagement, la toile tombée, et que je m'enfuis vite, rasant les murs, le collet relevé, honteux et furtif comme un voleur !

LA FIN D'UN PITRE

LA FIN D'UN PITRE

ET DE LA BOHÈME DE MURGER

Sur mes dix-huit ans, je connus un personnage assez singulier, qui m'apparaît à distance comme la vivante incarnation d'un monde à part, au langage spécial, aux mœurs étranges, monde aujourd'hui disparu et presque oublié, mais qui tint grande place un moment dans le Paris de l'empire. Je veux parler de cette bande tzigane, irréguliers de l'art, révoltés de la philosophie et des lettres, fantaisistes de toutes les fantaisies, insolemment campée en face du Louvre et del'Ins-

titut, et que Henri Murger, non sans embellir, sans en poétiser quelque peu le souvenir, a célébrée sous le nom de Bohème. Nous appellerons Desroches ce personnage. Je l'avais rencontré dans un bal du quartier Latin, avec des amis, un soir d'été. Rentré chez moi très tard, — ma petite chambre de la rue de Tournon, — je dormais à poings serrés le lendemain matin, quand aux pieds de mon lit se dressa un monsieur en habit noir, habit étriqué, de ce noir étrange que savent seuls se procurer les policiers et les croquemorts.

— Je viens de là part de M. Desroches.

— M. Desroches? Quel M. Desroches! fis-je en me frottant les yeux, car mes souvenirs, ce matin-là, s'obstinaient à se réveiller beaucoup plus tard que ma personne.

— M. Desroches du *Figaro*; vous avez passé hier la soirée ensemble; il est au poste, et se réclame de vous.

— M. Desroches... oui... parfaitement... il se réclame... eh bien, qu'on le lâche!

— Pardon, ce serait trente sous!

— Trente sous !... Pourquoi ?

— C'est l'usage...

Je donnai les trente sous. L'habit noir s'en alla, et je demeurai assis sur mon lit, rêvant à moitié et ne comprenant pas bien par suite de quelles aventures bizarres je me trouvais amené, — nouveau frère de la Merci, — à racheter, moyennant un franc cinquante, un rédacteur du *Figaro* des griffes non des Turcs, mais de la police.

Mes réflexions ne furent pas longues. Cinq minutes après, Desroches, délivré de ses fers, entra en souriant dans ma chambre :

— Mille excuses, mon cher confrère, tout ceci est la faute des *Raisins muscats*... oui ! les *Raisins muscats*, mon premier article, paru hier au *Figaro*. Sacrés Raisins muscats ! vous comprenez, j'avais touché l'argent... mon premier argent... ça m'a monté à la tête... Nous avons roulé tout le quartier en vous quittant... par exemple, à la fin, mes souvenirs se troublent... j'ai pourtant la sensation vague d'un coup de pied reçu quelque part... Puis, je me suis trouvé

au poste... une nuit charmante!... on m'avait d'abord fourré dans le fond, vous savez... le trou noir : ça puait!... mais j'ai fait rire ces messieurs... ils ont bien voulu me prendre avec eux dans le corps de garde... nous avons causé, joué aux cartes... il a fallu que je leur lise les *Raisins muscats*, un succès!... Étonnant, le goût des sergents de ville...

Jugez de ma stupéfaction et de l'effet produit sur ma naïve et provinciale jeunesse par la révélation de ces extravagantes mœurs littéraires! Et le confrère qui me racontait ainsi ses aventures était un petit homme tout rond, brossé, rasé, affectant des façons polies, et dont les guêtres blanches, la redingote de coupe bourgeoise faisaient le plus parfait contraste avec des gestes endiablés et les grimaces de sa figure de pitre. Il m'étonnait, m'effrayait, s'en rendait compte, et prenait plaisir évidemment à exagérer en mon honneur le cynisme de ses paradoxes.

— Vous me plaisez, dit-il en me quittant ; venez donc me voir dimanche prochain dans

l'après-midi... j'habite un coin ravissant, près du château des Brouillards, sur les buttes, du côté qui regarde Saint-Ouen, vous savez bien, la vigne de Gérard de Nerval... Je vous présenterai à ma femme ; elle en vaut la peine... Justement, j'ai reçu une barrique de vin nouveau ; nous boirons à la tasse, comme chez les gros marchands de Bercy, et nous dormirons dans la cave... Et puis, un ami à moi, un dominicain défroqué d'avant-hier, doit venir me lire un drame en cinq actes. Vous l'entendrez : sujet superbe ; on s'y viole tout le temps... voilà qui est entendu. La vigne de Gérard de Nerval, n'oubliez pas l'adresse !

Tout se vérifia de ce que Desroches m'avait promis. Nous bûmes à même le vin nouveau, et, le soir, le soi-disant dominicain nous lut son drame. Dominicain ou non, c'était un grand et superbe Breton, à larges épaules taillées pour le froc, avec quelque chose du prédicateur dans l'arrondissement de la voix et des gestes. Il s'est fait depuis un nom dans les lettres. Son drame ne m'étonna point. Il est vrai de dire que, après

une après-midi passée à la vigne de Gérard de Nerval, dans ce que Desroches appelait son intérieur, l'étonnement n'était point facile.

Avant de gravir les buttes, j'avais voulu relire les pages exquisés que Gérard, l'amoureux de *Sylvie* dans ses *Promenades et Souvenirs*, consacre à la description de cette pente septentrionale de Montmartre, coin de campagne enclos dans Paris, et d'autant plus précieux et cher : «... Il nous reste un certain nombre de coteaux ceints d'épaisses haies vertes que l'épine-vinette décore tour à tour de ses fleurs violettes et de ses baies pourprés... Il y a là des moulins, des cabarets et des tonnelles, des élysées champêtres et des ruelles silencieuses... on rencontre même une vigne, la dernière du cru célèbre de Montmartre, qui luttait, du temps des Romains, avec Argenteuil et Suresnes. Chaque année, cet humble coteau perd une rangée de ses ceps rabougris qui tombe dans une carrière. Il y a dix ans, j'aurais pu l'acquérir au prix de dix mille francs... j'aurais fait faire dans cette vigne une construction si légère ! une petite villa dans

le goût de Pompéi, avec un impluvium et une cella... »

C'est dans ce rêve grec d'un poète qu'habitait mon ami Desroches. C'est là, antithèse effroyable! que, par un clair été bleu, sous un berceau de sureaux en fleurs où bourdonnaient des vols d'abeilles, il m'e^m présenta un monstre androgyne en costume de charretier : blouse bleue, cotte de velours, bonnet rayé de rouge sur l'oreille, le fouet en travers des épaules :

— M. Alphonse Daudet... M^{me} Desroches!

Car ce monstre était réellement sa femme, sa légitime femme, toujours dans ce costume, qui lui plaisait, et qui, certes, allait on ne peut mieux à sa figure, à sa voix mâle. Fumant, crachant, jurant, ayant de l'homme tous les vices, elle menait à grands coups de fouet la maisonnée, son époux d'abord, fort dompté, et puis deux maigres filles, ses filles! à tournure étrange et garçonnière, dont les treize et quinze ans mûris trop tôt et montés en graine promettaient tout ce que les quarante de madame leur mère tenaient. Ça valait la peine, en effet, comme il

l'avait dit de connaître cet intérieur-là...

Desroches était pourtant le fils d'un riche et régulier marchand parisien, fabricant de bijoux, je crois. Son père l'avait maudit plusieurs fois et lui servait une petite rente. L'exemple n'est pas rare, en France, de ces enragés, sortes de fléaux de Dieu, apparaissant tout à coup dans les familles, pour troubler la quiétude, remettre en circulation les pièces d'or accumulées, punir enfin la bourgeoisie dans ce qu'elle peut avoir de trop égoïstement bourgeois. Et j'en ai connu plus d'un de ces canards couvés par des poules, qui, aussitôt éclos, courent à la mare. La mare, c'est l'art, ce sont les lettres, le métier ouvert à tous sans patente ni diplôme. Desroches, au sortir du collège, avait donc pataugé dans l'art, dans tous les arts. Il avait commencé par la peinture, et le passage dans les ateliers de ce cynique à froid, régulier, boutonné, gardant, au milieu des plus échevelées fantaisies, le stigmatisme indélébile, la marque bourgeoise d'origine, était demeuré légendaire. La peinture n'ayant pas voulu de lui, Desroches s'était rué sur la litté-

rature. Il venait de faire les *Raisins Muscats*, — inspirés peut-être par sa vigne, — les Raisins muscats, cent lignes, un article! Vainement, depuis, essaya-t-il d'en faire un autre; jamais il ne put retrouver la veine, et atteignit quarante ans, ayant pour œuvres complètes les *Raisins muscats!*

La conversation, les fusées de l'ami Desroches m'amusaient; seulement, son intérieur ne me plaisait guère. Je ne retournai plus à Montmartre, mais je passais l'eau quelquefois, le soir, pour aller le voir rue des Martyrs, à la brasserie. La brasserie des Martyrs, si calme maintenant, et où les merciers de la rue font leur partie de dames, représentait alors une puissance en littérature. La brasserie rendait des arrêts, on était célèbre par la brasserie; et, dans le grand silence de l'empire, Paris se retournait au bruit que faisaient là, tous les soirs, quatre-vingts ou cent bons garçons, en fumant des pipes, en vidant des chopes. On les appelait bohèmes, et ils ne s'en fâchaient point. Le *Figaro*, celui d'alors, non politique et paraissant une fois par

semaine seulement, était le plus souvent leur tribune.

Il fallait voir la brasserie, — nous disions la Brasserie tout court, comme les Romains disaient la Ville en parlant de Rome, — il fallait voir la brasserie, le soir, sur les onze heures, dans le brouhaha de toutes les voix, dans la fumée de toutes les pipes !

Murger y trônait, à la table du milieu ; Murger, l'Homère de ce monde découvert par lui, et que sa fantaisie a quelque peu coloré en rose. Décoré, désormais célèbre, publiant ses romans à la *Revue des Deux Mondes*, il n'en revenait pas moins à la brasserie, pour s'y retremper, disait-il, et aussi pour recevoir les hommages des braves gens qu'il avait peints. On me le montra ; une tête grasse et triste, les yeux rougis ; la barbe rare, indices du médiocre sang parisien. Il habitait Marlotte, près de la forêt de Fontainebleau ; toujours un fusil sur l'épaule, feignant de chasser, mais courant après la santé plus qu'après les perdrix ou les lièvres. Son séjour dans le village avait attiré là toute une colonie

parisienne, hommes et femmes, fleurs de bitume et de brasserie, d'un singulier effet sous les grands chênes ; Marlotte s'en ressent encore. Dix ans après la mort de Murger, — mort, comme on sait, à l'hôpital Dubois, — je me trouvais là avec quelques amis, chez la mère Antony, cabaret célèbre ! Un vieux paysan buvait près de nous, un paysan à la Balzac, terreux et tanné. Une vieille vint le chercher, en guenilles, coiffée d'un madras rouge. Elle l'appela mange tout, ivrogne ; lui, voulut la faire trinquer.

— Votre femme n'est pas douce ! dit quelqu'un, lorsqu'elle fut partie.

— Ce n'est pas ma femme, c'est ma maîtresse ! répondit le vieux paysan.

Il aurait fallu entendre de quel ton ! Evidemment, le bonhomme connaissait Murger et ses amis, et menait la vie de bohème à sa manière.

Rentrons à la brasserie. A mesure que mes yeux s'habituèrent au picotement de la fumée, je voyais à droite et à gauche, de tous les coins, dans le brouillard, émerger des têtes fameuses.

Chaque grand homme avait sa table, qui

devenait le noyau, le centre de tout un clan d'admirateurs.

Pierre Dupont, vieux à quarante-cinq ans, gras et voûté, et son bel œil de bœuf de labour visible à peine sous des paupières alourdies, essayait, coudes sur table, de chanter quelques-unes de ces chansons politiques ou rustiques au rythme d'or, toutes frémissantes des beaux rêves de 48, toutes résonnantes des mille bruits de métiers de la Croix-Rousse, tout embaumées des mille parfums des vallées lyonnaises. La voix n'y était plus ; brûlée par l'alcool, elle ressemblait à un râle.

« Il te faut les champs, mon pauvre Pierre ! » lui disait Gustave Mathieu, le chantre des *Bons Vins*, du *Coq Gaulois* et des *Hirondelles*. De bonne souche de bourgeois nivernais, celui-ci avait navigué dans sa jeunesse, et gardait de ses voyages le goût très vif de l'air pur et des vastes horizons. Il trouvait cela autour de sa petite maison de Bois-le-Roi, et ne venait guère à la brasserie que pour la traverser, cambré, souriant,

l'air d'un Henri IV, et, en toute saison, un bouquet de fleurs des champs à la boutonnière.

Dupont est mort à Lyon, dans la noire cité industrielle, assez misérablement. Sain et sec comme un cep de vigne, Mathieu lui a longtemps survécu. Il y a seulement quelques années, après une courte maladie, ses amis l'ont conduit au petit cimetière de Bois-le-Roi, cimetière qu'une simple haie sépare des champs, vrai cimetière de poète où l'on dort sous les roses, à l'ombre des chênes.

Le premier soir où je vis Gustave Mathieu, un grand diable roux et maigre, aux airs fendeurs de capitan, était assis près de lui, imitant sa voix, copiant ses gestes : Fernand Desnoyers, un original qui fit *Bras-Noir*, pantomime en vers ! De l'autre côté de la table, quelqu'un discutait avec Dupont : c'était Reyer, crispé, rageur, qui notait les airs trouvés sans art par le poète, Reyer, l'auteur futur de la *Statue*, de *Sigurd* et de tant d'autres belles œuvres.

Que de souvenirs évoque en moi ce seul nom, la Brasserie ; que de physionomies pour la pre-

mière fois aperçues là, au reflet des chopes, dans la fumée!

Citons au hasard dans le grand nombre des disparus, parmi les rares qui survivent. Voici Monselet, prosateur délicat, fin poète ; souriant, frisé, grassouillet, M. de Cupidon ressemble à un abbé galant, d'ancien régime ; on cherche à son dos le petit manteau, envolé comme une paire d'ailes. Champfleury, alors chef d'école, père du réalisme, et confondant dans le même furieux amour la musique de Wagner, les vieilles faïences et la pantomime. La faïence, à la fin, l'a emporté : Champfleury, au comble de ses vœux, est aujourd'hui conservateur du musée céramique de Sèvres.

Voici Castagnary, en gilet à grands revers, à la Robespierre, taillé dans le velours d'un vieux fauteuil. Maître clerc chez un avoué, il s'est échappé de l'étude, pour venir réciter les *Châtiments* de Victor Hugo dans toute leur saveur de fruit défendu. On l'entoure, on l'acclame ; mais le voilà parti, cherchant Courbet, il lui faut Courbet, il a besoin de causer avec Courbet pour

sa « Philosophie de l'art au Salon de 1857. » Sans renoncer à l'art, et tout en continuant à écrire d'une plume allègre plus d'une page remarquable sur nos Salons annuels, le finaud Saintongeois, toujours souriant d'un sourire narquois derrière ses moustaches tombantes, s'est laissé peu à peu glisser dans la politique. Conseiller municipal, puis directeur du *Siècle*, au conseil d'Etat aujourd'hui, il ne déclame plus de vers et ne porte plus de gilet rouge.

Voici Charles Baudelaire, un grand poète tourmenté en art par le besoin de l'inexploré, en philosophie par la terreur de l'inconnu. Victor Hugo a dit de lui qu'il a inventé un frisson nouveau. Et personne, en effet, n'a fait parler comme lui l'âme des choses ; personne n'a rapporté de plus loin ces fleurs du mal, éclatantes et bizarres comme des fleurs tropicales qui poussent gonflées de poison, dans les mystérieuses profondeurs de l'âme humaine. Patient et délicat artiste, très préoccupé de la phrase et du mot, par une cruelle ironie du sort, Baudelaire est mort aphasique, gardant intacte son intelli-

gence, ainsi que l'exprimait douloureusement la plainte de son œil noir, mais ne trouvant plus pour traduire ses pensées que le même juron confus, mécaniquement répété. Correct et froid, d'un esprit coupant comme l'acier anglais, d'une politesse paradoxale, à la brasserie il étonnait les habitués en buvant des liqueurs d'outre-Manche en compagnie de Constantin Guys le dessinateur ou de l'éditeur Malassis.

Un éditeur comme on n'en fait guère, celui-là : spirituel et curieusement lettré, il mangeait royalement une belle fortune de province à imprimer les gens qui lui plaisaient. Mort aussi, mort en souriant, peu fortuné, mais sans une plainte. Et je ne songe pas sans émotion à cette tête narquoise et pâle, allongée par les deux pointes d'une barbe rousse, un Méphistophélès du temps des Valois.

Alphonse Duchesne et Delvau m'apparaissent aussi dans un coin de la brasserie, deux encore ! Singulier destin que celui de cette génération si tôt fauchée, où l'on ne dépasse pas quarante ans ! Delvau, Parisien curieux de Paris, l'admi-

rant dans ses fleurs, l'aimant dans ses verrues, fils de Mercier et de Rétif de la Bretonne, dont les petits livres très soignés, pleins de menus faits et d'observations pittoresques, sont devenus le régal des gourmets et la joie des bibliophiles. Alphonse Duchesne, alors tout échauffé de sa grande querelle avec Francisque Sarcey qui, plantant le drapeau des Normaliens en face du drapeau des bohèmes, venait de débiter en littérature par un article batailleur : *les Mélancoliques de brasserie*.

C'est à la brasserie qu'Alphonse Duchesne et Delvau écrivaient ces « Lettres de Junius » qu'un commissionnaire mystérieux remettait au *Figaro* toutes les semaines, et qui bouleversèrent Paris. Villemessant ne jurait plus que par ce mystérieux Junius. C'était évidemment un grand personnage. Tout l'indiquait : l'allure des lettres, leur ton cassant et gentilhomme, un parfum de noblesse et de vieux faubourg. Aussi quelle fureur, le jour où le masque tomba, et quand on apprit que ces pages aristocratiques étaient écrites au jour le jour, par deux bohèmes besogneux, sur

une table de cabaret ! Pauvre Delvau ! pauvre Duchesne ! Villemessant ne leur a jamais pardonné.

J'en passe, car il faudrait tout un volume pour décrire la brasserie table par table. Voici la table des penseurs : ils ne disent rien, ceux-là, ils n'écrivent pas, ils pensent. On les admire de confiance, on les dit profonds comme des puits, et le fait est qu'on peut le croire, à les voir engloutir des bocks. Crânes dénudés, barbes en cascade, un parfum de gros tabac, de soupe aux choux et de philosophie.

Plus loin, des vareuses, des bérets, des cris d'animaux, des charges, des calembours ; ce sont des artistes, des sculpteurs, des peintres. Au milieu d'eux, une tête fine et douce, Alexandre Leclerc, dont les Prussiens ont détruit les fresques fantasques qui couvraient les murs du cabaret du Moulin-de-Pierre, à Châtillon.

Celui-là, on le trouva pendu, un jour ; pendu assis et tirant sur la corde, au milieu d'un fouillis de tombes, tout en haut du Père-Lachaise, à l'endroit d'où Balzac montre Paris immense à Rasti-

gnac. Dans mes souvenirs de la brasserie, Alexandre Leclerc est toujours joyeux, il chante des chansons picardes ; et ces airs de pays, ces couplets rustiques répandent autour de sa table, dans l'air saturé de tabac, je ne sais quelle poésie pénétrante de blés et de plaines.

Et les femmes que j'oubliais, car il y a là des femmes, d'anciens modèles, de belles personnes un peu fanées. Têtes singulières et noms étranges, sobriquets qui sentent le mauvais lieu, particules prétentieuses : Titine de Barancy et Louise Coup-de-Couteau. Types irréguliers, singulièrement affinés, ayant passé de main en main, et de chacune de leurs mille liaisons ayant gardé comme un frottis d'érudition artistique. Elles ont des opinions sur tout, se déclarant selon l'amoureux du jour, réalistes ou fantaisistes, catholiques ou athées. C'est attendrissant et ridicule.

Quelques nouvelles, toutes jeunes, admises par le redoutable aréopage ; la plupart vieilles sur place et ayant conquis par ancienneté une sorte d'autorité incontestée. Et puis les veuves, les anciennes d'auteurs ou d'artistes connus, en train

de faire l'éducation de quelque débutant arrivé la veille de sa province. Tout cela roulant, fumant des cigarettes qui poussent leur petite spirale bleue dans le brouillard gris des pipes et des haleines.

Les bocks roulent, les garçons courent, les discussions s'échauffent; ce sont des cris, des bras levés, des crinières qu'on secoue, et au milieu, criant pour deux, gesticulant pour quatre, debout sur une table, ayant l'air de nager parmi un océan de têtes, Desroches, qui conduit et domine de sa voix de pitre le grand vacarme de la foire. Il est bien ainsi, l'air inspiré, la chemise ouverte, la cravate débridée, flottante, un vrai bâtard du neveu de Rameau!

Il vient là tous les soirs s'étourdir, se griser de paroles et de bière, nouer des collaborations, raconter des projets de livres, se mentir à lui-même et oublier que la maison est devenue odieuse, le travail assis impossible, et qu'il ne serait même plus capable de recommencer les *Raisins muscats*. Sans doute il y avait à la brasserie de nobles esprits, des préoccupations sérieuses; et

parfois un beau vers, un paradoxe éloquent, rafraichissait l'atmosphère comme un courant d'air pur, dissipant la fumée des pipes. Mais pour quelques hommes de talent, que de Desroches ! Pour quelques instants de belle fièvre, que d'heures maussades et perdues !

Puis quelle tristesse le lendemain, quels réveils amers dans le découragement de la nausée quel dégoût d'une telle vie sans la force d'en changer ! Voyez Desroches ; il ne rit plus, sa grimace se détend, il vient de penser aux enfants qui grandissent, à la femme qui vieillit et de plus en plus s'encanaille, au fouet, au bonnet, à la blouse, au costume de charretier, original jadis, un soir de bal, quand on le mit pour la première fois, maintenant nauséabond.

Quand ces idées noires le prenaient, Desroches disparaissait, s'en allait en province, traînant après lui son étrange famille.

Marchand de montres, comédien à Odessa, recors à Bruxelles, compère d'un escamoteur, quels étranges métiers n'a-t-il pas faits ? Puis il revenait fatigué bien vite, dégoûté, même de cela.

Un jour, au bois de Boulogne, il voulut se pendre, mais les gardiens le décrochèrent. On le blagua à la brasserie, il parlait lui-même de son aventure avec un petit rire faux. Quelque temps après, décidé à en finir, il se précipita dans une des épouvantables carrières, abîmes de calcaire et de glaise comme il y en a autour des fortifications de Paris. Il passa la nuit là, les côtes broyées, les poignets et les cuisses brisés. Il vivait encore quand on l'en retira.

« Allons, bon ! dit-il, on va m'appeler l'homme qui se rate toujours. »

Ce furent ses dernières paroles, Il eut soixante jours d'agonie, puis mourut. Je ne l'oublierai jamais.

MON TAMBOURINAIRE

MON TAMBOURINAIRE

J'étais chez moi, un matin, encore couché, on frappe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un homme avec une grande caisse :

Je crois à quelque colis arrivé du chemin de fer ; mais, au lieu du facteur attendu, m'apparait, dans le jour jaune de novembre, un petit homme avec le chapeau rond et la veste courte des bergers provençaux. Des yeux très noirs, inquiets et doux, la tête à la fois naïve et obstinée, et, perdu à moitié sous d'épaisses moustaches, un

accent parfumé d'ail, invraisemblablement méridional. L'homme me dit : « Ze suis Buisson ! » et me tend une lettre sur l'enveloppe de laquelle je reconnais tout de suite la belle petite écriture régulière et calme du poète Frédéric Mistral. Sa lettre était courte.

« Je t'envoie l'ami Buisson, il est *tambourinaire* et vient se montrer à Paris, pilote-le. »

Piloter un tambourinaire ! Ces méridionaux ne doutent de rien. La lettre lue, je me retournai vers Buisson.

— Ainsi, vous êtes tambourinaire ?

— Oui, monsieur Daudet, le plus fort de tous vous allez voir !

Et il alla chercher ses instruments que, par discrétion, il avait laissés avant d'entrer, sur le palier, derrière la porte ; une petite boîte carrée et plate, avec un grand cylindre voilé de serge verte, en tout pareil pour les dimensions et la forme aux monumentaux tourniquets que les marchands de plaisir trimbalent à travers les rues. La petite boîte plate contenait le galoubet, la naïve flûte rustique qui fait tu... tu... tandis

que le tambourin fait pan... pan ! Le cylindre voilé était le tambourin lui-même. Quel tambourin, mes amis ! les larmes m'en vinrent aux yeux lorsque je le vis déballé : un authentique tambourin du siècle de Louis XIV, attendrissant et comique à la fois dans son énormité, grondant comme un vieillard pour peu qu'un bout de doigt l'effleure, en fin noyer agrémenté de légères sculptures, poli, aminci, léger, sonore, et comme assoupli sous la patine du temps. Sérieux comme un pape, Buisson accroche son tambourin au bras gauche, prend le galoubet entre trois doigts de sa main gauche (vous avez vu la pose et l'instrument dessinés dans quelque gravure du dix-huitième siècle ou sur un fond d'assiette de Vieux-Moustier), et, maniant de la main droite la petite baguette à bout d'ivoire, il agace le gros tambour qui de son timbre frissonnant, de son bourdonnement continu de cigale, marque le rythme et fait la basse sous le gazouillement aigu et vif du galoubet. Tu... tu ! pan... ! Paris était loin, l'hiver aussi. Tu... tu ! pan... pan ! Tu... tu !... Un clair soleil, de chauds parfums remplissaient

ma chambre. Je me sentais transporté en Provence, là-bas, au bord de la mer bleue, à l'ombre des peupliers du Rhône; des aubades, des sérénades retentissaient sous les fenêtres, on chantait Noël, on dansait les Olivettes, et je voyais la farandole se dérouler sous les platanes feuillus des places villageoises, dans la poudre blanche des grandes routes, sur la lavande des collines brûlées, disparaissant pour reparaître, de plus en plus emportée et folle, tandis que le tambourinaire suit lentement, d'un pas égal, bien sûr que la danse ne laissera pas la musique en route, solennel et grave, et boitant un peu avec un mouvement du genou qui repousse à chaque pas l'instrument devant lui.

Tant de choses dans un air de tambourin! Oui, et bien d'autres encore que vous n'auriez peut-être pas vues, mais que moi, certes, je voyais. L'imagination provençale est ainsi faite; elle est d'amadou, s'enflamme vite, même à sept heures du matin, et Mistral avait eu raison de compter sur mon enthousiasme. Buisson, lui aussi, s'exaltait. Il me racontait ses luttes, ses efforts, et

comme quoi il avait arrêté à moitié pente galoubet et tambourin roulant vers l'abîme.

Des barbares, paraît-il, voulaient perfectionner le galoubet, lui ajouter deux trous... un galoubet à cinq trous, quel sacrilège ! Lui s'en tenait religieusement au galoubet à trois trous, au galoubet des ancêtres, sans craindre personne néanmoins pour l'inctueux des liés, la vivacité des variations et des trilles. « Ce m'est venu, disait-il d'un air modeste et vaguement inspiré, avec cet accent particulier qui rendrait comique la plus touchante des oraisons funèbres, ce m'est venu de nuit, une fois que z'étais assis sous un olivier en écoutant çanter un rossignou... et ze me pensais : Comment, Buisson, l'oiseau du bon Dieu çante comme ça, et ce qu'il fait avec un seul trou, toi, avec trois trous, tu ne le saurais faire ? » Un petit peu bête, la phrase ! Mais, ce jour-là, elle me parut charmante.

Un bon méridional ne jouit pleinement de son émotion que s'il la fait partager à d'autres. J'admiraï Buisson : il fallait qu'on l'admirât. Me voilà donc lancé à travers Paris, promenant mon

tambourinaire, le présentant comme un phénomène, recrutant des amis, organisant une soirée chez moi. Buisson joua, raconta ses luttes, dit encore : « Ce m'est venu... » Décidément il affectonnait cette phrase, et mes amis firent semblant de s'en retourner émerveillés.

Ceci n'était que le premier pas, j'avais une pièce en répétition au théâtre de l'Ambigu, une pièce provençale ! Je parlai de Buisson, de son tambourin, de son galoubet, à Hostein, alors directeur, vous devinez avec quelle éloquence. Huit jours durant je le chauffai. A la fin il me dit :

— Si nous mettions votre tambourinaire dans la pièce ? Il manque un clou, ça pourrait peut-être servir à accrocher le succès.

Je suis sûr que le Provençal n'en dort point. Le lendemain, nous montions tous trois en fiacre, lui, le tambourin et moi ; et à midi pour le quart, comme s'expriment les bulletins de répétitions, nous débarquions, au milieu d'un groupe de flâneurs, amentés par l'étrangeté de l'engin, devant la petite porte honteuse et basse

qui, dans les théâtres les plus luxueux, sert d'entrée peu triomphale aux auteurs, aux artistes et aux employés de la maison.

« Bon Dieu, qu'il fait noir ! » soupirait le Provençal, tandis que nous suivions le long couloir humide et venteux comme le sont tous les couloir de théâtres. « Bon Dieu, qu'il fait froid et qu'il fait noir ! » Le tambourin semblait du même avis et se cognait à tous les coudes du couloir, à toutes les marches de l'escalier en tire-bouchon, avec des vibrations, des grondements formidables. Enfin, clopin clopant, nous arrivons sur la scène. On était en répétition. Horrible à voir, le théâtre ainsi, dans le secret de sa basse toilette, sans l'agitation, sans la vie, sans le fard et l'illumination du soir : des gens affairés, marchant d'un bruit mou et parlant bas, ombres tristes au bord du Styx, ou mineurs au fond d'une mine. Une odeur de moisi et de gaz en fuite. Hommes et choses, gens qui vont et viennent, et décors fantastiquement mêlés, tout couleur de cendre à la lumière avare et rare de lampions et de becs de gaz voilés comme des

lampes Davy ; et pour rendre l'ombre plus lourde, l'impression de souterrain plus exacte, de temps en temps, là-haut, au deuxième, troisième étage, dans la salle noire, une porte de loge qui s'ouvre et, comme l'orifice éloigné d'un puits, laisse tomber un peu de jour extérieur. Ce spectacle, nouveau pour lui, démontra un peu mon compatriote. Mais le gaillard se remit vite, et se laissa placer courageusement, tout seul dans l'ombre, au fin fond de la scène, sur un tonneau qu'on lui avait préparé. Avec son tambourin, cela faisait deux tonneaux l'un sur l'autre. Vainement je protestai, vainement je dis : « En Provence, les tambourinaires jouent en marchant, et votre tonneau n'est pas possible » ; Hostein m'assura que mon tambourinaire était un ménétrier, et que le ménétrier ne se concevait pas autrement que sur un tonneau au théâtre. Va pour le tonneau ! Buisson, d'ailleurs, toujours plein de confiance, grimpé déjà et se piétant pour trouver le bon équilibre, me disait : « Ça fait rien ! » Nous le laissons donc la flûte au bec, la baguette en main, derrière une forêt vierge de

décors, de portants, de poulies et de cordages, et nous nous installons, directeur, auteurs et acteurs, sur le devant de la scène, le plus loin possible, pour juger de l'effet.

— Ce m'est venu, soupirait Buisson dans l'ombre, ce m'est venu de nuit, sous un olivier, une fois que z'écoutais çanter le rossignou...

— C'est bon ! c'est bon ! joue-nous quelque chose, m'écriai-je, agacé déjà par sa phrase.

— Tu... tu... Pan... pan...

— Chut ! il commence.

— Nous allons juger de l'effet ;

Quel effet, grand Dieu, produisit sur le sceptique auditoire cette rustique musiquette, chevrotante et grêle comme un bruit d'insecte, qui bourdonnait là-bas dans un coin ! je voyais les acteurs narquois, toujours réjouis par état de l'insuccès d'un camarade, plisser ironiquement leurs lèvres glabres ; le pompier, sous son bec de gaz, se tordait de rire ; le souffleur lui-même, tiré de son ordinaire somnolence par l'étrangeté de l'événement, se soulevait sur les deux mains, passait la tête hors de sa boîte, et avait l'air

ainsi d'une tortue gigantesque. Cependant Buisson, ayant fini de jouer, reprenait sa phrase, qu'apparemment il trouvait jolie :

— ... Comment, l'oiseau du bon Dieu chante comme ça, et ce qu'il fait avec un seul trou, toi, avec trois trous, tu ne le saurais faire !

— Qu'est-ce qu'il nous chante, votre homme, avec son histoire de trous ? disait Hostein.

Alors j'essayai d'expliquer le fin de la chose, l'importance des trois trous au lieu de cinq, l'originalité qu'il y avait à jouer tout seul des deux instruments. « Le fait est qu'à deux, observa Marie Laurent, ce serait plus commode. »

J'essayai, pour appuyer mon raisonnement, d'esquisser un pas de farandole sur les planches. Rien n'y fit, et je commençai à me rendre compte vaguement de la vérité cruelle, que pour faire partager aux autres ce que le tambourin et ses vieux airs naïfs évoquaient en moi d'impressions, de souvenirs poétiques, il aurait fallu que le musicien apportât en même temps dans Paris un haut de colline, un pan de ciel bleu, un peu de l'atmosphère provençale. « Allons, les enfants,

enchaînon, enchaînon! » Et, sans plus s'occuper du tambourinaire, la répétition continua. Buisson ne bougeait point et demeurait à son poste, certain de son succès, croyant de bonne foi faire déjà partie de la pièce. Après le premier acte, un remords me prit de le laisser là-bas sur ce tonneau, où sa silhouette se détachait vaguement.

— Allons, Euisson, descends, vite !

— Est-ce qu'on va signer ?

Le malheureux croyait à un effet formidable, et me montrait un papier timbré, un traité préparé d'avance avec une prudence toute paysanne.

— Non, pas aujourd'hui... on t'écrira... mais prends garde, sapristi ! ton tambourin se heurte partout et fait un vacarme !...

J'avais honte du tambourin maintenant, je craignais que quelqu'un ne l'entendit, et quelle joie, quel soulagement, quand je l'eus remis en fiacre ! je n'osai pas revenir au théâtre de huit jours.

Quelque temps après, Buisson revint me voir.

— Eh bé, ce traité?...

— Ce traité?... Ah oui!... ce traité... Eh bien, Hostein hésite, il ne comprend pas...

— C'est un imbécile!

Au ton amer et dur dont le doux musicien prononça ces mots, je me rendis compte de toute l'étendue de mon crime. Grisé par mon enthousiasme, mes éloges, envolé, détraqué, perdu, le tambourinaire provençal se prenait sérieusement pour un grand homme, et comptait — ne le lui avais-je pas dit, hélas! — que Paris lui réservait des triomphes? Allez donc arrêter un tambourin roulant ainsi à grand fracas, à travers les rochers et les fourrés d'épines, sur la pente de l'illusion! Je n'essayai point, c'eût été folie et peine perdue.

Buisson, d'ailleurs, avait maintenant d'autres admirateurs, et des plus illustres: Félicien David, et Théophile Gautier, à qui Mistral avait écrit en même temps qu'à moi. Ames de poète et de rêveur facilement séduites, promptes à s'abstraire, l'auteur du voyage en Orient et le musicien du pays des roses n'avaient pas eu de peine

à faire, par l'imagination, un paysage autour des mélodies rustiques du tambourin.

L'un, tandis que rossignolait le galoubet, croyait revoir les grèves de sa Durance natale et les terrasses croulantes de ses coteaux de Cadenet; l'autre laissait son rêve aller plus loin, et trouvait dans le battement monotone et sourd du tambourin je ne sais quel ressouvenir plein de saveur des nuits à la Corne-d'Or et des *derboukas* arabes.

Tous deux s'étaient pris d'un vif et subit caprice pour le talent réel, quoique dépaysé, de Buisson. Ce furent, pendant quinze jours, des réclames insensées; tous les journaux parlaient du tambourin, les illustrés publiaient son image, fièrement campé, l'œil vainqueur, le fifre léger entre les doigts, le tambourin en bandoulière. Buisson, ivre de gloire, achetait les journaux par douzaines, et les envoyait dans son pays.

De temps en temps, il venait me voir et me racontait ses triomphes: un punch dans un atelier d'artistes, des soirées dans le monde, au faubourg Saint-Germain (il en avait plein la

bouche, de son faubourg *de Séint-Germeïn !*) où le gaillard rendait rêveuses des douairières coiffées à l'oiseau, en répétant effrontément sa fameuse phrase : « Ce m'est venu de nuit, sous un olivier, en écoutant çanter le rossignou... »

En attendant, comme il s'agissait de ne pas se rouiller, et de conserver, malgré les mille distractions de la vie d'artiste, le moelleux du doigté et la pureté de l'embouchure, notre Provençal ingénu imagina de répéter ses aubades et ses farandoles, le soir, en plein Paris, au cinquième de l'hôtel garni qu'il occupait au quartier Bréda. — Tu... tu ! — Pan... pan ! — Tout le quartier s'émeut de ces grondements insolites. On s'a-meute, on porte plainte, Buisson n'en continue que de plus belle, répandant à tour de bras et l'harmonie et l'insomnie, et la concierge, de guerre lasse, lui refuse un soir sa clef.

Buisson, se drapant dans sa dignité d'artiste, plaida en justice de paix et gagna. La loi française, dure aux musiciens, et qui exile tout le long de l'an les cors de chasse dans les caves, ne leur permettant qu'au mardi-gras — un jour sur

trois cent soixante-cinq — de faire résonner leurs fanfares de cuivre à l'air libre, la loi française, paraît-il, n'avait pas prévu le tambourin.

A partir de cette victoire, Buisson ne douta plus de rien. Un dimanche matin, je reçois une carte: il devait, l'après-midi, se faire entendre à la salle du Châtelet, dans un grand concert. Le devoir, l'amitié commandaient: j'allai donc l'entendre, non sans me sentir comme attristé par quelques secrets pressentiments.

Salle superbe, comble du parterre aux cintres: décidément nos réclames avaient porté. Tout à coup la toile se lève, émotion générale, grand silence. Moi, je pousse un cri de stupeur. Au milieu de l'immense scène, faite pour que six cents figurants puissent y manœuvrer à l'aise, Buisson, avec son tambourin, un habit étriqué et des gants qui le faisaient ressembler à ces insectes à pattes jaunes que Granville, dans ses fantaisies, dessine s'acharnant sur de fantastiques instruments, Buisson tout seul se présentait. Je le voyais, à la lorgnette, agiter ses longs bras, faire voltiger ses élytres; il jouait, évidemment,

le malheureux, tapait à tour de bras, soufflait de toutes ses forces; mais, dans la salle, aucun bruit perceptible n'arrivait. C'était trop loin, tout était mangé par la scène. Tel un grillon de boulanger chanterait sa sérénade au beau milieu du Champ de Mars! Et pas moyen de faire compter les trous à cette distance, pas moyen de dire: « Ce m'est venu... » ni de parler de l'oiseau du bon Dieu!

J'étais rouge de honte; je voyais autour de moi des gens ahuris, j'entendais murmurer: « Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie? » Les portes des loges claquaient, la salle se vidait peu à peu; cependant, comme c'était un public poli, on ne siffla point, et on laissa le tambourinaire achever son air dans la solitude.

Je l'attendais à la sortie pour le consoler. Ah bien ouiche! Il croyait avoir obtenu un succès énorme, il était plus radieux que jamais. « Z'attends Colonne pour signer », fit-il en me montrant un gros papier maculé de timbres. Cette fois, par exem le, je n'y pus tenir; je pris à deux

mains mon courage, et dis brutalement, tout d'une haleine, ce que je pensais :

— Buisson, nous nous sommes tous trompés en voulant faire comprendre à Paris la grâce de ton gros tambour et la mélodie de ton fifre. Je me suis trompé; Gautier, David se sont trompés, et, par ricochet, tu te trompes. Non, tu n'es pas un rossignol...

— Ce m'est venu... interrompit Buisson.

— Oui ! ça t'est venu, je le sais, mais tu n'es pas un rossignol. Le rossignol, lui, chante partout, ses chansons sont de tous les pays, et dans tous les pays ses chansons se font comprendre. Toi, tu n'es qu'une pauvre cigale, — dont le refrain monotone et sec va bien aux pâles oliviers, aux pins pleurant la résine en larmes d'or, au vif azur, au grand soleil, aux coteaux pierreux de Provence, — mais une cigale ridicule, lamentable, sous ce ciel gris, dans le vent et la pluie, avec ses longues ailes mouillées. Retourne donc là-bas, rapporte là-bas ton tambourin, joue des aubades, des sérénades, fais danser les belles filles en farandoles, conduis en marche

trionphale les vainqueurs aux jeux de taureaux : là-bas, tu es un poète, un artiste ; ici, tu serais un saltimbanque incompris.

Il ne répondit rien ; mais dans son regard visionnaire, dans son œil de doux têtard, je pus lire : « Toi, tu es un jaloux ! »

A quelques jours de là, mon homme, fier comme Artaban, vint m'annoncer que Colonne — encore un imbécile, comme Hostein ! — n'avait pas voulu signer ; mais qu'il se présentait une autre affaire, merveilleuse, celle-là : un engagement dans un café-concert, à 120 francs par soirée, signé d'avance. En effet, il avait le papier. Ah ! le bon papier !... J'ai appris la vérité depuis.

Je ne sais quel directeur en déroute, entraîné, aveuglé, dans le courant bourbeux de la faillite, avait imaginé de s'accrocher à cette cassante branche de saule qui s'appelait la musiquette de Buisson. Sûr de ne pas payer, il signa tout ce qu'on voulut. Mais le Provençal ne prévoyait pas de si loin : il avait un papier timbré, et ce papier timbré suffisait à sa joie. De plus, comme c'était un café-concert, il avait fallu un costume. « Ils

m'ont mis en troubadour de l'ancien temps, » me disait-il avec un gracieux sourire, « mais, comme je suis très bien fait, ça ne me va pas mal, vous verrez ! » Je vis en effet.

Dans un de ces cafés chantants des alentours de la porte Saint-Denis, si fort en vogue aux dernières années de l'empire, — avec le clinquant de son ornementation baroque moitié chinoise, moitié persane, dont les peinturlures et les ors étaient rendus plus cruels à l'œil par l'exagération des becs de gaz et des girandoles, ses loges d'avant-scène grillées et fermées où venaient se cacher certains soir, pour applaudir les tours de reins et les coups de gueule de quelque excentrique diva, des duchesses et des ambassadrices, sa mer de têtes et de bocks nivelée, comme les flots en temps de brouillard, par la fumée des pipes et la vapeur des haleines, ses garçons qui courent, ses consommateurs qui crient, son chef d'orchestre, cravaté de blanc, impassible et digne, soulevant ou calmant d'un geste à la Neptune la tempête de cinquante cuivres ; — entre une romance d'un sentimentala-

lisme bête, bélée par une assez jolie fille aux yeux de mouton, et une églogue au poivre de Cayenne, cyniquement hurlée par une sorte de Thérèse aux bras rouges, sur la scène où bâillaient, assises en rond, attendant leur tour de chanter, une demi-douzaine de dames en blanc, décolletées et minaudières, apparut soudain un personnage que de ma vie je n'oublierai. C'était Buisson, le galoubet aux doigts, le tambourin sur le genou gauche, en costume de troubadour, ainsi qu'il me l'avait promis. Mais quel troubadour ! un justaucorps (figurez-vous ça !) mi-partie vert pomme et bleu, une cuisse rouge, l'autre jaune, le tout collant à faire frémir ; toque à créneaux ; souliers relevés à la poulaine ; et avec cela des moustaches, ces belles moustaches trop longues et trop noires, auxquelles il n'avait pu se décider à renoncer, retombant sur le menton comme une cascade de cirage !

Séduit vraisemblablement par le goût exquis de ce costume, le public accueillit le musicien d'un long murmure approbateur, et mon troubadour souriait d'aise, était heureux, voyant de-

vant lui cet auditoire sympathique et sentant dans son dos le regard de flamme des belles dames assises en rond qui l'admiraient. Par exemple, ce fut autre chose quand la musique commença. Les tutu, les panpan ne pouvaient séduire ces oreilles blasées, comme un gosier l'est par l'alcool, et brûlées au vitriol du répertoire de l'endroit. Et puis on n'était pas, comme au Châtelet, en compagnie distinguée et discrète. « Assez ! .. Assez !... Qu'on l'enlève !... — As-tu fini, lapin savant ?... » Vraiment Buisson essaya d'ouvrir la bouche et de dire : « C'est venu... » les banquettes se soulevèrent, il fallut baisser le rideau, et le troubadour vert, bleu, rouge et jaune, disparut dans la tempête des sifflets, comme un pauvre ara déplumé et tourbillonnant qu'emporte un coup de vent sous les tropiques.

Buisson, le croiriez-vous, s'entêta. Une illusion pousse vite et est longue à déraciner dans une cervelle provençale. Quinze soirs de suite il revint, toujours sifflé, jamais payé, jusqu'au moment où, sur les portes travaillées à jour du con-

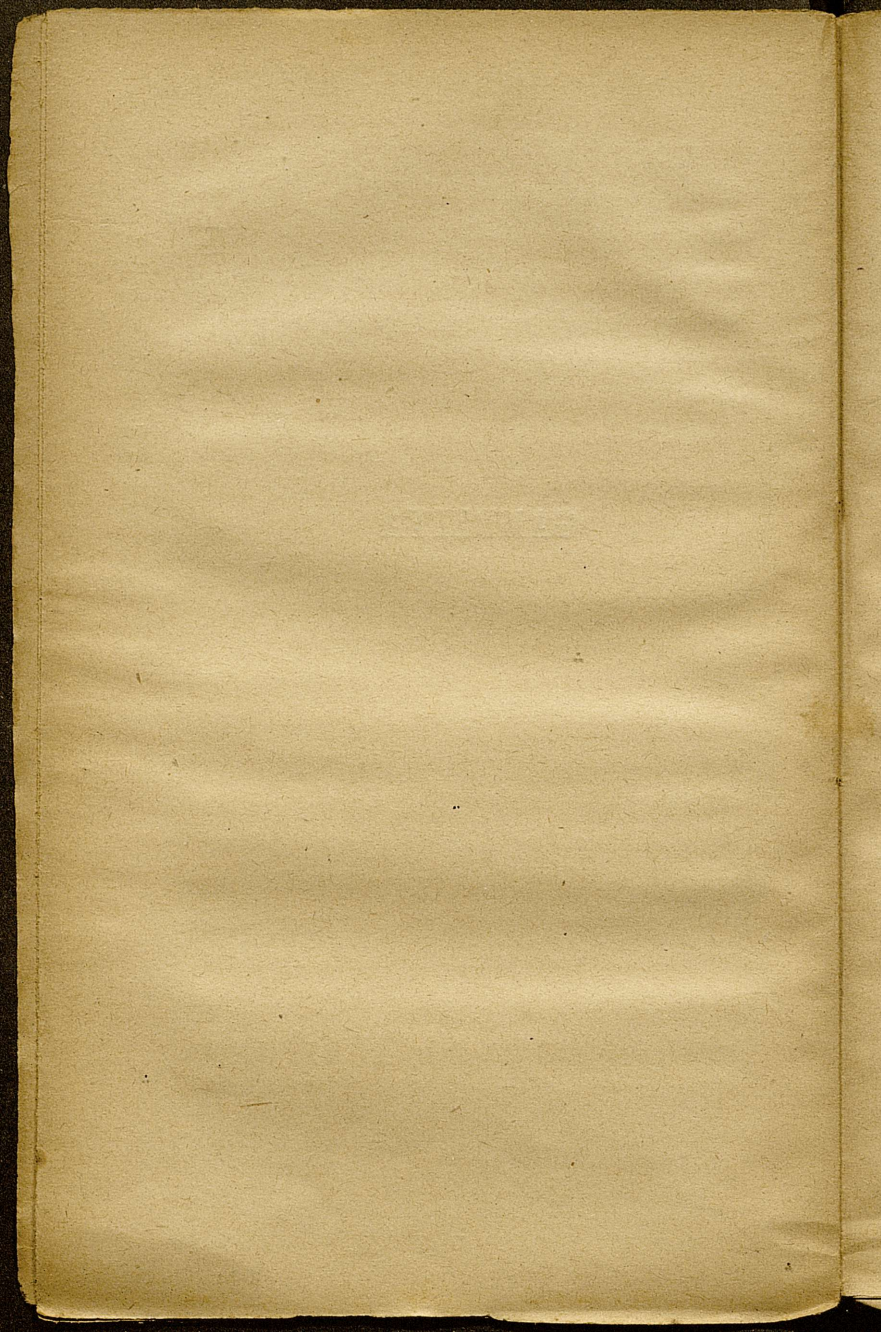
cert, un clerc d'huissier vint afficher la déclaration de faillite.

Alors commença la dégringolade. De bouiboui en boui-boui, de beuglant en beuglant, toujours croyant à des triomphes, toujours poursuivant sa chimère d'engagement sur papier timbré, le tambourinaire roula jusqu'aux guinguettes de banlieue, où l'on joue au cachet, accompagné d'un piano édenté pour tout orchestre, à la plus grande joie d'un public de canotiers éreintés et gris et de calicots en villégiature du dimanche.

Un soir — l'hiver finissait à peine et le printemps n'était pas venu — je traversais les Champs-Élysées. Un concert en plein vent, plus pressé que les autres, avait suspendu ses lanternes dans les arbres encore sans feuilles. Il bruinait un peu, c'était triste. J'entendis un Tu... Tul... Pan... pan!... Encore lui ! Je l'aperçus à travers la claire-voie, tambourinant un air de Provence devant une demi-douzaine d'auditeurs venus sans doute avec des billets de faveur et s'abritant sous des parapluies. Je n'osai pas entrer ; c'était ma

faute, après tout, cela ! C'était la faute de mon enthousiasme. Pauvre Buisson ! Pauvre cigale mouillée !!!

GAMBETTA



GAMBETTA

Un jour, il y a des années et des années, à ma table d'hôte de l'Hôtel du Sénat, que je vous ai déjà montrée — toute petite au fond d'une étroite cour au pavé froid et balayé, où des lauriers-roses et des fusains s'étiolaient dans leurs classiques caisses vertes — devant un somptueux festin à deux francs par tête, Gambetta et Rochefort se rencontrèrent. J'avais amené Rochefort. Il m'arrivait ainsi quelquefois d'inviter un ami de lettres au lendemain d'un article au *Figaro*, quand souriait la fortune ; cela variait et ravigotait notre

table un peu provinciale. Malheureusement Gambetta et Rochefort n'étaient pas faits pour s'entendre, et je crois bien que ce soir-là ils ne se parlèrent point. Je les vois, chacun à un bout, séparés par toute la longueur de la nappe et tels déjà qu'ils demeureront : l'un serré, tout en dedans, le rire sec et en long, le geste rare ; l'autre qui rit en large, crie, gesticule, débordant et fumeux comme une cuve de vin de Cahors. Et que de choses, que d'événements tenaient, sans qu'on s'en doutât, dans l'écart de ces deux convives, au milieu des pots à goudron et des ronds de serviettes d'un maigre dîner d'étudiants !

Le Gambetta d'alors jetait sa gourme et assourdissait de sa tonitruante faconde les cafés du quartier Latin. Mais ne vous y trompez point, les cafés du quartier, à cette époque, n'étaient pas seulement l'estaminet où l'on boit et où l'on fume. Au milieu de Paris muselé, sans vie publique et sans journaux, ces réunions de la jeunesse studieuse et généreuse, véritables écoles d'opposition ou plutôt de résistance légale, demeuraient les seuls endroits où pouvait encore

se faire entendre une voix libre. Chacun d'eux avait son orateur attitré, une table qui, à de certains moments, devenait presque une tribune, et chaque orateur, dans le quartier, ses admirateurs et ses partisans.

« Au Voltaire, il y a Larmina qui est fort... bigre ! qu'il est fort, le Larmina du Voltaire !... »

— Je ne dis pas, mais au Procope, Pesquidoux est encore plus fort que lui ».

Et l'on allait par bande, en pèlerinage, au Voltaire entendre Larmina, puis au Procope entendre Pesquidoux avec la foi naïve, ardente des vingt ans de cette époque-là. En somme ces discussions autour d'un bock, dans la fumée des pipes, préparaient une génération et tenaient en éveil cette France qu'on croyait définitivement chloroformisée. Plus d'un doctrinaire¹ qui, aujourd'hui loti ou espérant l'être, affecte pour ces mœurs un dédain de bon goût et traite volontiers de vieux étudiants les hommes nouveaux, a longtemps vécu et vit encore (j'en connais) des

¹ Écrit en 1878, pour le *Nouveau Temps*, de Saint-Pétersbourg.

bribes d'éloquence ou de haute raison que des prodiges bien doués laissaient alors traîner sur les tables. Sans doute quelques-uns de nos jeunes tribuns s'attardèrent, vieillirent sur place, parlèrent toujours et ne firent jamais rien. Tout corps d'armée a ses traînants qu'en fin de compte la tête abandonne ; mais Gambetta n'était pas de ceux-là. S'il s'escriyait au café sous le gaz, ce n'était qu'après avoir rempli de travail réel sa journée. Comme l'usine, le soir, lâche sa vapeur au ruisseau, il venait là répandre en paroles son trop-plein de verve et d'idées. Cela ne l'empêchait point d'être étudiant sérieux, d'avoir des triomphes à la conférence Molé, de prendre ses inscriptions, de conquérir ses diplômes et ses licences. Un soir, chez M^{me} Ancelot, — qu'il y a longtemps de cela, Dieu de Dieu ! — dans ce salon de la rue Saint-Guillaume plein de vieillards pétillants et d'oiseaux en cage, je me rappelle avoir entendu dire à la très bienveillante maîtresse du logis : « Mon gendre Lachaud a un nouveau secrétaire, un jeune homme très éloquent, paraît-il, avec un bien drôle de

nom... attendez..... il s'appelle..... il s'appelle M. Gambetta. » Assurément la bonne vieille dame était loin de prévoir jusqu'où irait ce jeune secrétaire qu'on disait éloquent et qui avait un si drôle de nom. Et pourtant, à part l'inévitable apaisement dont la pratique de la vie se charge d'apprendre la nécessité à de moins subitement compréhensifs que lui, à part certaine connaissance politique des mobiles et des dessous facilement puisée dans l'exercice du pouvoir et le maniement des affaires, le stagiaire de ce temps-là, pour l'ensemble du caractère et de la physionomie, était bien ce qu'il est resté. Non pas gros encore, mais carrément taillé, le dos rond, le geste tutoyeur, aimant déjà à s'appuyer tout en marchant, tout en causant, au bras d'un ami, il parlait beaucoup, à tout propos, de cette dure et forte voix méridionale qui découpe les phrases comme au balancier et frappe les mots en médaille; mais il écoutait aussi, interrogeait, lisait, s'assimilait toutes choses, et préparait cet énorme emmagasinement de faits et d'idées si nécessaire à qui

prétend diriger une époque et un pays aussi compliqués que les nôtres. Gambetta est un des rares hommes politiques qui ait des curiosités d'Arr et qui soupçonne que les Lettres ne sont pas sans tenir quelque place dans la vie d'un peuple. Cette préoccupation apparaît couramment dans ses conversations et perce même dans ses discours, mais sans morgue, sans pédantisme et comme venant de quelqu'un qui a vu des artistes de près et pour qui les choses des Lettres et des Arts sont quotidiennes et familières. Du temps de l'Hôtel du Sénat, le jeune avocat dont j'étais l'ami, brûlait parfois un cours pour aller dans les Musées admirer les maîtres, ou défendre, aux ouvertures de Salon, contre les endormis et les retardataires le grand peintre François Millet, alors méconnu. Son initiateur et son guide dans les sept cercles de l'enfer de la peinture, était un méridional comme lui, plus âgé que lui, poilu, bourru, avec de terribles yeux qu'on voyait luire sous d'énormes sourcils retombants, comme un feu de brigands au fond d'une caverne, voilée de broussailles. C'était Théo-

phile Silvestre, parleur superbe et infatigable, à la voix montagnarde et sonnante le fer ariégeois, écrivain de haute saveur, critique d'Art incomparable, épris des peintres et les pénétrant avec la subtilité compréhensive d'un amoureux et d'un poète. Il aimait Gambetta inconnu, présentant chez lui son grand rôle, il continua à l'aimer plus tard malgré de terribles dissentiments politiques, et vint mourir un jour à sa table, de joie on peut le dire, et dans l'ivresse d'une tardive réconciliation. Ces promenades à travers le Salon, à travers le Louvre, au bras de Théophile Silvestre, avaient fait à Gambetta auprès de certains hommes d'Etat en herbe, dès l'enfance sanglés et cravatés, une sorte de réputation de paresse. Ce sont ceux-là encore, mais grandis, qui toujours pleins d'eux-mêmes et toujours hermétiquement bouchés, le traitent, en petit comité, d'homme frivole et de politique pas sérieux, parce qu'il se plaît à la compagnie d'un garçon d'esprit qui est comédien. Cela prouverait tout au plus qu'alors comme aujourd'hui Gambetta se connaissait en hommes et savait le

grand secret pour se servir d'eux, qui est de s'en faire aimer. Un trait de caractère qui achèvera de peindre le Gambetta d'alors : cette voix de porte-voix, ce parleur terrible, ce grand gasconnant n'était pas gascon. Est-ce influence de la race ? Mais par plus d'un côté cet enragé fils de Cahors se rapprochait de la frontière et de la prudence italiennes ; le mélange du sang génois en faisait presque un avisé Provençal. Parlant souvent, parlant toujours, il ne se laissait pas emporter dans le tourbillon de sa parole ; très enthousiaste, il savait d'avance le point précis où son enthousiasme devait s'arrêter, et pour tout exprimer d'un mot, c'est à peu près le seul grand parleur, à ma connaissance, qui ne fût pas en même temps un détestable prometteur.

Un matin, comme cela finit toujours par arriver, cette bruyante couvée de jeunesse qui nichait Hôtel du Sénat, prit son vol, ayant senti pousser ses ailes. L'un tira au nord, l'autre au sud ; on se dispersa aux quatre coins du ciel. Gambetta et moi nous nous perdîmes de vue. Je ne l'oubliai pas cependant ; piochant pour mon

compte et vivant très à l'écart du monde politique, je me demandais quelquefois : « Où est passé mon ami de Cahors ? » et cela m'eût étonné qu'il ne fût pas en train de devenir *quelqu'un*. A quelques années de là, me trouvant au Sénat, non plus à l'hôtel mais au palais du Sénat, un soir de réception officielle, je m'étais réfugié loin de la musique et du bruit sur le coin de banquettes d'une salle de billard taillée dans les appartements immenses, hauts de plafond à y loger six étages, de la reine Marie de Médicis. C'était l'époque de crise et de vellétés d'être aimable, où l'Empire faisait des mamours aux partis, parlait de concessions mutuelles et, sous couleur de réformes et d'apaisement, essayait d'attirer à lui, en même temps que les moins engagés des Républicains, les derniers survivants de l'ancienne bourgeoisie libérale. Odilon Barrot, je me rappelle, le vénérable Odilon Barrot jouait au billard. Toute une galerie de vieillards ou d'hommes prématurément graves l'entourait, moins attentive, certes, à ses carambolages qu'à sa personne. On attendait qu'une

phrase, un mot tombât de ces lèvres jadis éloquentes, pour recueillir le mot ou la phrase et l'enfermer dans le cristal, pieusement, dévotement, comme fit l'ange pour la larme d'Éloa. Mais Odilon Barrot s'obstinait à ne rien dire, il mettait du blanc, poussait l'ivoire, tout cela noblement et d'un beau geste où tout un passé de solennité bourgeoise et de parlementarisme haut cravaté semblait revivre. On ne parlait guère davantage autour de lui : ces pères conscrits d'autrefois, ces Épiménides endormis depuis Louis-Philippe et 1848 ne s'entretenaient qu'à voix très basse, comme pas bien sûrs d'être réveillés. On surprenait ces mots au vol : « Grand scandale... procès Baudin... scandale... Baudin. » Ne lisant guère de journaux et sorti très tard dans la journée, j'ignorais, moi, ce qu'était ce fameux procès. Tout à coup, j'entendis le nom de Gambetta : — « Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Gambetta ? » disait un des vieillards avec une impertinence voulue ou naïve. Tous les souvenirs de ma vie au Quartier me revinrent. J'étais bien tranquille dans mon coin, indépendant

comme un brave homme de lettres gagnant sa vie et trop dégagé de toute attache et de toute ambition politique pour qu'un tel aréopage, si vénérable fût-il, m'en imposât. Je me levai : — « Ce M. Gambetta? Mais c'est à coup sûr un homme fort remarquable.... Je l'ai connu, tout jeune homme, et chacun de nous lui prédisait l'avenir le plus magnifique. » Si vous aviez vu la stupéfaction générale à cette sortie, les carambolages arrêtés, les queues de billard suspendues, tout ce monde irrité et les billes elles-mêmes sous la lampe qui me regardaient de leurs yeux ronds. D'où sortait celui-là, cet inconnu, qui se permettait d'en défendre un autre, et devant Odilon Barrot encore!... Un homme d'esprit (il s'en rencontre partout), M. Oscar de Vallée, me sauva. Il était avocat, lui, procureur général, que sais-je? de la boutique enfin, et sa toque même laissée au vestiaire lui conférait le droit de parler n'importe où ; il parla : — « Monsieur a raison, parfaitement raison, Maître Gambetta n'est pas le premier venu ; nous en faisons tous grand cas au Palais

pour son éloquence... » et voyant sans doute que ce mot d'éloquence laissait froide la compagnie, il ajouta en insistant : « ... pour son éloquence et pour sa *jugeotte* ! »

Vint le suprême assaut contre l'Empire, les mois chargés à poudre, bourrés de menaces, tout Paris frémissant sous je ne sais quel souffle précurseur, comme la forêt avant l'orage ; ah ! nous allions en voir, nous tous de la génération qui se plaignait de n'avoir rien vu. Gambetta, à la suite de sa plaidoirie au procès Baudin, était en train de passer grand homme, les anciens du parti républicain, les combattants de 51, les exilés, les *vieilles barbes* avaient pour le jeune tribun des tendresses paternelles, les faubourgs attendaient tout de « l'avocat borgne », la jeunesse ne jurait que par lui. Je le rencontrais quelquefois : « il allait être nommé député.... il revenait de faire un grand discours à Lyon ou bien à Marseille !... » Toujours agité, sentant la poudre, toujours dans l'excitation d'un lendemain de bataille, parlant haut, serrant fort la main et rejetant en arrière ses cheveux dans un

geste plein de décision et d'énergie. Charmant, d'ailleurs, plus que jamais familier et se laissant volontiers arrêter dans son chemin pour causer ou rire : « Déjeuner à Meudon ? répondait-il à un de ses amis qui l'invitait, volontiers ! mais un de ces jours, quand nous en aurons fini avec l'Empire. »

Voici maintenant la grande bousculade, la guerre, le Quatre Septembre, Gambetta membre de la Défense Nationale en même temps que Rochefort. Ils se retrouvèrent face à face devant le tapis vert où se signent proclamations et décrets, comme douze ans auparavant, devant la nappe cirée de ma table d'hôte. L'arrivée subite au pouvoir de mes deux compagnons du quartier Latin ne m'étonna point. L'air était plein, à ce moment, de bien plus surprenants prodiges. Le grand bruit de l'Empire écroulé remplissait encore les oreilles, empêchait d'entendre les bottes de l'armée prussienne qui s'avavançait. Je me rappelle une première promenade à travers les rues. Je revenais de la campagne — un coin

tranquille de la forêt de Sénart — respirant encore l'odeur fraîche des feuilles et de la rivière. Je me sentis comme étourdi : plus de Paris, une immense foire, quelque chose d'une énorme caserne en fête. Tout le monde en képi, et les petits métiers subitement rendus libres par la disparition de la police, remplissant comme aux approches du jour de l'an, la ville entière d'étalages multicolores et de cris. La foule grouillait, le jour tombait ; dans l'air des lambeaux de *Marseillaise*. Tout à coup, bien dans mon oreille, une voix du faubourg, goguenarde et traînante, cria : « Ach'tez la femme Bonaparte, ses orgies, ses amants... deux sous ! » et on me tendait un carré de papier, un canard frais encore de l'imprimerie. Quel rêve ! En plein Paris, à deux pas de ces Tuileries où le bruit des dernières fêtes flotte encore, sur ces mêmes boulevards que quelques mois auparavant j'avais vus, balayés à coups de casse-têtes, chaussée et trottoirs, par des escouades de policiers. L'antithèse me fit une impression profonde, et j'eus cinq minutes durant le sentiment net et aigu de

cette chose effrayante et grandiose qu'on appelle une révolution.

Je vis Gambetta une fois, dans cette première période du siège, au ministère de l'Intérieur — où il venait de s'installer comme chez lui, sans étonnement, en homme à qui arrive une fortune dès longtemps présagée — en train de recevoir tranquillement à la papa, avec sa bonhomie un peu narquoise, ces chefs de service qui, hier encore, disaient dédaigneusement : « Le petit Gambetta ! » et, maintenant, arrondissaient l'échine pour soupirer, l'air pénétré : « si monsieur le ministre daigne me le permettre ! »

Après je ne revis plus Gambetta que de loin en loin, par apparitions et comme à travers quelque subite déchirure faite dans l'obscur, froide et sinistre nuée qui planait sur le Paris du siège. Une de ces rencontres m'a laissé un souvenir inoubliable. C'était à Montmartre, sur la place Saint-Pierre, au pied de cet escarpement de plâtre et d'ocre que les travaux de l'église du Sacré-Cœur ont couvert depuis de gravats roulants, mais où alors, malgré les pas nombreux des

flâneurs dominicains et les glissades des gamins, verdoyaient encore, rongés et déchiquetés, quelques lambeaux de gazon maigre. Au-dessous de nous, dans la brume, la ville avec ses mille toits et son grand murmure qui, de temps en temps, s'apaisait pour laisser entendre au lointain la voix sourde du canon des forts. Il y avait là, sur la place, une petite tente, et au milieu d'une enceinte tracée par une corde, un grand ballon jaune tirant sur son câble, qui se balançait. Gambetta, disait-on, allait partir, électriser la province, la ruer à la délivrance de Paris, exalter les âmes, rehausser les courages, renouveler enfin (et peut-être, sans la trahison de Bazaine, y eût-il réussi) les miracles de 1792 ! D'abord, je n'aperçus que Nadar, l'ami Nadar, avec sa casquette d'aéronaute mêlée à tous les événements du siège ; puis, au milieu d'un groupe, Spuller et Gambetta, tous deux emmitoufflés de fourrures. Spuller fort tranquille, courageux avec simplicité, mais ne pouvant détacher ses yeux de cette énorme machine dans laquelle il devait prendre place en sa qualité de chef de cabinet, et mur-

murant d'une voix de rêve : « C'est une chose vraiment bien extraordinaire ». Gambetta, comme toujours, causant et roulant son dos, presque réjoui de l'aventure. Il me vit, me serra la main : une poignée de main qui disait bien des choses. Puis Spuller et lui entrèrent dans la nacelle : Lâchez tout ! « clama la voix de Nadar. Quelques saluts, un cri de vive la République, le ballon qui file, et plus rien.

Le ballon de Gambetta arriva sain et sauf, mais combien d'autres tombèrent percés de balles prussiennes, périrent, en mer dans la nuit, sans compter l'in vraisemblable aventure de celui qui poussé vingt heures par la tempête, s'en alla échouer en Norvège à deux pas des fiords et de l'Océan glacé. Certes, quoi qu'on en ait pu dire, il y avait de l'héroïsme dans ces départs, et ce n'est pas sans émotion que je me rappelle cette poignée de main dernière et cette nacelle d'osier qui, plus petite et plus fragile que la barque historique de César, emportait dans le ciel d'hiver toute l'espérance de Paris.

Je ne retrouvai Gambetta qu'un an plus tard,

au procès de Bazaine, dans cette salle à manger d'été du Trianon de Marie-Antoinette, dont les entre-colonnements gracieux se prolongent entre la verdure des deux jardins, et qui élargie, agrandie de tentures et de cloisons, transformée en conseil de guerre, gardait encore avec ses trumeaux peuplés de colombes et d'amours, comme un souvenir, un parfum des élégances passées. Le duc d'Aumale présidait ; Bazaine était à son banc d'accusé, hautain, têtu, inconscient, despotique, la poitrine barrée de rouge par le grand cordon. Et certes il y avait quelque chose de haut dans ce spectacle d'un soldat qui, traître à la patrie, allait être jugé en pleine république par le descendant des anciens rois. Les témoins défilaient, des uniformes et des blouses, des maréchaux et des soldats, des employés des postes, d'anciens ministres, des paysans, des bonnes femmes, des forestiers et des douaniers dont le pied habitué à l'humus élastique des bois ou aux rugueux cailloutis des grandes routes, glissait sur les parquets et butait aux plis des tapis, et qui, par leur salut interloqué et craintif, eussent

fait rire si l'embarras naïf de tant d'humbles héros n'avait plutôt tiré des larmes. Fidèle image de ce sublime drame de la résistance pour le pays où tous, grands et petits, trouvent leur devoir. On appelle Gambetta. A ce moment les haines réactionnaires se déchaînaient contre son nom, et l'on parlait, lui aussi, de le poursuivre. Il entra en petit pardessus, son chapeau à la main, et fit en passant au duc d'Aumale un léger salut, oh ! mais un salut que je vois encore : ni trop raide, ni trop bas, moins un salut qu'un signe de ma çonnerie entre gens qui, même divisés d'opinions, sont toujours sûrs de se rencontrer et de s'entendre sur certaines questions de patriotisme et d'honneur. Le duc d'Aumale n'eut point l'air fâché, et j'étais ravi dans mon sein de la correcte et digne attitude de mon ancien camarade ; mais je ne pus l'en féliciter, voici pourquoi. Paris à peine débloqué, tout tremblant encore de la fièvre obsidionale, j'avais écrit sur Gambetta et la défense en province un article sincère mais très injuste, que j'ai eu grand plaisir, une fois mieux informé, à retrancher de

mes livres. Tout Parisien était un peu fou à ce moment, moi comme les autres. On nous avait tant menti, tant joués. Nous avions lu aux murs des mairies tant d'affiches rayonnant l'espoir, tant de proclamations enlevantes suivies le lendemain de si lamentables retombées à plat ; on nous avait fait faire fusil sur l'épaule et sac au dos tant d'imbéciles promenades ; on nous avait tenus si souvent à plat ventre dans la boue ensanglantée, immobiles, inutiles, bêtes, tandis que les obus nous pleuvaient sur le dos ! Et les espions, et les dépêches ! « Occupons les hauteurs de Montretout, l'ennemi recule ! » ou bien encore ! « A l'engagement d'avant-hier, avons pris deux casques et la bretelle d'un fusil. » Cela pendant que, ne demandant qu'à sortir et combattre, quatre cent mille gardes-nationaux battaient la semelle dans Paris ! Puis, les portes ouvertes, ç'avait été autre chose ; et tandis qu'on disait à la province : « Paris ne s'est pas battu ! » on soufflait à Paris : « Tu as été lâchement abandonné par la province. » Si bien que furieux, honteux, impuissants à rien distinguer dans ce

brouillard de haine et de mensonge, soupçon-
nant partout la trahison, la lâcheté et la sot-
tise, on avait fini par tout mettre, Paris et Pro-
vince, dans le même sac. L'accord s'est fait de-
puis quand on a vu clair. La province a appris ce
que, cinq mois durant, Paris a déployé d'héro-
ïsme inutile ; et moi, Parisien du siège, j'ai
reconnu pour mon humble part combien furent
admirables l'action de Gambetta dans les départe-
ments, et ce grand mouvement de la Défense
où nous n'avions tous vu d'abord qu'une série de
fanfaronnes tarasconnades.

Nous nous sommes rencontrés de nouveau avec
Gambetta, il y a deux ans. Aucune explication,
il est venu à moi, les mains tendues ; c'était à
Ville-d'Avray, chez l'éditeur Alphonse Lemerre,
dans la maison de campagne qu'a si longtemps
habitée Corot. Une maison charmante, faite pour
un peintre ou un poète, tout dix-huitième siècle
avec ses boiseries conservées, des tru meaux sur
les portes, et un petit portique pour descendre au
jardin. C'est dans le jardin que nous déjeunâmes
en plein air, parmi les fleurs et les oiseaux, sous

les grands arbres virgiliens que le vieux maître aimait à peindre, d'un vert si doux au frais voisinage des étangs. On resta l'après-midi à se rappeler le passé et comme quoi nous sommes à Paris, Gambetta, le docteur et moi, les derniers survivants de notre table d'hôte. Puis vint le tour de l'art, de la littérature. Gambetta, je le constatai avec joie, lisait tout, voyait tout, demeurait expert connaisseur et fin lettré. Ce furent cinq heures délicieuses, cinq heures passées ainsi dans cet abri fleuri et vert, placé entre Paris et Versailles, et si loin pourtant de tout bruit politique. Gambetta, paraît-il, en comprit le charme : huit jours après ce déjeuner sous les arbres, il s'achetait, lui aussi, une maison de campagne à Ville-d'Avray.

HENRI ROCHEFORT

HENRI ROCHEFORT

Vers 1859, jé fis connaissance d'un bon garçon, petit employé aux bureaux de l'hôtel de ville. Il s'appelait Henri Rochefort, mais ce nom alors nedisait rien. Rochefort vivait d'une vie modeste et très rangée, habitant avec ses parents la vieille rue des Deux-Boules, à portée de son travail dans ce grouillant quartier Saint-Denis, tout envahi par le commerce et l'article Paris, avec ses maisons à boutiques, du haut en bas bariolées d'enseignes, les échantillons étalés, les cadres accrochés au coin des portes : *Plumes et fleurs*,

bijoux en faux, fafiots et paillons, perles soufflées ; des métiers à tous les étages, un bruit continu de travail tombant des fenêtres dans la rue ; des camions qu'on charge, des paquets qu'on ficelle, des commis courant plume sur l'oreille ; une ouvrière en sarrau qui passe, gardant des rognures d'or dans les cheveux ; et, de loin en loin, quelque riche hôtel transformé en magasins de dépôt, dont le blason et les sculptures reportent votre pensée à deux siècles et font rêver de valet enrichis, de financiers cousus d'or, du comte de Horn, du régent, de Law, du Mississipi, du Système, de l'époque enfin où dans ces rues aujourd'hui commerçantes et bourgeoises, montaient et descendaient d'heure en heures les plus invraisemblables fortunes, au flux de fièvre et d'or sortant avec une impassibilité de marée de cette étroite fente puante, toute voisine, qui s'appelle encore la rue Quincampoix ! Mon ami Rochefort était un peu comme sa rue et faisait bon marché de son passé. On le savait noble, fils d'un comte ; il semblait ignorer cela, se laissant appeler Rochefort tout court ; et cette

simplicité américaine ne laissait pas de m'impresionner, moi tout frais débarqué de notre vaniteux Midi légitimiste.

M. de Rochefort le père appartenait à cette génération des hommes jeunes en 1830 dont la révolution de Juillet était venue barrer l'avenir et interrompre la carrière. Génération particulièrement aimable et spirituelle, conservant comme un parfum d'ancien régime dans l'atmosphère du règne de Louis-Philippe, boudant la royauté nouvelle sans bouder la France cependant, attachée à la la branche aînée, mais sachant trop bien que toute restauration était impossible avant longtemps pour que son loyalisme sceptique et désintéressé affichât jamais la sombre humeur du fanatique ou du sectaire. Tandis que les uns s'amusaient à bombarder les Tuileries à coups de bouchons de champagne, ou protestaient contre la platitude des mœurs bourgeoises en descendant à grand fracas, parmi les cris des masques et le vacarme des grelots, le pavé légendaire de la Courtille; d'autres, moins écervelés ou plus pauvres, essayaient de se le créer par

travail des ressources qu'ils ne pouvaient plus espérer de la bonne grâce d'une royauté. Ainsi fit M. de Lauzanne, que nous avons vu passer naguère encore souriant et vert, toujours portant beau malgré son grand âge, toujours gentil-homme malgré son métier de vaudevilliste et le surnom de père Lauzanne que la familiarité affectueuse de ses confrères lui avait donné : ainsi dut faire le père de Rochefort, très lancé en son temps parmi la bruyante jeunesse royaliste et ami particulier de l'ex-garde du corps *Choca*. Courant volontiers les coulisses, Rochefort le père, comme Lauzanne, une fois la mauvaise saison venue, se rappela le chemin du théâtre et y retourna, mais pour en vivre. Tout amateur renferme en soi un auteur, et la pente est facile entre applaudir des pièces et essayer d'en écrire. M. de Rochefort-Luçay écrivit donc des pièces et se fit vaudevilliste.

Ces détails n'étaient pas inutiles, parce qu'ils peuvent servir à nous donner une idée de ce que fut l'enfance de Rochefort. Enfance curieuse, caractéristique, bien parisienne, tout entière écou-

ée entre le lycée et ce monde des théâtres, plus patriarcal qu'on ne pense, ces cafés d'auteurs et d'acteurs où son père l'amenait le dimanche, et où l'on entend, au lieu des brindisi orgiaques rêvés par les provinciaux, le bruit sec des dés jetés sur la table du jacquet ou des dominos qu'on remue. Rochefort fut donc le collégien, fils d'artiste ou d'homme de lettres, dont nous avons tous connu le type, initié dès l'enfance aux secrets de coulisses, appelant les acteurs célèbres par leur nom, au courant des pièces nouvelles, donnant en cachette des billets de spectacle à son pion et acquérant ainsi le privilège d'élucubrer impunément au fond du pupitre, entre un lézard apprivoisé et une pipe, un tas de chefs-d'œuvre dramatiques ou autres qu'on va porter, les jours de sortie, le képi sur l'œil et le cœur battant à faire sauter les boutons de la tunique, dans les boîtes de journaux jamais ouvertes et chez les narquois portiers de théâtre. La destinée de ces collégiens-là est toute réglée : à vingt ans, ils entrent dans une administration quelconque, ministère ou bureaux de la ville, et continuent à

faire de la littérature souterraine au fond d'un pupitre, en se cachant de leurs chefs comme ils se cachaient de leurs professeurs. Rochefort n'avait pas échappé au sort commun. Après avoir tâté de la haute littérature et envoyé infructueusement à tous les concours poétiques de France je ne sais combien de sonnets et d'odes, il usait, lorsque je le connus, les plumes et le papier de la municipalité parisienne à écrire de petits comptes-rendus de théâtre pour le *Charivari*, qui renouvelait sa rédaction et essayait de s'infuser un sang plus jeune.

Bien que je ne pusse deviner ce que serait un jour Rochefort, sa physionomie d'abord m'intéressa. Ce n'était évidemment pas celle de quelqu'un fait pour s'accommoder longtemps de cette existence d'employé, réglée par le va-et-vient des heures de bureau comme au tic-tac exaspérant d'un coucou de la Forêt-Noire. Vous connaissez cette tête étrange, telle alors qu'elle est restée depuis, ces cheveux en flamme de punch sur un front trop vaste, à la fois boîte à migraine et réservoir d'enthousiasme, ces yeux

noirs et creux luisant dans l'ombre, ce nez sec et droit, cette bouche amère, enfin toute cette face allongée par une barbiche en pointe de toupie et qui fait songer invinciblement à un don Quichotte sceptique ou à un Méphistophélès qui serait doux. Très maigre, il portait un diable d'habit noir trop serré et avait l'habitude de tenir toujours les deux mains fourrées dans les poches de son pantalon. Déplorable habitude qui le faisait paraître plus maigre encore qu'il n'était, accentuant terriblement l'anguleux des coudes et l'étroitesse des épaules. Il était généreux et bon camarade, capable des plus grands dévouements et, sous une apparence de froideur, nerveux et facilement irritable. Il eut un jour, à la suite de je ne sais plus quel article, une affaire avec le directeur du journal *le Gaulois*. *Le Gaulois* d'alors (car le titre d'un journal en France a plus d'incarnations que Bouddha et passe dans plus de manières que la fiancée du roi de Garbe), *le Gaulois* d'alors était une de ces éphémères feuilles de chou comme il en pousse entre les pavés aux alentours des cafés de théâ-

tres et des brasseries littéraires. Son directeur, petit homme court, joyeux, spirituel, rose et rond, s'appelait Delvaille, autant que je me rappelle, et signait Delbrecht trouvant sans doute ce nom joli. Delvaille ou Delbrecht, comme il vous plaira, avait provoqué Rochefort. Rochefort aurait souhaité le pistolet, non qu'il fût un tireur bien terrible, seulement il avait quelquefois gagné des macarons dans les foires; quant à l'épée, ni de près ni de loin il ne se souvenait d'en avoir jamais vu. Delvaille, en sa qualité d'offensé, avait le choix des armes et prit l'épée. — « C'est bon dit Rochefort, je me battrai à l'épée. » On fit la répétition du duel dans la chambre de Pierre Véron. Rochefort consentait bien à être tué, mais il ne voulait pas paraître ridicule. Véron avait donc fait venir un grand diable de sergent-major aux zouaves, coupé en deux depuis à Solferino, et fort expert en fait de saluts, d'attitudes et de belles manières à la mode dans les salles d'armes de casernes : — « Après vous... — Je n'en ferai rien. — Par obéissance. — Faites, monsieur. » Au bout de dix minutes

d'escrime, Rochefort en eût remontré, pour la grâce, au plus moustachu la Ramée. Les deux champions se rencontrèrent le lendemain, entre Paris et Versailles, dans ces délicieux bois de Chaville que nous connaissions bien, y allant souvent le dimanche, pour des passe-temps moins guerriers. Il tombait ce jour-là une petite pluie fine et froide qui faisait des bulles sur l'étang et voilait d'un léger brouillard le cirque vert des collines, la pente d'un champ labouré et les rouges éboulements d'une sablonnière. Les combattants mirent chemise bas, malgré la pluie, et, sans la gravité de la circonstance, on eût été tenté de rire en voyant face à face ce petit homme, gras et blanc, sous un gilet de flanelle liséré de bleu à l'entournure des manches, tombant en garde correctement comme sur la planche, et Rochefort, long, sec, jaune, macabre et cuirassé d'os au point de faire douter qu'il y eût sur lui place pour une piqûre d'épée. Malheureusement, il avait dans la nuit oublié toutes les belles leçons du sergent-major, tenait son arme comme un cierge, poussait comme un sourd, se décou-

vrait. Dès la première passe, il reçut un coup droit qui glissa sur le plat des côtes. L'épée avait piqué, mais si peu! Ce fut sa première affaire.

Je n'étonnerai personne en disant que, dès cette époque, Rochefort avait de l'esprit; mais c'était une sorte d'esprit en dedans, d'essence particulière, consistant surtout en mots coupants longtemps ruminés, en associations d'idées stupéfiantes d'imprévu, en cocasseries monumentales, en plaisanteries froides et féroces, qu'il lâchait, les dents serrées, avec la voix de Cham, dans le rire silencieux de Bas-de-Cuir. Par malheur, cet esprit restait gelé, inutile. C'étaient là choses bonnes à dire, pour rire un peu entre copains; mais les écrire, les imprimer, se ruer à travers la littérature en aussi furieuses cabrioles, voilà ce qui paraissait impossible, Rochefort s'ignorait; ce fut un hasard, un accident, comme presque toujours, qui vint le révéler à lui-même. Il avait pour ami, pour inséparable compagnon, un assez singulier fantoche dont le nom évoquera certainement un sourire chez ceux de mon âge qui se rappelleront l'avoir connu. On l'ap-

pelait Léon Rossignol. Vrai type du fils de septuagénaire; on peut dire qu'il était né vieux. Long et pâle comme une salade qui file dans une cave, à dix-huit ans il prisait avec frénésie, toussait, crachait et s'appuyait d'un air digne sur des cannes de bon papa. Pétri d'éléments difficilement conciliables, ou plutôt ayant en lui quelque chose de détraqué, ce brave garçon, chose étonnante! avait horreur des coups et l'amour des querelles. Insolent et poltron comme Panurge, il était homme à provoquer sans motif un carabinier dans la rue, sauf — si le carabinier prenait mal la plaisanterie — à se précipiter sur les genoux et à demander grâce avec des exagérations d'humilité telles que l'insulté ne savait vraiment plus s'il fallait rire ou se fâcher. Un grand enfant en somme, faible et maladif, que Rochefort aimait pour son bagout canaille, spirituellement faubourien, et qu'il sauva plus d'une fois des conséquences qu'auraient pu avoir pour son dos certaines farces par trop hasardées. Rossignol, comme Rochefort, était employé à l'hôtel de ville. Il y perchait au

dernier étage, sous les combles, dans un bureau perdu au bout d'un labyrinthe d'escaliers étroits et de corridors, et là, préposé au matériel, il distribuait gravement, selon les demandes, le papier, les plumes, les crayons, les grattoirs, les coupe-papiers, les presse-papiers, les carrés de gomme, les fioles de sandaraque, les encres bleues, les encres rouges, les sables dorés, les calendriers à images, que sais-je encore, les mille fournitures inutiles dont aiment à s'entourer les plumeurs désœuvrés des grandes administrations, et qui sont comme les fleurs de la bureaucratie. Rossignol, naturellement, avait, lui aussi, des ambitions littéraires. Mettre son nom sur quelque chose d'imprimé était son rêve, et nous nous amusions, Pierre Véron, Rochefort et moi, à lui brocher des bouts d'articles, à lui improviser des quatrains, qu'il portait bien vite, tout glorieux, au *Tintamarre*. Singuliers effets de l'irresponsabilité : Rochefort, empêtré dans l'imitation et la convention quand il écrivait pour lui-même, devenait original et personnel dès qu'il écrivait sous la signature de Rossignol. Il

était libre alors, il ne sentait pas l'œil irrité de l'Institut suivant sur le papier les contorsions peu académiques de sa pensée et de son style. Et c'était plaisir de voir s'égayer ce libre esprit, très froid, très nerveux, étonnant d'audace et de familiarité, avec une façon bien à lui de sentir les choses de la vie parisienne et d'en prendre texte pour toute sorte de bouffonneries patiemment et cruellement combinées, au milieu desquelles la phrase garde le sérieux d'un clown entre deux grimaces, se contentant de cligner de l'œil une fois l'alinéa fini.

Mais c'est charmant, neuf, original, cela vous ressemble, pourquoi n'écrieriez-vous pas ainsi pour votre compte? — Vous avez peut-être raison, il faudra que j'essaie. » La manière de Rochefort était trouvée, l'empire n'avait plus qu'à bien se tenir.

On a dit que c'était de l'Arnal écrit et que Rochefort n'avait fait que mettre en alinéas les dialogues de Duvert et Lauzanne. Nous ne nions pas l'influence. Évidemment des manières de voir et des façons de dire, certains procédés — tour-

nés en formule — de dialoguer la phrase et de faire cabrioler la pensée, qui, pendant les interminables parties de dominos du boulevard du Temple, avaient fait impression dans sa cervelle de collégien, ne lui ont pas été inutiles plus tard. Mais ce sont là de ces imitations inconscientes auxquelles personne n'échappe. Il n'est pas défendu, en littérature, de ramasser une arme rouillée; l'important est de savoir aiguïser la lame et d'en reforger la poignée à la mesure de sa main.

Rochefort débute dans le *Nain jaune*, que rédigeait Aurélien Scholl. Qui ne connaît Scholl? Pour peu que vous ayez, ces derniers trente ans, tâté du boulevard parisien ou visité ses annexes, vous avez certainement remarqué, soit devant le pavillon de Tortoni, soit sous les tilleuls de Bade et les palmiers de Monte-Carlo, cette physionomie éminemment parisienne et boulevardière. Par l'accent toujours gai, le ton net et clair, l'éclat brillant et coupant du style, Scholl — au milieu de Paris envahi par le patois des parlementaires et le niais cailletage des repor-

ters — est demeuré un des derniers, on pourrait presque dire le dernier petit journaliste. Le petit journaliste, dans le sens donné à ce mot, est un journaliste qui se croit obligé d'être en même temps un écrivain ; le grand journaliste s'en dispense. Comme tant d'autres, en ces derniers temps si troublés, Scholl, peu à peu, sans penser à mal, s'est engagé dans la mêlée politique. Il est en pleine bataille maintenant, et c'est plaisir de voir ce petit-fils de Rivarol, devenu républicain, diriger contre les ennemis de la République les flèches d'or frottées d'un peu de curare à la pointe, empruntées à l'arsenal réactionnaire des *Actes des apôtres*. Mais, à l'époque du *Nain jaune*, la politique chômait, et Scholl, pas plus que Rochefort d'ailleurs, ne songeait guère à la République. Il se contentait d'être un des sceptiques les plus aimables et des railleurs les plus spirituels de Paris. Très amoureux du *paroistre*, en sa qualité de Bordelais, il soutenait, — ce qui par ce temps de sainte bohème ne laissait pas que d'avoir un petit fumet de paradoxe, — il soutenait que l'homme

de lettres a le devoir de payer son bottier, et qu'on peut être spirituel avec des gants frais et du linge propre. Conséquent avec ses principes, il avait tout des élégants d'alors, même le monocle incrusté dans l'œil, qu'il garde encore; il déjeunait chez Bignon et donnait aux Parisiens le spectacle vraiment nouveau d'un simple chroniqueur partageant quotidiennement l'œuf à la coque et la côtelette avec le duc de Grammont-Caderousse, le roi de la gomme du moment. Le *Nain jaune* fut la seule concurrence sérieuse qu'ait jamais rencontrée Villemessant. Admirablement servi par ses relations mondaines, Scholl était arrivé en quelques mois à faire de son journal le moniteur de la haute vie et des clubs, l'arbitre des élégances parisiennes; mais, au bout d'un an, il se dégoûta, il valait mieux que ce métier; il était trop écrivain, trop journaliste pour rester longtemps directeur.

Au *Nain jaune*, le succès de Rochefort fut rapide; au *Figaro*, qui se hâta de l'enrôler, il fut plus éclatant encore. Les Parisiens, toujours frondeurs et depuis longtemps deshabitués d'in-

dépendance, prenaient goût à ces pamphlets, qui se mettaient à tutoyer tout haut, d'un ton de gouaillerie railleuse, toute sorte de choses officielles et solennelles que jusqu'alors les plus hardis osaient à peine railler tout bas. Rochefort est lancé, il a des duels — plus heureux que celui au bord de l'étang de Chaville ; il joue gros jeu, vit largement, remplit Paris du bruit de son nom, et reste malgré tout, malgré l'enivrement des succès d'un soir ou d'une heure, le Rochefort que j'avais connu à l'Hôtel de Ville, toujours serviable et bon, toujours modeste, toujours inquiet du prochain article, craignant toujours d'avoir vidé son sac, épuisé la veine et de ne pouvoir continuer.

Villemessant, volontiers despotique avec ses rédacteurs, avait pour celui-ci une sorte d'admiration craintive. Ce masque railleur et froid, ce tempérament volontaire et fantasque l'étonnaient. Le fait est que ce Rochefort avait d'étranges entêtements et de singuliers caprices. J'ai raconté ailleurs l'effet de son article sur le théâtre de M. de Saint-Remy et avec quelle familiarité

gamine il régla son compte à ce malheureux volume présidentiel et ducal que tous les Dangeau, tous les Jules Lecomte de la chronique enguirlandaient des plus flatteuses périodes. Paris s'égaya de l'audace, Morny fut touché et en appela. Avec une candeur d'auteur vexé, bien faite pour étonner, de la part d'un homme d'esprit, il envoya ses œuvres dramatiques à Jouvin, comptant que Jouvin aurait plus de goût que Rochefort et ferait, dans le *Figaro*, un article réparatoire.

Jouvin accepta le volume, ne fit pas l'article, et l'infortuné duc dut garder sur le cœur la prose amère que lui avait fait avaler Rochefort. Alors il se passa une chose extravagante, invraisemblable au premier abord, et malgré tout profondément humaine. Morny, ce Morny adulé, tout-puissant, se prit subitement, pour l'homme qui n'avait pas craint de le railler, d'une sorte d'affection craintive et rancunière. Il aurait voulu le voir, le connaître, s'expliquer avec lui, comme deux amis, dans un coin. On s'ingéniait dans l'entourage pour prouver que Rochefort ne

po ssédait ni esprit ni style, et que son jugement n'était d'aucun poids. Des flatteurs (un vice-empereur en a toujours !) allaient sur les quais, collectionnant de petits vaudevilles, péchés de jeunesse de Rochefort, les analysaient, les épluchaient et soutenaient par mille raisons probantes que ceux de M. de Saint-Remy valaient mieux. On inventait à Rochefort des crimes imaginaires. Un Prudhomme fanatique arriva un jour tout courant, rouge d'indignation, les yeux hors de la tête : « Vous savez, Rochefort, ce fameux Rochefort qui fait tant le rigide, eh bien ! savez-vous ce qu'on a découvert sur lui ? Il a été boursier de l'empire ! » Fallait-il avoir l'âme noire, ayant été à huit ans boursier de l'empire, pour trouver mauvaises, à trente, les pièces de monsieur le duc ! Un peu plus et l'on aurait demandé compte à Rochefort des opinions politiques de sa nourrice ! Vains efforts, révélations inutiles. Morny, pareil à un amoureux qu'on dédaigne, ne s'enfonçait que davantage dans l'idée fixe de se faire ai mer de Rochefort. Le caprice tournait en toquade, toquade d'au-

tant plus obsédante que Rochefort, averti de la chose, mettait une sorte de coquetterie comique à ne pas vouloir connaître le duc. Je vois encore, à la première représentation de la *Belle Hélène*, Morny arrêtant Villemessant dans le couloir. « Cette fois, par exemple, vous allez me présenter Rochefort! — Monsieur le duc!... Oui, monsieur le duc!... Nous causions précisément il n'y a pas une seconde... » Et Villemessant courait après Rochefort, mais Rochefort avait disparu. Alors l'idée vint d'inventer une combinaison, de machiner une sorte de complot pour mettre le duc et Rochefort en présence. On savait celui-ci grand bibelotier (n'a-t-il pas publié les *Petits mystères de l'Hôtel des Ventes?*) et zélé amateur de tableaux. Le duc possédait une curieuse galerie. On amènerait Rochefort visiter la galerie, le duc se trouverait là comme par hasard, et la présentation serait faite. Jour est pris, un ami se charge d'entraîner Rochefort, le duc attend dans sa galerie; il attend une heure, deux heures, en tête-à-tête avec ses Rembrandt et ses Hobbema, et, cette

fois encore, le monstre désiré ne vient pas.

Tant que vécut le duc (par un simple effet du hasard, sans doute, car je ne pense pas que cette amitié à distance et si peu payée de retour soit allée jusqu'à protéger l'ingrat pamphlétaire contre les foudres de la justice), tant que vécut le duc, Rochefort ne fut que relativement traqué. Mais, Morny disparu, les persécutions commencent. Aiguillonné, Rochefort redoubla d'insolence et d'audace. Les amendes tombèrent dru comme grêle, la prison succéda aux amendes. Bientôt la censure s'en mêla. La censure, avec son palais de dégustateur à principes, trouva que tout ce qu'écrivait Rochefort avait un arrière-goût pouuque. Le *Figaro* fut menacé dans son existence, et Rochefort dut quitter le journal. Là-dessus, il fonde la *Lanterne*, démasque ses sabords et hisse hardiment le pavillon de corsaire. Ce fut encore Villemessant, Villemessant le conservateur, le Villemessant des gourdins réunis, qui nolisa ce brûlot. La censure et Villemessant rendirent en cette circonstance un singulier service à la conservation et à l'empire.

On sait l'histoire de la *Lanterne*, son succès foudroyant, le petit papier couleur de feu dans toutes les mains, les trottoirs, les fiacres, les wagons tout brillants d'étincelles rouges, le gouvernement affolé, l'esclandre, le procès, la suppression et — résultat prévu et inévitable — Rochefort député de Paris.

Rochefort, là encore, resta le même; il porta sur les bancs de la Chambre, à la tribune, la familiarité insultante de ses pamphlets, et jusqu'au bout il se refusa à traiter l'empire en adversaire sérieux. Vous rappelez-vous le scandale? Un orateur du gouvernement, parlant de haut, avec le dédain qu'un parlementaire formaliste et gourmé peut avoir pour un simple journaliste, avait à son occasion prononcé le mot de ridicule. Pâle, les dents serrées, Rochefort se lève de son banc et, cinglant au visage le souverain par-dessus la tête de ses ministres: « J'ai pu être ridicule quelquefois, mais on ne m'a jamais rencontré en costume d'arracheur de dents, avec un aigle sur l'épaule et un morceau de lard dans mon chapeau! » M. Schneider présidait ce jour-

là. Je me rappelle l'effarement de sa bonne et grosse figure. Et me figurant à sa place la fine tête à moustaches, ironique et froide, du duc de Morny, je me disais : « Quel dommage qu'il ne soit point là, il aurait enfin réalisé son caprice et fait la connaissance de Rochefort. »

Depuis, je n'ai plus entrevu Rochefort que deux fois : la première, à l'enterrement de Victor Noir, porté dans un fiacre, évanoui, épuisé par une lutte de deux heures soutenue à côté de Delescluze contre une foule affolée, deux cent mille hommes désarmés qui, avec des enfants, des femmes, voulaient à toute force ramener le cadavre à Paris où le canon les attendait, marcher à une tuerie certaine. Puis, une autre fois encore, pendant la guerre, dans le tohu-bohu de la bataille de Buzenval, dans le piétinement des bataillons, les coups sourds du canon des forts, le roulement des voitures d'ambulance, au milieu de la fièvre, de la fumée, des évêques paradant à cheval dans un costume de mascarade, de braves bourgeois qui allaient se faire tuer, pleins de confiance au plan Trochu, au milieu de

l'héroïque, au milieu du grotesque, au milieu de ce drame inoubliable, pétri, comme ceux de Shakespeare, de sublime et de comique, qui s'appelle le siège de Paris. C'était sur la route du mont Valérien : du froid, de la boue, les arbres dépouillés frissonnant tristement sur le ciel brumeux. Mon ami passait en voiture, toujours pâle et vert derrière la vitre, toujours, comme au temps lointain de l'Hôtel de Ville, boutonné dans un étroit habit noir. Je lui criai à travers l'orage : « Bonjour, Rochefort ! » Je ne l'ai plus revu depuis ¹.

¹ Ce portrait de Rochefort a paru en Russie dans le *Nouveau-Temps*, en 1879.

ÉMILE OLLIVIER

ÉMILE OLLIVIER

Entre tous les salons parisiens où fréquenta mon premier habit, le salon Ortolan, à l'Ecole de droit, m'a laissé un souvenir aimable. Le père Ortolan, méridional à tête fine, jurisconsulte de renom, était aussi poète à ses heures. Il avait publié les *Enfantines*, et tout en jurant ne jamais écrire que pour le jeune âge, il ne dédaignait pas à l'endroit de ses vers l'approbation des grandes personnes. Aussi ses soirées, très suivies par les indigènes des quartiers savants, offraient-elles un agréable et original mélange de jolies femmes,

de professeurs et d'avocats, de gens doctes et de poètes. C'est comme poète qu'on m'invitait.

Parmi les jeunes et antiques célébrités que je vis passer là dans le brouillard d'or des premiers éblouissements, vint un soir Emile Ollivier. Il était avec sa femme, la première, et le grand musicien Liszt, son beau-père. De la femme, je me rappelle des cheveux blonds sur un corsage de velours; de Liszt, du Liszt de ce temps-là, moins encore. Je n'avais d'yeux, de curiosité que pour Ollivier. Agé d'environ trente-trois ans (on était en 1858), coryphée du parti très populaire parmi la jeunesse républicaine qui était fière d'avoir un chef de son âge, il marchait alors dans la gloire. On se disait la légende de sa famille : le vieux père longtemps proscrit, le frère tombé dans un duel, lui-même proconsul à vingt ans et gouvernant Marseille par l'éloquence. Tout cela lui donnait de loin, dans les esprits, une certaine tournure de tribun romain ou grec, et même quelque ressemblance avec les jeunes hommes tragiques de la grande Révolution : les Saint-Just, les Desmoulins, les Danton. Pour moi,

que la politique touchait peu, le voyant ainsi, poétique malgré ses lunettes, éloquent, lamartinien, toujours prêt à parler et à s'émouvoir, je ne pouvais m'empêcher de le comparer à un arbre de son pays — non à celui dont il porte le nom et qui est symbole de sagesse — mais à un de ces pins harmonieux qui couronnent les collines blanches et se reflètent dans les flots bleus des côtes provençales, pins stériles mais gardant en eux comme un écho de la lyre antique, et frémissant toujours, résonnant toujours de leurs innombrables petites aiguilles entrechoquées au plus léger souffle de tempête, au moindre vent qui vient d'Italie.

Émile Ollivier était alors *un des Cinq*, un des cinq députés qui, seuls, osaient braver l'Empire, et il siégeait au milieu d'eux, tout en haut des bancs de l'Assemblée, isolé dans son opposition comme sur un inexpugnable Aventin. En face, renversé dans le fauteuil présidentiel, l'air endormi et las, Morny, de son œil froid de connaisseur d'hommes, guettait celui-ci : il l'avait jugé moins Romain que Grec, plus emporté par

la légèreté athénienne que lesté de prudence et de froide raison latine. Il connaissait l'endroit vulnérable ; il savait que sous cette toge de tribun se cachait la vanité native et sans défense des virtuoses et des poètes, et c'est par là qu'un jour ou l'autre il espérait en venir à bout.

Des années plus tard, quand pour la seconde fois et dans les circonstances que je vais dire, je me rencontrai avec Émile Ollivier, il était conquis à l'Empire. Morny avant de mourir avait mis comme une coquetterie à vaincre, à force d'avances narquoises et de hautaines câlineries, les résistances, pour la forme et la galerie, de cette mélodieuse vanité. On avait crié dans les rues : « la grande trahison d'Émile Ollivier », et pour cela, Émile Ollivier se croyait le comte de Mirabeau. Mirabeau avait voulu faire marcher d'accord la Révolution et la Monarchie ; Ollivier, plein d'ailleurs des intentions les meilleures, tentait après vingt ans d'unir la Liberté à l'Empire, et ses efforts rappelaient Phrosine mariant l'Adriatique avec le Grand Turc. En attendant le Grand Turc, comme il se trouvait veuf depuis

longtemps, il s'était remarié lui-même, avec une toute jeune fille, provençale comme lui, qui l'admirait. On le disait radieux, triomphant; une même lune de miel dorait de ses plus doux rayons et ses amours et sa politique. Un homme heureux!

Cependant un coup de pistolet retentit du côté d'Auteuil. Pierre Bonaparte venait de tuer Victor Noir, et cette balle corse, à travers la poitrine d'un jeune homme, frappait en plein cœur la fiction de l'Empire libéral. Paris soudain s'émeut; les cafés parlent à voix haute, une foule gesticule sur les trottoirs. De minute en minute les nouvelles arrivent, les bruits circulent; on se raconte l'intérieur étrange du prince Pierre, cette maison d'Auteuil fermée en plein Paris, comme une tour de seigneur génois ou florentin, sentant la poudre et la ferraille, et tout le jour retentissante du bruit des pistolets de tir et du cliquetis des épées froissées. On dit ce qu'était Victor Noir, sa grande douceur, sa jeunesse, son mariage tout prochain. Et voilà que les femmes s'en mêlent: elles plaignent la mère, la fiancée; l'attendris-

sement d'un roman d'amour s'ajoute aux colères politiques, *La Marseillaise*, encadrée de noir, publie son appel aux armes; des gens disent que ce soir Rochefort distribuera quatre mille revolvers dans ses bureaux. Deux cent mille hommes, enfants ou femmes, les quartiers bourgeois, tous les faubourgs se préparent pour la grande manifestation du lendemain; il souffle un vent de barricades, et, dans la tristesse du jour tombant, on entend ces bruits indistincts, précurseurs des révolutions, qui semblent les craquements sourds des ais d'un trône.

A ce moment, je rencontraï un ami sur le boulevard. « Ça va mal, lui dis-je. — Très mal, et le plus bête, c'est qu'*en haut* ils ne se doutent pas de la gravité de la chose. » Puis passant son bras sous mon bras: « Emile Ollivier te connaît, viens avec moi place Vendôme. »

Depuis qu'Emile Ollivier y était entré, le ministère de la justice avait perdu tout caractère de pompe et de morgue administrative. Prenant au sincère son rêve d'Empire démocratique et libéral, vrai ministre à l'américaine, Ollivier n'a-

vait pas voulu habiter ces vastes appartements, ces hauts salons, brodés d'abeilles, timbrés et chargés selon lui de trop autocratiques dorures. Il occupait toujours, rue Saint-Guillaume, son modeste logement d'avocat-député, et arrivait chaque matin place Vendôme, une grande serviette bourrée de papiers sous le bras, avec sa redingote et ses lunettes, comme un homme d'affaires qui va au Palais, comme un brave employé qui se rend pédestrement à son bureau. Cela le faisait mépriser un peu par les garçons et les huissiers. Porte grande ouverte, escalier désert ! Huissiers et garçons nous laissèrent passer, ne daignant pas même nous demander où nous allions, ni qui nous cherchions, témoignant seulement par un air dédaigneusement résigné et une certaine insolence correcte d'attitude combien ils trouvaient ces mœurs, familières et nouvelles, contraires aux belles traditions et éloignées de l'idéal administratif.

Dans un grand cabinet haut de plafond, large ouvert sur deux vastes portes-fenêtres, un de ces cabinets d'aspect triste et froid où tout est vert,

mais de ce vert bureaucratique des cartons verts et des fauteuils de cuir vert qui est à la belle verdure des forêts ce qu'un papier timbré est à un sonnet sur vélin, ce que le cidre est au champagne, — le ministre était seul, adossé contre la cheminée, à son poste, dans une attitude d'orateur. La nuit venait. Des garçons apportèrent de grandes lampes tout allumées.

Mon ami avait dit vrai, on ne se doutait de rien *en haut*; les bruits de la rue n'arrivent qu'indistincts sur ces cimes. Émile Ollivier, avec l'infatuation naturelle doublée d'une certaine façon myope de voir, qui caractérise l'homme au pouvoir, nous déclara que tout allait pour le mieux, qu'il était au courant des choses; il nous montra même le billet écrit par Pierre Bonaparte à M. Conti, qu'on venait de lui communiquer, billet sauvage et féodal, bien dans la tradition italienne du seizième siècle, commençant ainsi : « Deux jeunes gens sont venus me provoquer... » et se terminant par ces mots : «... Je crois que j'en ai tué un ».

Alors je pris la parole et je racontai ce que je

croyais être la vérité, parlant, non en politique, mais en homme disant l'effervescence des esprits, l'exaspération de la rue, l'alternative inévitable d'une prise d'armes ou d'un courageux acte de justice. J'ajoutai que Fonvieille et Noir me semblaient, comme à tous, certainement, incapables d'avoir voulu tuer ou frapper le prince chez lui ; que je les connaissais, Noir surtout, et combien m'était sympathique ce grand garçon inoffensif, presque un enfant encore, étonné lui-même de ses succès parisiens et fier de sa précoce renommée, cherchant à force de travail à conquérir ce qui lui manquait en fait d'instruction première, et dont la plus grande joie était de se faire apprendre par un ami quelque courte citation latine, avec la manière de l'introduire adroitement, à propos de n'importe quoi, dans la conversation, histoire d'étonner, le soir, par cet étalage d'érudition, J.- J. Weiss, alors au *Journal de Paris*, qui lui enseignait l'orthographe.

Émile Ollivier m'écouta attentivement, l'air pensif et décidé, puis, quand j'eus fini, après un silence, il prononça d'une voix fière cette phrase

que je rapporte textuellement : « Eh bien ! si le prince Pierre est un assassin, nous l'enverrons au bagne ! »

Au bagne, un Bonaparte ! C'était bien là le mot d'un garde des sceaux de l'Empire libéral, d'un ministre encore empêtré dans ses illusions d'orateur, d'un ministre qui porte le titre de ministre sans en posséder l'esprit, d'un ministre enfin qui habite rue Saint-Guillaume !

Le lendemain, il est vrai, Pierre Bonaparte était prisonnier, mais prisonnier comme l'est un prince, au premier étage de la Tour d'Argent, avec vue sur la place du Châtelet et la Seine, et les Parisiens en passant les ponts se montraient son cachot pour rire et les rideaux blancs de ses fenêtres à peines grillées. Quelques semaines après, le prince Pierre était solennellement acquitté par la haute Cour de Bourges. De bagne, Emile Ollivier n'en parlait plus ; il quittait décidément la rue Saint-Guillaume pour la place Vendôme. Désormais, dans les grands escaliers, les vastes corridors, huissiers et garçons de bureau souriaient cérémonieusement à son pas-

sage, il était devenu parfait ministre et l'Empire libéral avait vécu !

En résumé, un homme médiocre, plein de fougue et sans réflexion, mais un honnête homme, un poète idéaliste fourvoyé dans les affaires, ainsi peut se définir Emile Ollivier. Morny d'abord, puis d'autres après Morny, en jouèrent. Républicain, il essaya de consolider la dynastie, en passant dessus un crépi de liberté; plus tard, il voulait la paix, déclara la guerre, et non pas cœur léger, comme il le dit par inspiration malheureuse, mais esprit irrémédiablement léger, il nous entraîna avec lui dans l'abîme [d'où nous sommes sortis, où il est resté !

L'autre soir, on finit toujours par se rencontrer dans Paris, nous dinions en face l'un de l'autre à une table amie : le même qu'autrefois, même regard de rêveur interrogeant et indécis derrière le cristal des lunettes, même physionomie de parleur, où tout est dans le pli des lèvres, le dessin de la bouche plein d'audace et sans volonté. Fier et droit d'ailleurs, mais tout blanc, blanc par ses cheveux drus, blanc par ses favoris

courts, blanc comme un camp abandonné dans une désastreuse campagne, sous la neige. Avec cela, la voix cassante, nerveuse, des gens qui en ont sur le cœur plus gros qu'ils n'en veulent laisser voir...

Et je me rappelais le jeune tribun, noir comme un corbeau, entr'aperçu dans le salon du père Ortolan.

SOUVENIRS
DE LA
GUERRE ET DE LA COMMUNE

LES FRANCS - TIREURS

LES FRANCS-TIREURS

Ecrit pendant le siège de Paris.

On prenait le thé l'autre soir chez le tabellion de Nanterre. J'emploie avec plaisir ce vieux mot de tabellion, parce qu'il est bien dans la couleur Pompadour du joli village où fleurissent les rosières, et de l'antique salon où nous étions assis autour d'un feu de racines, flambant dans une grande cheminée à fleurs de lis... Le maître du logis était absent, mais son image bonasse et fine, suspendue dans un coin, présidait à la fête

et souriait paisiblement, du fond d'un cadre ovale, aux singuliers convives qui remplissaient son salon.

Drôle de monde, en effet, pour une soirée de notaire ! Des capotes galonnées, des barbes de huit jours, des képis, des cabans, de grandes bottes ; et partout, sur le piano, sur le guéridon, pêle-mêle avec les coussins de guipure, les boîtes de Spa, les corbeilles en tapisserie, des sabres et les revolvers qui traînaient. Tout cela faisait un étrange contraste avec ce logis patriarcal où flottait encore comme une odeur de pâtisseries de Nanterre servies par une belle notaresse à des rosières en robe d'organdi... Hélas ! il n'y a plus de rosières à Nanterre. On les a remplacées par un bataillon de francs-tireurs de Paris, et c'est l'état-major du bataillon — campé dans la maison du notaire — qui nous offrait le thé ce soir-là...

Jamais le coin du feu ne m'avait paru si bon. Au dehors, le vent soufflait sur la neige et nous apportait, avec le bruit des heures grelottantes, le qui-vive des sentinelles et, de loin en loin, la

détonation sourde d'un chassepot... Dans le salon on parlait peu. C'est un rude service que celui des avant-postes, et l'on est las quand vient le soir. Puis, ce parfum de bien être intime, qui monte des théières en tourbillons de fumée blonde, nous avait tous envahis et comme hypnotisés dans les grands fauteuils du tabellion.

Soudain des pas pressés, un bruit de portes, et, l'œil brillant, la parole haletante, un employé du télégraphe tombe au milieu de nous :

« Aux armes ! aux armes ! Le poste de Rueil est attaqué ! »

C'est un poste avancé établi par les francs-tireurs à dix minutes de Nanterre, dans la gare de Ruel, comme qui dirait en Poméranie... En un clin d'œil tout l'état-major est debout, armé, ceinturonné, et dégringole dans la rue pour réunir les compagnies. Pas besoin de trompette pour cela. La première est logée chez le curé ; vite deux coups de pied dans la porte du curé.

« Aux armes !... levez-vous ! »

Et tout de suite on court chez le greffier, où sont ceux de la seconde...

Oh! ce petit village noir avec son clocher pointu, couvert de neige, ses jardinets en quinconces qui, en s'ouvrant, sonnaient comme des boutiques, ces maisons inconnues, ces escaliers de bois où je courais en tâtonnant derrière le grand sabre de l'adjudant-major, l'haleine chaude des chambrées où nous jetions l'appel d'alarme, les fusils qui sonnaient dans l'ombre, les hommes lourds de sommeil qui gagnaient leur poste en trébuchant, tandis qu'au coin d'une rue cinq ou six paysans abrutis se disaient tout bas, avec des lanternes: « On attaque... on attaque... » tout cela sur le moment me faisait l'effet d'un rêve, mais l'impression que j'en ai gardée est ineffaçable et précise...

Voici la place de la mairie toute noire, les fenêtres du télégraphe allumées, une première salle où les estafettes attendent, le falot au poing; dans un coin, le chirurgien irlandais du bataillon préparant flegmatiquement sa trousse, et, silhouette adorable au milieu de ce branlebas d'escarmouche, une petite cantinière — habillée de bleu comme à l'orphelinat — qui

dort devant le feu, un chassepot entre les jambes; puis enfin, dans le fond, le bureau du télégraphe, les lits de camp, la grande table blanche de lumière, les deux employés courbés sur leur machine, et derrière eux le commandant qui se penche, suivant d'un œil anxieux les longues banderoles qui se dévident et donnent, minute par minute, des nouvelles du poste attaqué... Décidément il paraît que ça chauffe là-bas. Dépêches sur dépêches. Le télégraphe affolé secoue ses sonnettes électriques et précipite à tout casser son tic-tac de machine à coudre.

« Arrivez vite... » dit Ruel.

« Nous arrivons... » répond Nanterre.

Et les compagnies partent au galop...

Certes, je conviens que la guerre est ce qu'il y a de plus triste et de plus bête au monde. Je ne sais rien, par exemple, de si lugubre qu'une nuit de janvier passée à grelotter comme un vieux loup dans une fosse de grand'garde; rien de si ridicule qu'un quartier de chaudron qui vous tombe sur la tête à huit kilomètres de distance; mais — un soir de belle gelée — s'en aller à la

bataille le ventre plein et le cœur chaud, se lancer à fond de train dans le noir, dans l'aventure, en compagnie de bons garçons dont on sent tout le temps les coudes, c'est un plaisir délicieux, et comme une excellente ivresse, mais une ivresse spéciale qui dégrise les ivrognes et fait voir clair les mauvais yeux...

Pour ma part, j'y voyais très bien cette nuit-là. Il n'y avait pourtant pas gros comme ça de lune, et c'est la terre blanche de neige qui faisait lumière au ciel; lumière de théâtre froide et crue, s'étalant jusqu'au bout de la plaine, et sur laquelle les moindres traits du paysage, un pan de mur, un poteau, une rangée de saules, se détachaient secs et noirs, comme dépouillés de leur ombre... Dans le petit chemin qui borde la voie, les francs-tireurs filaient au pas de course. On n'entendait que la vibration des fils télégraphiques courant tout le long du talus, la respiration haletante des hommes, le coup de sifflet jeté aux sentinelles, et de temps en temps un obus du mont Valérien passant comme un oiseau de nuit au-dessus de nos têtes, avec un formidable

battement d'ailes... A mesure qu'on avançait, devant nous, au ras du sol des coups de feu lointains étoilèrent l'ombre. Puis, sur la gauche, au fond de la plaine, de grandes flammes d'incendie montèrent silencieusement.

« Devant l'usine, en tirailleurs!... » commanda notre chef d'escouade.

« On va rien écoper?... » fit mon voisin de gauche avec un accent de faubourg.

D'un bond l'officier arriva sur nous :

« Qui est-ce qui a parlé?... C'est toi?... »

— Oui, mon capitaine, je...

— C'est bon... va-t'en... retourne à Nanterre.

— Mais, mon capitaine...

— Non, non... va-t'en vite... je n'ai pas besoin de toi... Ah ! tu as peur d'écoper... file, file ! »

Et le malheureux fut obligé de sortir des rangs ; mais, au bout de cinq minutes, il avait repris furtivement sa place et ne demandait qu'à écoper dorénavant.

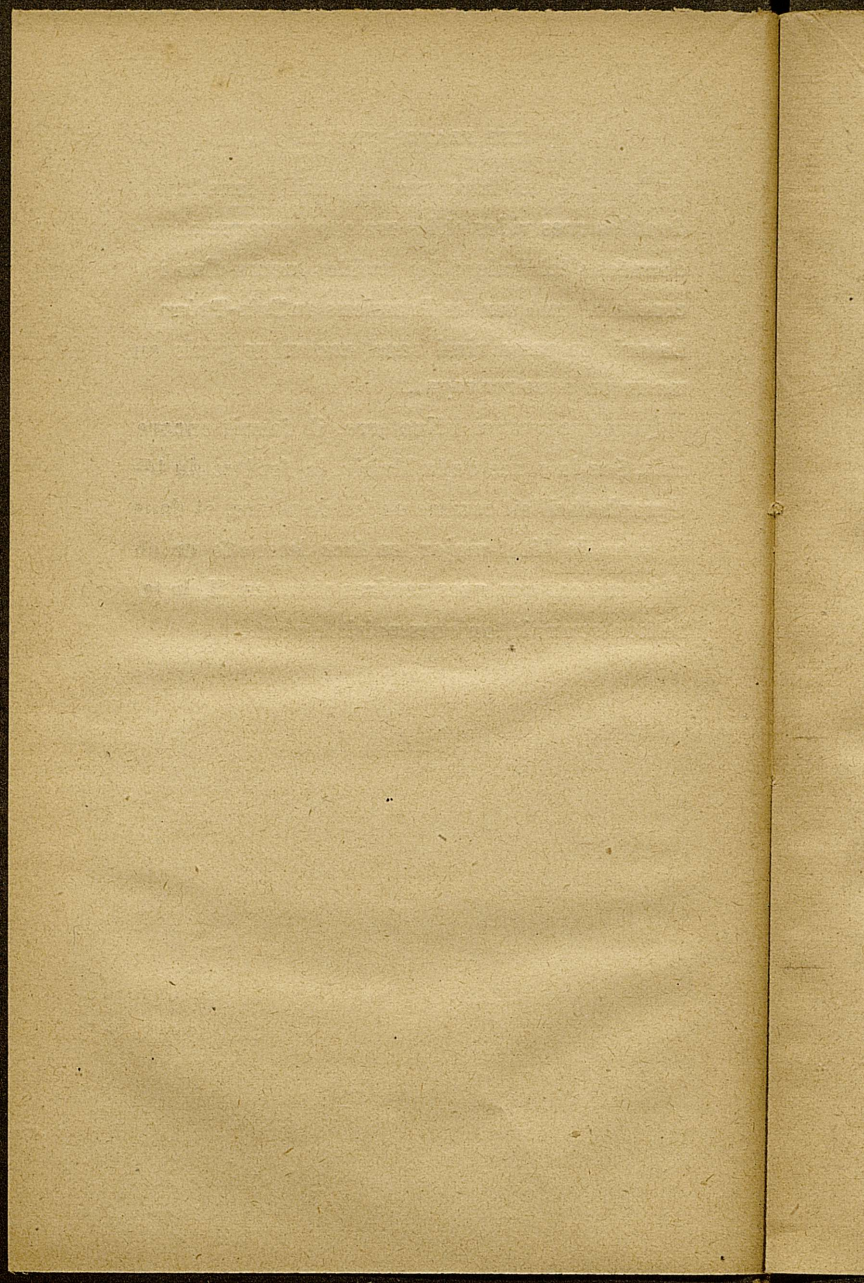
Eh bien, non. Il était dit que personne n'écoperait cette nuit-là. Comme nous arrivions sur la

barricade, l'affaire venait de finir. Les Prussiens qui espéraient surprendre notre petit poste, — le trouvant sur ses gardes et à l'abri d'un coup de main, — s'étaient retirés prudemment ; et nous eûmes juste le temps de les voir disparaître au bout de la plaine, silencieux et noirs comme des cancrelats. Toutefois, dans la crainte d'une nouvelle attaque, on nous fit rester à la gare de Ruel, et nous achevâmes la nuit debout et l'arme au pied, les uns sur la chaussée, les autres dans la salle d'attente...

Pauvre gare de Ruel que j'avais connue si joyeuse, si claire, gare aristocratique des canotiers de Bougival, où les étés parisiens promenaient leurs ruches de mousseline et leurs toquets à aigrettes, comment la reconnaître dans cette cave lugubre, dans ce tombeau blindé, matelassé, sentant la poudre, le pétrole, la paille moisie où nous parlions tout bas serrés les uns contre les autres et n'ayant d'autre lumière que le feu de nos pipes et le filet de jour venu du coin des officiers?... D'heure en heure, pour nous distraire, on nous envoyait par escouades tirailler le long

de la Seine ou faire une patrouille dans Rueil, dont les rues vides et les maisons presque abandonnées s'éclairaient des froides lueurs d'un incendie allumé par les Prussiens au Bois-Préau... La nuit se passa ainsi sans encombre; puis au matin on nous renvoya...

Quand je rentrai à Nanterre, il faisait encore nuit. Sur la place de la Mairie, la fenêtre du télégraphe brillait comme un feu de phare, et dans le salon de l'état-major, en face de son foyer où s'éteignaient quelques cendres chaudes, M. le ~~te~~ bellion souriait toujours paisiblement...



LES PALAIS D'ÉTÉ

LES PALAIS D'ÉTÉ

Écrit pendant la Commune.

Après la prise de Pékin et le pillage du palais d'Été par les troupes françaises, lorsque le général Cousin-Montauban vint à Paris se faire baptiser comte de Palikao, il distribua dans la société parisienne, en guise de dragées de baptême, les merveilleux trésors de jade et de laque rouge dont ses fourgons revenaient chargés, et pendant toute une saison il y eut aux Tuileries et dans quelques salons privilégiés une grande exhibition de chinoiseries.

On allait là comme à une vente de cocotte ou à une conférence de l'abbé Bauer. Je vois encore dans le demi-jour ces pièces un peu abandonnées où ces richesses étaient étalées, les petites Frou-Frou à gros chignons se pressant, s'agitant parmi les stores de soie bleue à fleurs d'argent, les lanternes de gaze ornées de houppes et de clochettes d'émail, les paravents de corne transparente, les grands écrans de toile couverts de sentences peintes, tout cet encombrement de riens précieux, si bien faits pour la vie immobile des femmes aux petits pieds. On s'asseyait sur les fauteuils de porcelaine, on fouillait les coffres de laque, les tables à ouvrage à dessins d'or; on essayait pour jouer les crêpes de soie blanche, les colliers de perles de Tartarie; et c'étaient de petits cris d'étonnement, des rires étouffés, une cloison de bambou qu'on renversait avec sa traîne, et puis sur toutes les lèvres ce mot magique de palais d'Été qui courait comme une brise d'éventail, ouvrant à l'imagination je ne sais quelles féeriques avenues d'ivoire blanc et de jaspe fleuri.

Cette année, la société de Berlin, de Munich,

de Stuttgart, a eu, elle aussi, des exhibitions du même genre. Voilà plusieurs mois déjà que les fortes dames d'outre-Rhin poussent des « mein Gott » d'admiration » devant les services de Sèvres, les pendules Louis XVI, les salons blancs et or, les dentelles de Chantilly, les caisses d'oranger, de myrte et d'argenterie que les innombrables Palikao de l'armée du roi Guillaume ont cueillis aux environs de Paris dans le pillage de nos palais d'été.

Car, eux, ils ne se sont pas contentés d'en piller un. Saint-Cloud, Meudon — ces jardins du Céleste Empire — ne leur ont pas suffi. Nos vainqueurs sont entrés partout ; ils ont tout raflé, tout saccagé, depuis les grands châteaux historiques, qui gardent, dans la fraîcheur de leurs pelouses vertes et de leurs arbres de cent ans, un petit coin de France, jusqu'à la plus humble de nos maisonnettes blanches ; et maintenant, tout le long de la Seine, d'une rive à l'autre, nos palais d'été grands ouverts, sans toits, sans fenêtres, se montrent leurs murailles nues et leurs terrasses découronnées.

C'est surtout du côté de Montgeron, de Draveil, de Villeneuve-Saint-Georges, que la dévastation a été effroyable. S. A. R. le prince de Saxe travaillait par là-bas avec sa bande, et il paraît que l'Altesse a bien fait les choses. Dans l'armée allemande on ne l'appelle plus que « le voleur ». En somme, le prince de Saxe me fait l'effet d'être un podestat sans illusions, un esprit pratique qui s'est très bien rendu compte qu'un jour ou l'autre l'ogre de Berlin ne ferait qu'une bouchée de tous les Petit-Poucet de l'Allemagne du Sud, et il a pris ses précautions en conséquence. A présent, quoi qu'il arrive, monseigneur est à l'abri du besoin. Le jour où on le cassera aux gages, il pourra, à son choix, ouvrir une librairie française à la foire de Leipzig, se faire horloger à Nuremberg, facteur de pianos à Munich, ou brocanteur à Francfort-sur-le-Mein. Nos palais d'été lui ont fourni les moyens de tout cela, et voilà pourquoi il a mené le pillage avec tant d'entrain.

Ce que je m'explique moins, par exemple, c'est la rage que Son Altesse a mise à dépeupler nos

garences, à ne pas laisser gros comme rien de plume et de poil dans nos bois...

Pauvre forêt de Sénart, si paisible, si bien tenue, si fière de ses petits étangs à poissons rouges, de ses gardes-chasse en habit vert! Comme ils se sentaient bien chez eux, tous ces chevreuils, tous ces faisans de la Couronnel! Quelle bonne vie de chanoines! Quelle sécurité!... Quelquefois, dans le silence des après-midi d'été, vous entendiez un frôlement de bruyère, et tout un bataillon de faisandeaux défilait en sautillant entre vos jambes, pendant que, là-bas, au bout d'une allée couverte, deux ou trois chevreuils se promenaient paisiblement de long en large, comme des abbés dans un jardin de séminaire. Allez donc tirer des coups de fusil à des innocents pareils!

Aussi les braconniers eux-mêmes s'en faisaient un scrupule, et le jour de l'ouverture de la chasse, lorsque M. Rouher ou le marquis de la Valette arrivaient avec leurs invités, le garde général — j'allais dire le metteur en scène — désignait d'avance quelques poules faisanes hors

d'âge, quelques vieux lièvres chevronnés, qui allaient attendre ces messieurs au rond-point du Grand-Chêne et tombaient sous leurs coups avec grâce en criant : « Vive l'Empereur ! » C'est tout ce qu'on tuait de gibier dans l'année.

Vous pensez quelle stupeur, les malheureuses bêtes, quand deux ou trois cents rabatteurs en bérêts crasseux sont venus un matin se ruer sur leurs tapis de bruyères roses, dérangeant les couvées, renversant les clôtures, s'appelant d'une clairière à l'autre dans une langue barbare, et qu'au fond de ces taillis mystérieux où M^{me} de Pompadour venait épier le passage de Louis XV, on a vu luire les sabretaches et les casqués pointus de l'état-major saxon ! en vain les chevreuils essayaient de fuir, en vain les lapins effarés levaient leurs petites pattes frémissantes en criant : « Vive Son Altesse Royale le prince de Saxe ! » le dur Saxon ne voulait rien entendre, et pendant plusieurs jours de suite le massacre a continué. A cette heure, tout est fini ; le grand et le petit Sénart sont vides. Il n'y reste plus que des geais et des écureuils, auxquels les

fidèles vassaux du roi Guillaume n'ont pas osé toucher, parce que les geais sont blanc et noir aux couleurs de la Prusse, et que la fourrure des écuriels est de ce marron fauve si cher à M. de Bismarck.

Je tiens ces détails du père La Loué, vrai type du forestier de Seine-et-Oise, avec son accent trainard, son air madré, ses petits yeux clignotant dans un masque couleur de terre. Le bonhomme est si jaloux de ses fonctions de garde, il invoque si souvent et à tout propos les cinq lettres cabalistiques flamboyant sur le cuivre de sa plaque, que les gens du pays l'ont surnommé le père La Loi, La Loué, pour parler comme en Seine-et-Oise. Lorsqu'au mois de septembre nous vîmes nous enfermer dans Paris, le vieux La Loué enterra ses meubles, ses hardes, envoya sa famille au loin, et resta pour attendre les Prussiens.

« Je connais ma forêt, disa it-il en brandissant sa carabine... qu'ils viennent m'y chercher! »

Là-dessus nous nous séparâmes... Je n'étais, pas sans inquiétude sur son compte. Souvent.

pendant ce dur hiver, je me figurais ce pauvre homme tout seul dans la forêt, obligé de se nourrir de racines, n'ayant pour se garer du froid qu'une blouse de toile avec sa plaque pardessus. Rien que d'y penser, j'en avais la chair de poule.

Hier matin, je l'ai vu arriver chez moi, frais, gaillard, engraisé, avec une belle lévite neuve, et toujours la fameuse plaque reluisant sur sa poitrine comme un bassin de barbier. Qu'a-t-il fait tout ce temps-là? Je n'ai pas osé le lui demander; mais il n'a pas l'air d'avoir trop souffert... Brave père La Loué! Il savait si bien sa forêt! Il y aura promené le prince de Saxe.

C'est peut-être une mauvaise pensée que j'ai là; mais je connais mes paysans, et je sais ce dont ils sont capables... Le vaillant peintre Eugène Leroux — blessé dans une de nos premières sorties et soigné quelque temps chez des vigneronns de la Beauce — nous racontait l'autre jour un mot qui peint bien toute cette race. Les gens chez lesquels il logeait ne s'expliquaient pas pourquoi il s'était battu sans y être forcé.

« Vous êtes donc un ancien militaire ? lui demandaient-ils toujours.

— Pas du tout. Je fais des tableaux, je n'ai jamais fait que cela.

— Eh ben ! alors, quand ils vous ont fait signer le papier pour aller à la guerre... ?

— Mais on ne m'a rien fait signer...

— Enfin, quoi ? quand vous êtes allé pour vous battre, c'est donc — et ici ils se regardaient en clignant de l'œil — c'est donc que vous aviez bu un petit coup ! »

Voilà le paysan français... Celui des environs de Paris est pire encore. Les quelques braves gens qu'il y avait dans la banlieue sont venus derrière les remparts manger du pain de chien avec nous ; mais les autres, je m'en méfie. Ils sont restés pour montrer nos caves aux Prussiens, et consommer le pillage de nos pauvres palais d'été.

Mon palais à moi était si modeste, si bien enfoui dans les acacias, qu'il aura peut-être échappé au désastre ; mais je n'irai m'en assurer que quand les Prussiens seront partis, et bien longtemps après encore. Je veux laisser au pay-

sage le temps de s'assainir... Quand je pense que tous nos jolis coins, ces petites îles de roseaux et de saules grêles où nous allions le soir nous allonger au ras de l'eau pour écouter chanter les rainettes, les allées pleines de mousse où la pensée, en marchant, s'éparpillait tout le long des haies, s'accrochait à toutes les branches, ces grandes clairières de gazon où l'on était si bien pour dormir au pied des chênes, avec un tournoiement d'abeilles dans le haut, qui nous faisaient un dôme de musique, quand je pense que cela a été à eux, qu'ils se sont assis partout ; alors ce beau pays ne m'apparaît plus que fané et triste. Cette souillure m'effraye encore plus que le pillage. J'ai peur de ne plus aimer mon nid.

Ah ! si les Parisiens, au moment du siège, avaient pu rentrer en ville cette adorable campagne des environs ; si nous avions pu rouler les pelouses, les chemins verts tout empourprés des soleils couchants, enlever les étangs qui luisent sous bois comme des miroirs à main, pelotonner nos petites rivières autour d'une bobine comme

des fils d'argent, et enfermer le tout au garde-meuble ; quelle joie ce serait pour nous maintenant de mettre les pelouses et les dessous de bois en place, et de refaire une Ile-de-France que les Prussiens n'auraient jamais vue ?...

UNE ÉVASION

UNE ÉVASION

Écrit pendant la Commune.

Un des derniers jours du mois de mars, nous étions cinq ou six attablés devant le café Riche, à regarder défiler les bataillons de la Commune. On ne se battait pas encore, mais on avait déjà assassiné rue des Rosiers, place Vendôme, à la Préfecture de police. La farce tournait au tragique, et le boulevard ne riait plus.

Serrés autour du drapeau rouge, la musette de toile en sautoir, les communeux marchaient

232 SOUVENIRS DE LA GUERRE ET DE LA COMMUNE
d'un pas résolu dans toute la largeur de la
chaussée, et de voir ce peuple en armes, si loin
des quartiers du travail, ces cartouchières serrées
autour des blouses de laine, ces mains d'ouvriers
crispées sur les crosses des fusils, on pensait aux
ateliers vides, aux usines abandonnées.... Rien
que ce défilé ressemblait à une menace. Nous
le comprenions tous, et les mêmes pressen-
timents tristes, mal définis, nous serraient le
cœur.

A ce moment, un grand cocodès indolent et
bouffi, bien connu de Tortoni à la Madeleine,
s'approcha de notre table. C'était un des plus
tristes échantillons de l'élégant de seconde main
qui n'a jamais fait que ramasser sur le boulevard
toutes les originalités de la haute gandinerie,
se décolletant comme Lutteroth, portant des
peignoirs de femme comme Mouchy, des brace-
lets comme Narishkine, gardant pendant cinq
ans sur sa cheminée une carte de Grammont-
Caderousse; avec cela maquillé comme un vieux
cabot, le parler avachi du Directoire : *Pa'ole
d'honneur'... Bonjour' ma'ame* », tout le crottin

du Tattershall à ses bottes, et juste assez de littérature pour signer son nom sur les glaces du café Anglais, ce qui ne l'empêchait pas de se donner pour très fort en théologie et de promener d'un cabaret à l'autre cet air dédaigneux, fatigué, revenu de tout, qui était le suprême chic d'alors.

Pendant le siège, mon gaillard s'était fait attacher à je ne sais plus quel état-major, — histoire de mettre à l'abri ses chevaux de selle, — et l'on apercevait de temps en temps sa silhouette dégingandée paradant aux abords de la place Vendôme avec tous les beaux messieurs de plastron doré : depuis, je l'avais perdu de vue. De le retrouver là tout à coup au milieu de l'émeute, toujours le même dans ce Paris bouleversé, cela me fit l'effet à la fois lugubre et comique d'un vieux shapska du premier Empire, faisant en plein boulevard moderne son pèlerinage du 5 mai. On n'en avait donc pas fini de cette race de petits crevés ! Il en restait donc encore !... En vérité, je crois que si l'on m'eût donné à choisir, j'aurais préféré ces enragés de

la Commune qui montaient aux remparts un croûton de pain au fond de leur sac de toile. Ceux-là du moins avaient quelque chose dans la tête, un idéal vague, fou, qui flottait au-dessus d'eux et prenait des teintes farouches aux plis de ce haillon rouge pour lequel ils allaient mourir. Mais lui, ce grelot vide, cette cervelle en mie de pain....

Justement, ce jour-là, notre homme était plus fade, plus indolent, plus pourri de chic que jamais. Il vous avait un petit chapeau saison de bains à rubans bleus, la moustache empesée, les cheveux à la russe, une jaquette trop courte qui laissait tout à l'air, et pour s'achever, menait en laisse au bout d'une ganse de soie un petit havanais de catin, gros comme un rat, perdu dans son poil, l'air ennuyé et fatigué comme son maître. Ainsi fait, il se planta languissamment devant notre table, regarda les communeux défiler, dit je ne sais quelle niaiserie, puis avec un dandinement, un abandon inimitables, il nous déclara positivement que ces gens-là commençaient à lui échauffer les oreilles, et qu'il

allait de ce pas « offrir son épée à l'amiral!... » C'était dit, c'était lancé. Lasouche ni Priston n'ont jamais rien trouvé de plus comique.... Là-dessus il fit un demi-tour et s'éloigna tout alanguï, avec son petit chien maussade.

Je ne sais pas s'il offrit, en effet, son épée à l'amiral, mais, en tout cas, M. Saisset n'en fit pas grand usage, car huit jours après, le drapeau de la Commune flottait sur toutes les mairies, les ponts-levis étaient hissés, la bataille engagée partout, et d'heure en heure on voyait les trottoirs s'élargir, les rues devenir désertes.... Chacun se sauvait comme il pouvait, dans des voitures de maraîchers, dans les fourgons des ambassadeurs. Il y en avait qui se déguisaient en mariniers, en chauffeurs, en hommes d'équipe. Les plus romanesques franchissaient le rempart la nuit avec des échelles de corde. Les plus hardis se mettaient à trente pour prendre une porte d'assaut; d'autres, plus pratiques, s'en tiraient tout bonnement avec une pièce de cent sous. Beaucoup suivaient les corbillards et s'en allaient dans la banlieue, errant à travers prés

avec des parapluies et des chapeaux de soie, noirs de la tête aux pieds comme des huissiers de campagne. Une fois encore tous ces Parisiens se regardaient en riant, respiraient, gambadaient, faisaient la nique à Paris; mais la nostalgie de l'asphalte les prenait bien vite, et cette émigration, qui commençait en école buissonnière, devenait lourde et triste comme de l'exil.

Tout préoccupé de ces idées d'évasion, je suivais un matin la rue de Rivoli sous une pluie battante, quand je fus arrêté par une figure de connaissance. A cette heure-là, il n'y avait guère dans la rue que des balayeuses qui rangeaient la boue par petits tas luisants le long des trottoirs, et des files de tombereaux que des boueux remplissaient au fur et à mesure... Horreur! c'est sous la blouse crottée d'un de ces hommes que je reconnus mon cocodès, et bien déguisé!... un feutre tout déformé, un foulard en corde autour du cou, le large pantalon que les ouvriers de Paris appellent (pardon) une *salopette*; tout cela mouillé, passé, fripé, noyé sous une couche

de vase que le malheureux ne trouvait pas encore assez épaisse, car je le surpris piétinant au milieu des flaques et s'en envoyant jusque dans les cheveux. C'est même cet étrange manège qui me l'avait fait remarquer.

« Bonjour, vicomte, » lui dis-je tout bas en passant. Le vicomte pâlit sous ses éclaboussures, regarda très effrayé autour de lui ; puis, voyant tout le monde occupé, il reprit un peu d'assurance et me raconta qu'il n'avait pas voulu mettre son épée (toujours son épée!) au service de la Commune, et que le frère de son maître d'hôtel, entrepreneur des boues de Montreuil, lui avait heureusement procuré ce moyen de sortir de Paris.... Il ne put pas m'en dire plus long. Les voitures étaient pleines, le convoi s'ébranlait. Mon homme n'eut que le temps de courir à son attelage, prit la file, fit claquer son fouet, et dia! hue! le voilà parti.... L'aventure m'intéressait. Pour en voir la fin, je suivis de loin les tombereaux jusqu'à la porte de Vincennes.

Chaque homme marchait à côté de ses che-

vaux, le fouet en main, menant l'attelage par une longe de cuir. Pour lui rendre la besogne plus facile, on avait mis le vicomte le dernier ; et c'était pitié de voir le pauvre diable s'efforcer de faire comme les autres, imiter leur voix, leur allure, cette allure tassée, voûtée, somnolente, qui se berce au roulement des roues, se règle sur le pas des bêtes très chargées. Quelquefois on s'arrêtait pour laisser passer des bataillons qui descendaient du rempart. Alors il vous prenait un air affairé, jurait, fouettait, se faisait aussi charretier que possible, puis de loin en loin le cocodès reparaisait. Ce boueux regardait les femmes. Devant une cartoucherie de la rue de Charonne, il s'arrêta un moment pour voir des ouvrières qui entraient. L'aspect du grand faubourg, tout ce grouillement de peuple semblait aussi l'étonner beaucoup. Cela se sentait aux regards effarés qu'il jetait de droite et de gauche, comme s'il arrivait en pays inconnu....

Et pourtant, vicomte, ces longues rues qui mènent à Vincennes, vous les aviez parcourues

bien souvent par des beaux dimanches et printemps et d'automne, quand vous reveniez des courses, la carte verte au chapeau, le sac de cuir en bandoulière, en faisant « hep ! » du bout du fouet... Mais alors vous étiez si haut perché sur votre phaéton, il y avait autour de vous un tel fouillis de fleurs, de rubans, de boucles, de voiles de gaze, toutes ces roues qui se frôlaient vous enveloppaient d'une poussière si lumineuse, si aristocratique, que vous ne voyiez pas les fenêtres sombres s'ouvrant à votre approche, les intérieurs d'ouvriers où juste cette heure-là on se mettait à table ; et quand vous aviez passé, quand cette longue trainée de vie luxueuse, de soies claires, d'essieux brillants, de chevelures voyantes, disparaissait vers Paris, emportant avec elle son atmosphère dorée, vous ne saviez pas combien le faubourg devenait plus noir, le pain plus amer, l'outil plus lourd, ni ce que vous laissiez là de haine et de colère....

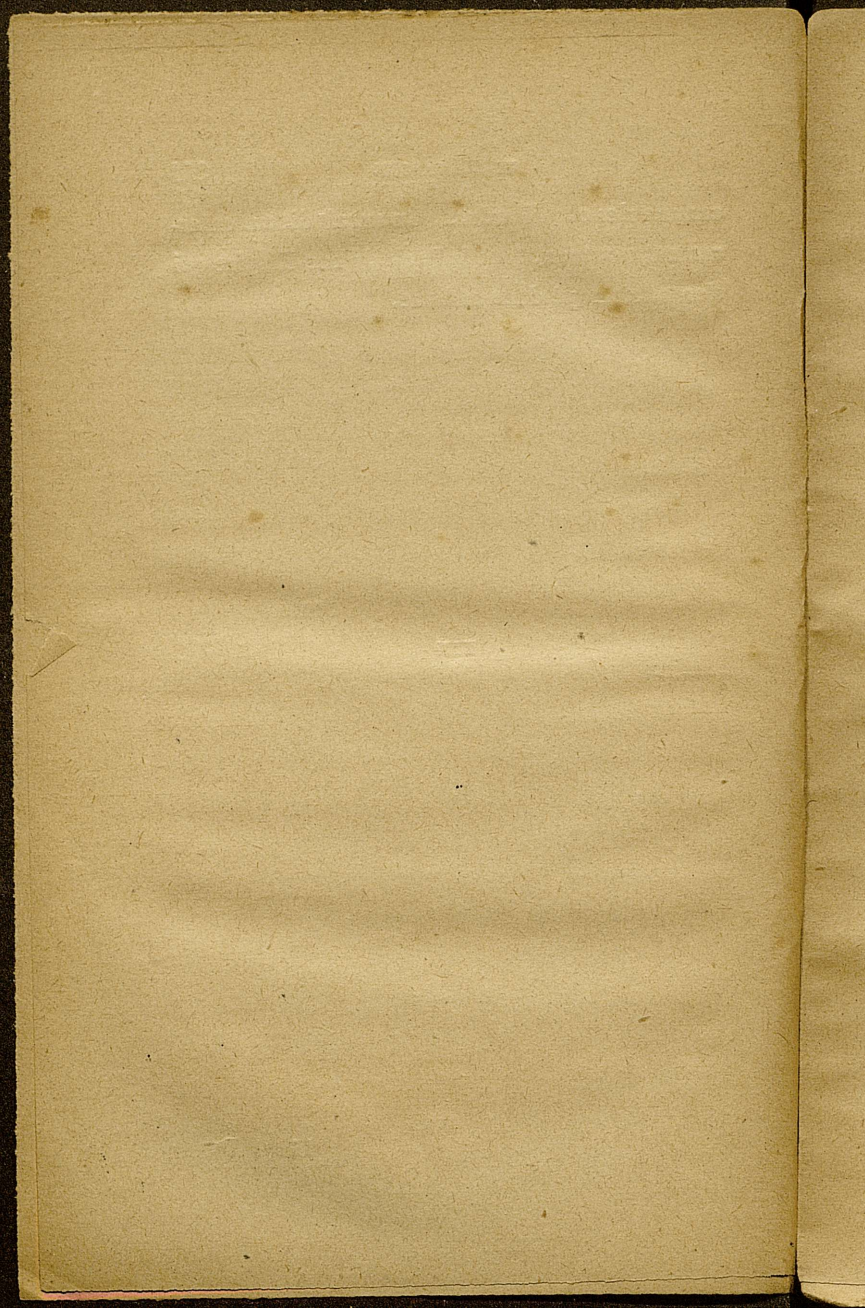
... Une volée de jurons et de coups de fouet coupa court à mon soliloque. Nous arrivions à la porte de Vincennes. On venait de baisser le

pont-levis, et dans le demi-jour, les flots de pluie, cet encombrement de charrettes qui se pressaient, de gardes nationaux visitant les permis, j'aperçus mon pauvre vicomte se débattant avec ses trois grands chevaux, qu'il essayait de faire tourner. Le malheureux avait perdu la file. Il jurait, il tirait sur sa longe, suait à grosses gouttes. Je vous réponds qu'il n'avait plus l'air alanguiné.... Déjà les commeneux commençaient à le remarquer. On faisait cercle, on riait : la position devenait mauvaise.... Heureusement le maître charretier vint à son secours, lui arracha la bride des mains en le bousculant, puis d'un grand coup de fouet enleva l'attelage qui franchit le pont au galop, avec le vicomte derrière, courant et barbotant. La porte passée, il reprit sa place, et le convoi se perdit dans les terrains vagues qui longent les fortifications.

C'était vraiment une piteuse sortie. Je regardais cela du haut d'un talus; ces champs de plâtras où les roues s'embourbaient, ce gazon fané et rare, ces hommes courbés par l'averse, cette file de tombereaux marchant pesamment

comme des corbillards.... On aurait dit un enterrement honteux, tout le Paris du bas-Empire qui s'en allait noyé dans sa boue.

FIN



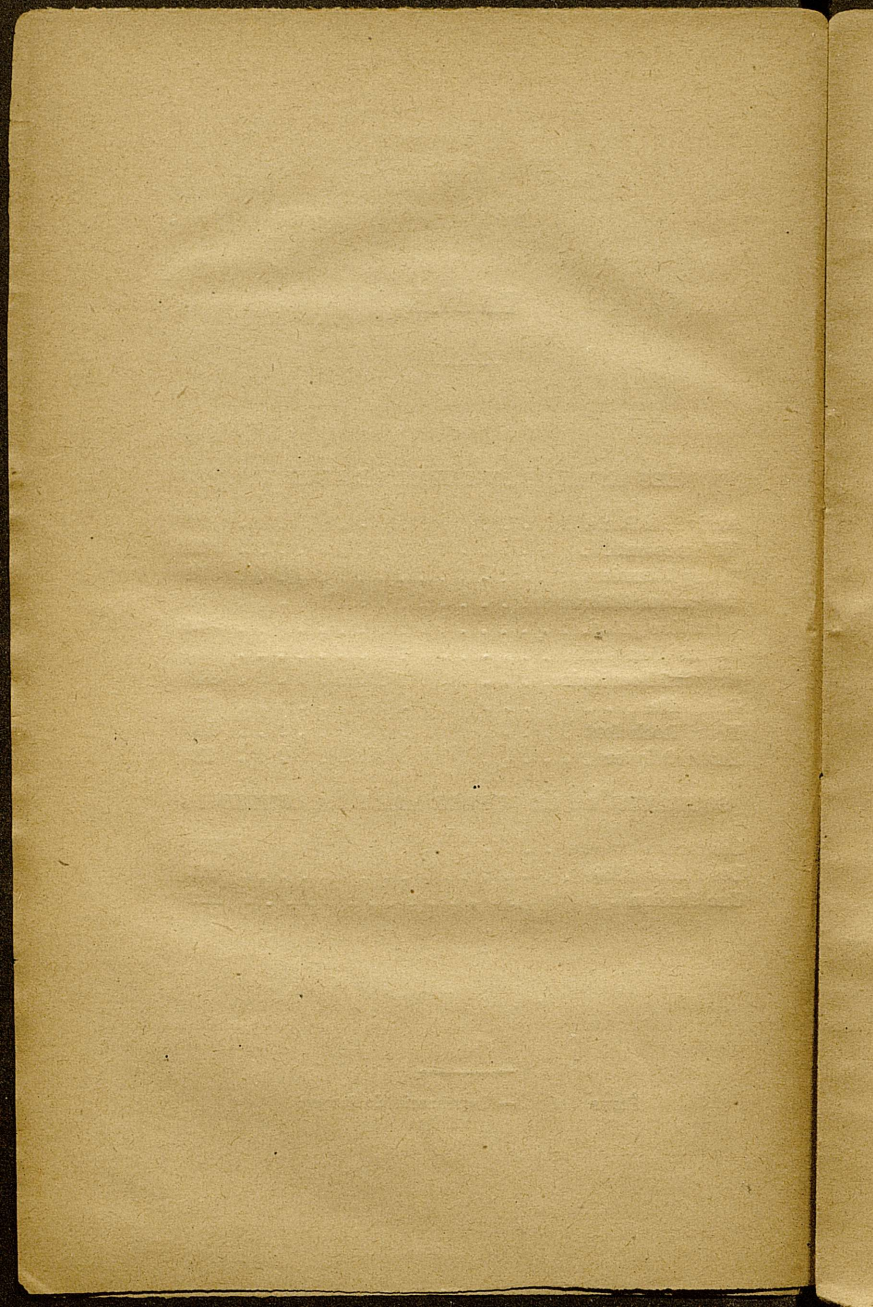
TABLE

LES DÉBUTS D'UN HOMME DE LETTRES

| | |
|----------------------------------|-----|
| Arrivée à Paris. | 1 |
| Villemessant | 21 |
| Henry Monnier | 41 |
| Les salons littéraires | 51 |
| Première pièce. | 75 |
| La fin d'un pitre. | 89 |
| Mon tambourinaire. | 143 |
| Gambetta | 139 |
| Henri Rochefort | 165 |
| Émile Ollivier | 189 |

SOUVENIRS DE LA GUERRE ET DE LA COMMUNE

| | |
|------------------------------|-----|
| Les francs-tireurs | 203 |
| Les Palais d'été. | 215 |
| Une évasion | 229 |



AUTEURS CÉLÈBRES

A 60 CENTIMES LE VOLUME

La collection des *Auteurs célèbres* à 60 centimes le volume a été créée en 1887. Son but est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains. Avec des caractères très lisibles, sous un format commode et digne de tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque semaine un volume qui constitue toujours un tout complet. Depuis la fondation de cette publication, plus de **cinq millions d'exemplaires** ont été répandus dans l'univers. Elle a exercé une influence incontestablement heureuse sur la diffusion du goût de la lecture dans toutes les classes de la société, en même temps qu'elle a propagé à l'étranger l'usage et l'action de la langue française. C'est là un beau résultat.

Voici la nomenclature complète des ouvrages composant à ce jour la collection des *Auteurs célèbres*, à laquelle collaborent toutes nos célébrités.

| | |
|-----------------------|-------------------------------------|
| AICARD (JEAN)..... | Le Pavé d'Amour. |
| ALARCON (A. DE)..... | Un Tricorne. (Trad. de l'espagnol.) |
| ALEXIS (PAUL)..... | Les Femmes du père Lefèvre. |
| ARCIS (CH. D')..... | La Correctionnelle pour rire. |
| — | La Justice de paix amusante. |
| ARÈNE (PAUL)..... | Le Canot des six Capitaines. |
| — | Nouveaux Contes de Noël. |
| AUBANEL (HENRY)..... | Historiettes. |
| AUBERT (CH.)..... | La Belle Luciole. |
| — | La Marieuse. |
| AURICL (GEORGES)..... | Contez-nous çà! |
| BEAUTIVET..... | La Maitresse de Mazarin. |

- BELOT (ADOLPHE)**..... Deux Femmes.
 — Hélène et Mathilde.
 — Le Pigeon.
 — Le Parricide.
 — Dacolard et Lubin.
BELOT (A.) ET DAUDET (E.). La Vénus de Gordes.
BELOT (A.) ET DAUTIN (J.). Le Secret terrible.
BERTHET (ÉLIE)..... Le Mûrier blanc.
BERTOL-GRAVIL..... Dans un Joli Monde { Les Deux
 — Venge ou Meurs { (Criminels)
BIART (LUCIEN)..... Benito Vasquez.
BLASCO (EUSEBIO)..... Une Femme compromise. (Trad.
 de l'espagnol.)
BOCCACE..... Contes.
BONNET (ÉD.)..... La Revanche d'Orgon.
BONNETAIN (PAUL)..... Au Large.
 — Marsouins et Mathurins.
BONSERGENT (A.)..... Monsieur Thérèse.
BOSQUET (E.)..... Le Roman des Ouvrières.
BOUSSENARD (L.)..... Aux Antipodes.
 — 10,000 ans dans un bloc de glace.
 — Chasseurs canadiens.
BOUVIER (ALEXIS)..... Colette.
 — Le Mariage d'un Forçat.
 — Les Petites Ouvrières.
 — Mademoiselle Beau-Sourire.
 — Les Pauvres.
 — Les Petites Blanchisseuses.
BRÉTIGNY (P.)..... La Petite Gabi.
CAHU (THÉODORE)..... Le Sénateur Ignace.
 — Le Régiment où l'on s'amuse.
 — Combat d'Amours.
CANIVET (CH.)..... La Ferme des Gohel.
CASANOVA (J.)..... Sous les Plombs.
CASSOT (C.)..... La Vierge d'Irlande.
CAZOTTE (J.)..... Le Diable Amoureux.
CHAMPFLEURY..... Le Violon de faïence.
CHAMPSAUR (F.)..... Le Cœur.
 Chanson de Roland (La).
CHATEAUBRIAND..... Atala, René, Dernier Abencérage.
CHAVETTE (EUGÈNE)..... La Belle Alliette.
 — Lillie, Tutue, Bebeth.
 — Le Procès Pictompin.

- CHINCHOLLE (CH.)..... Le Vieux Général.
CIM (ALBERT)..... Les Prouesses d'une Fille.
CLADEL (LÉON)..... Crête-Rouge.
CLARETIE (JULES)..... La Mansarde.
COLOMBIER (MARIE)..... Nathalie.
CONSTANT (BENJAMIN).... Adolphe.
COQUELIN-CADET..... Le livre des Convalescents (Ill.).
COURTELINE (G.)..... Le 51^e Chasseurs.
— Madelon, Margot et C^{ie}.
— Les Facéties de Jean de la Butte.
— Ombres parisiennes.
— Boubouroche.
COUTURIER (CL.)..... Le Lit de cette personne.
DANRIT (CAPITAINE)..... La Bataille de Neufchâteau.
DANTE..... L'Enfer.
DAUDET (ALPHONSE)..... La Belle-Nivernaise.
— Les Débuts d'un Homme de Lettres.
DARJET (ERNEST)..... Le Crime de Jean Malory.
— Jourdan Coupe-Tête.
— Le Lendemain du péché.
DELCOURT (P.)..... Le Secret du Juge d'Instruction.
DELVAU (ALFRED)..... Les Amours buissonnières.
— Mémoires d'une Honnête Fille.
— Le grand et le petit Trottoir.
— A la porte du Paradis. ●
— Les Cocottes de mon Grand-Père.
— Miss Fauvette.
— Du Pont des Arts au Pont de Kehl.
DESBEAUX (E.)..... La Petite Mendiante.
DESLYS (CH.)..... L'Abîme.
— Les Buttes Chaumont.
— L'Aveugle de Bagnolet.
DICKENS (CH.)..... Un Ménage de la Mer.
— La Terre de Tom Tiddler.
— La Maison hantée.
DIGUET (CH.)..... Moi et l'Autre. (Ouvr. couronné.)
DHORMOYS (P.)..... Sous les Tropiques.
DOSTOIEWSKY..... Ame d'Enfant.
DRUMONT (ÉDOUARD).... Le Dernier des Trémolin.
DUBUT DE LAFOREST.... Belle-Maman.
DU CAMP (MAXIME)..... Mémoires d'un Suicidé.
DUMAS (ALEXANDRE)..... La Marquise de Brinvilliers.
— Les Massacres du Midi.

- DUMAS (ALEXANDRE)..... Les Borgia.
Marie Stuart.
- DURIEU (L.)..... Ces bons petits colléges.
- DUVAL (G.)..... Le Tonnelier.
- ENNE (F.) ET DELISLE (F.). La Comtesse Dynamite.
- ESCOFFIER Troppmann.
- EXCOFFON (A.)..... Le Courrier de Lyon.
- FIÉVÉE La Dot de Suzette.
- FLAMMARION (CAMILLE)... Lumen.
— Rêves étoilés.
— Voyages en Ballon.
— L'Éruption du Krakatoa.
— Copernic et le système du monde.
— Clairs de Lune.
- FIGUIER (M^{me} LOUIS).... Le Gardian de la Camargue.
— Les Fiancés de la Gardiole.
- GAUTIER (THÉOPHILE).... Jettatura.
— Avatar. — Fortunio.
- GAUTIER (M^{me} JUDITH).... Les Cruautés de l'Amour.
- GINISTY (P.)..... La Seconde Nuit. (Roman bouffe.
Préf. par A. Silvestre.)
- ÆTHER..... Werther.
- GOGOL (NICOLAS)..... Les Veillées de l'Ukraine.
— Tarass Boulba.
- GOLDSMITH..... Le Vicaire de Wakefield.
- GOZLAN (LÉON)..... Le Capitaine Maubert.
- GREYSON (E.)..... Juffer Daadje et Juffer Doortje.
- GROS (JULES)..... Un Volcan dans les Glaces.
— L'Homme fossile.
- GUÉRIN-GINISTY..... La Fange.
— Les Rastaquouères.
- GUILLEMOT (G.)..... Maman Chautard.
- GUYOT (YVES)..... Un Fou.
- HAILLY (G. D')..... Fleur de Pommier.
— Le Prix d'un Sourire.
- HALT (M^{me} ROBERT-).... Hist. d'un Petit Homme. (Ouvrage
couronné.)
— La Petite Lazare.
— Brave Garçon.
- HAMILTON..... Mémoires du Chev. de Grammont.
- HEPP (A.)..... L'Amie de Madame Alice.
- HOFFMANN..... Contes fantastiques.
- MOUSSAYE (ARSENE)..... Lucia.

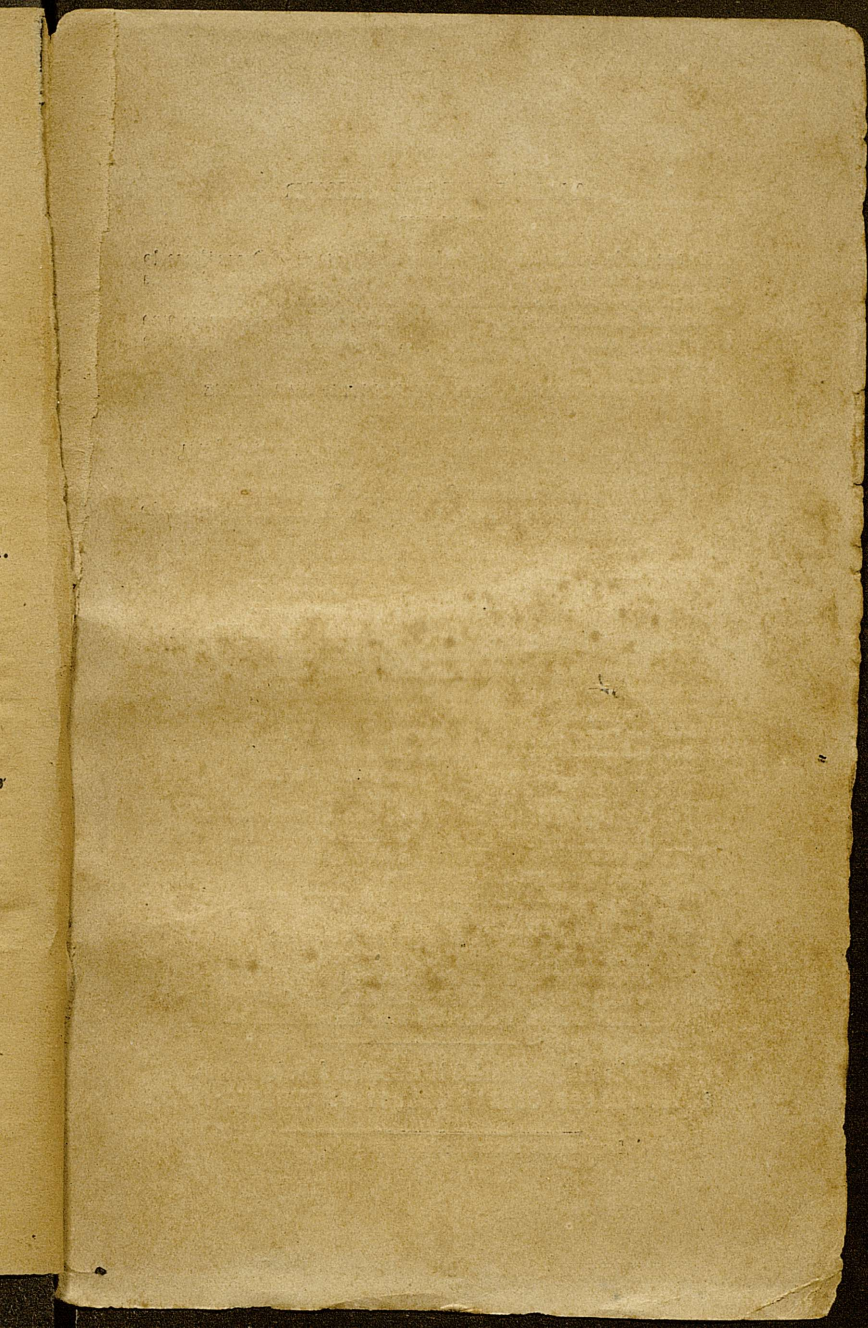
- HOUSSAYE (ARSENE)..... Madame Trois-Etoiles.
— Les Larmes de Jeanne.
— La Confession de Caroline.
— Julia.
- HUCHER (I.)..... La Belle Madame Pajol.
- HUGO (VICTOR) La Légende du Beau Pécopin et de
la Belle Bauldour.
- JACOLLIOT (L.)..... Voyage aux Pays Mystérieux.
— Le Crime du Moulin d'Usor.
— Vengeance de Forçats.
— Les Chasseurs d'Esclaves.
— Voyage sur les rives du Niger.
— Voyage au pays des Singes.
- JANIN (JULES).. Contes.
— Nouvelles.
— L'Ane mort.
- JOGAND (MARIUS)..... L'Enfant de la Folle.
- LA FAYETTE (M^{me} DE)..... La Princesse de Clèves.
- LANO (PIERRE DE)..... Jules Fabien.
- LAUNAY (A. DE)..... Mademoiselle Mignon.
- LAURENT (ALBERT)..... La Bande Michelou.
- LE ROUX (HUGUES)..... L'Attentat Sloughine.
- LERoy (CHARLES)..... Les Tribulations d'un Futur.
— Le Capitaine Lorgnegrut.
— Un Gendre à l'Essai.
- LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
- LHEUREUX (P.)..... P'tit Chéri. (Histoire parisienne.)
— Le Mari de M^{lle} Gendrin.
- LOCKROY (EDOUARD)..... L'Île révoltée.
- LONGUEVILLE..... L'Art de tirer les Cartes.
- LONGUS..... Daphnis et Chloé.
- MAEL (PIERRE)..... Pilleur d'Epaves. (Mœurs maritimes.)
— Le Torpilleur 29.
— La Bruyère d'Yvonne.
- MAISTRE (X. DE) Voyage autour de ma Chambre.
- MAIZERoy (RENÉ)..... Souvenirs d'un Officier.
— Vavaknof.
— Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
— La Dernière Croisade.
- MALOT (HECTOR)..... Séduction.
— Les Amours de Jacques.
- MARGUERITTE (PAUL)..... La Confession posthume.

- MARTEL (T.)**..... La Main aux Dames.
— La Parpailotte.
MARY (JULES)..... Un coup de Revolver.
— Un Mariage de confiance.
— Le Boucher de Meudon.
MAUPASSANT (GUY DE).... L'Héritage.
— Histoire d'une Fille de Ferme.
MENDÈS (CATULLE)..... Le Roman Rouge.
— Monstres parisiens. (Nouv. série.)
— Pour lire au Bain.
— Le Cruel Berceau.
— Pour lire au Couvent.
— Pierre le Véridique, roman.
— Jeunes Filles.
— Jupe Courte.
— Isoline.
— L'Art d'Aimer.
— L'Enfant amoureux.
MÉROUVEL (CH.)..... Caprice des Dames.
MÉTÉNIER (OSCAR)..... La Chair.
— La Grâce.
— Myrrha-Maria.
MEUNIER (V.)..... L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
MICHELET (M^{me})..... Quand j'étais Petite (Mémoires
d'une Enfant.)
MIE D'AGHONNE..... L'Ecluse des Cadavres.
— L'Enfant du Fossé.
— Les Aventurières.
MOLÈNES (E. DE)..... Pâlotte.
MONSELET (CHARLES).... Les Ruines de Paris.
MONTEIL (E.)..... Jean des Galères.
MONTAGNE (ÉD.)..... La Bohème camelotte.
MONTFAUD (M. DE)..... Héloïse et-Abélard.
MOULIN (M.) ET LEMONNIER (P.). Aventures de Mathurins.
MOULIN (M.)..... Nella.
— Le Curé Comballuzier.
MULLEM (L.)..... Contes d'Amérique.
MURGER (HENRI)..... Le Roman du Capucin.
NAPOLEON I^{er}..... Allocutions et Proclamations ni-
litaires.
NERVAL (GÉRARD DE).... Les Filles du Feu.
NEWSKY (P.)..... Le Fauteuil fatal. (Trad. du russe.)
NOIR (LOUIS)..... L'Auberge maudite.

- NOIR (LOUIS) La Vénus cuivrée.
— Un Tueur de Lions.
- NOIROT (E.) A Travers le Fouta-Diallon et le Bambou.
- PAZ (MAXIME)..... Trahie.
- PELLICO (SILVIO)..... Mes Prisons.
- PERRET (P.)..... La Fin d'un Viseur.
- PEYREBRUNE (G. DE)..... Jean Bernard.
- PIGAULT-LEBRUN..... Monsieur Botte.
- POÉ (EDGAR)..... Contes extraordinaires.
- PONT-JEST (R. DE)..... Divorcée.
- POCHKINE..... Doubrovsky. (Trad. du russe.)
- POTHEY (A.)..... La Fève de Saint-Ignace.
- PRADELS (OCTAVE)..... Les Amours de Bidoche.
- PRÉVOST (L'ABBE)..... Manon Lescaut.
- REIBRACH (J.)..... La Femme à Pouillot.
- RENARD (JULES)..... Le Coureur de Filles.
- RÉVILLON (TONY)..... Le Faubourg Saint-Antoine.
— Noémi, La Bataille de la Bourse.
— L'Exilé.
— Les Dames de Neufve-Eglise.
- RICHEPIN (JEAN)..... Quatre petits Romans.
— Les Morts bizarres.
- ROCHFORT (HENRI)..... L'Aurore boréale.
- ROUSSEIL (M^{lle})..... La Fille d'un Proscrit.
- RUDE (MAXIME)..... Une Victime de Couvent.
— Le Roman d'une Dame d'honneur.
— Les Princes tragiques.
- SANDEAU (JULES)..... Madeleine.
- SAINT-PIERRE (B. DE)..... Paul et Virginie.
- SARCEY (FRANCISQUE)..... Le Siège de Paris.
- SAUNIÈRE (PAUL)..... Vif-Argent.
- SCHOLL (AURELIEN)..... Peines de cœur.
- SÉVIGNÉ (M^{me} DE)..... Lettres choisies.
- SIEBECKER (E.)..... Le Baiser d'Odile
- SILVESTRE (ARMAND)..... Histoires joyeuses.
— Histoires folâtres.
— Maïna.
— Rose de Mai.
— Histoires gaies.
— Les Gas difficiles.
- SIRVEN (ALFRED)..... La Linda.
— Étiennelette.
- SOUDAN (JEHAN)..... Histoires américaines. (Illustrées.)

| | |
|--------------------------|---|
| SOULIÉ (FRÉDÉRIC)..... | Le Lion amoureux. |
| SPOLL (E.-A.)..... | Le Secret des Villiers. |
| STAPLEAUX (L.)..... | Le Château de la Rage. |
| STERNE..... | Voyage sentimental. |
| SWIFT..... | Voyages de Gulliver. |
| TALMEYR (MAURICE).... | Le Grisou. |
| THEURIET (ANDRÉ)..... | Le Mariage de Gérard. |
| — | Lucile Désenclos. — Une Ondine. |
| — | Contes tendres. |
| TOLSTOI (COMTE LÉON)... | Le Roman du Mariage. |
| — | La Sonate à Kreutzer. |
| — | Maitre et Serviteur. |
| TOUDOUBE (G.)..... | Les Cauchemars. |
| TOURGUENEFF (I.)..... | Devant la Guillotine. |
| — | Récits d'un Chasseur. |
| — | Premier Amour. |
| UZANNE (OCTAVE)..... | La Bohème du cœur. |
| VALLERY-RADOT..... | Journal d'un Volontaire d'un an. (Ouvrage couronné.) |
| VAST-RICOUARD..... | La Sirène. |
| — | Madame Lavernon. |
| — | Le Chef de Gare. |
| VAUTIER (CL.)..... | Femme et Prêtre. |
| VEBER (PIERRE)..... | L'Innocente du Logis. |
| VIALON (P.)..... | L'Homme au Chien muet. |
| VIGNON (CLAUDE)..... | Vertige. |
| VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. | Le Secret de l'Échafaud. |
| VOLTAIRE..... | Zâdig. — Candide. — Micromégas |
| XANROF..... | Juju. |
| YVELING RAMBAUD..... | Sur le tard. |
| ZACCONE (PIERRE)..... | Seuls! |
| ZOLA (EMILE)..... | Thérèse Raquin. |
| — | Jacques Damour. |
| — | Jean Gourdon. |
| — | Sidoine et Médéric. |
| — | Nantas. |
| — | La Fête à Coqueville. |
| — | Madeleine Férat. |

(Envoi franco contre mandat ou timbres-poste français.)



AVIS DE L'ÉDITEUR

Le but de la collection des *Auteurs célèbres*, à **60 centimes** le volume, est de mettre entre toutes les mains de bonnes éditions des meilleurs écrivains modernes et contemporains.

Sous un format commode et pouvant en même temps tenir une belle place dans toute bibliothèque, il paraît chaque quinzaine un volume.

CHAQUE OUVRAGE EST COMPLET EN UN VOLUME

POUR LES N^{os} 1 A 375, DEMANDER LE CATALOGUE SPÉCIAL

376. PÉTRARQUE ET LAURE, *Lettres de Vaucluse.*
377. TOLSTOÏ (COMTE LÉON), *Napoléon et la campagne de Russie.*
378. PRADELS (OCTAVE), *Le plan de Nicéphore.*
379. BEAUMARCHAIS, *Le Barbier de Séville.*
380. — *Le Mariage de Figaro.*
381. BRUNEL (GEORGES), *La science à la maison*
382. ALARCON (DOM PEDRO A. DE), *Le capitaine Hérissou.*
383. LAVELEYE (E. DE), *Sigurd et les Eddas.*
384. NACLA (VICOMTESSE), *Par ci, Par là.*
385. PELLOUTIER (LÉONCE), *Ma tante Mansfield.*
386. CASIMIR DELAVIGNE, *Les Enfants d'Edouard.*
387. TOLSTOÏ (COMTE LÉON), *Pamphile et Julius.*
388. MENDÈS (CATULLE), *Vergers-Fleuri.*
389. BERNARD (CHARLES DE), *La Peau du Lion.*
390. CORDAY (MICHEL), *Mon Lieutenant.*
391. GAWLIKOWSKI, *Guide complet de la Danse.*
392. FERNAND-LAFARGUE, *Les Ciseaux d'or.*
393. PICHON (LUDOVIC), *L'Amant de la Morte.*
394. JEAN BERLEUX, *Le Roman de l'Idéal.*
395. E. SABATHIER, *Manuel de l'Agriculteur et du Jardinier.*
396. THÉODORE CAHU, *Celles qui se donnent.*
397. ERNEST GAY, *Fille de Comtesses.*
398. JEAN BOUVIER, *Fille de Chouan!*
399. WILLIAM BUSNACH, *Le Crime du bois de Verrières.*
400. BARON BRISSE, *Petite Cuisine des Familles.*

En jolie reliure spéciale à la collection, 1 fr. le volume.
ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE

Imprimerie LAUREZ. rue de Fleurus, 9, à Paris.